



HAL
open science

Chronon

Pierre Michel Klein, Stéphane Dugowson

► **To cite this version:**

Pierre Michel Klein, Stéphane Dugowson. Chronon : Une théorie du temps, de la naissance et de la mort. 2017. hal-01893010v1

HAL Id: hal-01893010

<https://hal.science/hal-01893010v1>

Preprint submitted on 10 Oct 2018 (v1), last revised 6 Nov 2018 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chronon
*Une théorie du temps, de la naissance
et de la mort*

Pierre Michel KLEIN et Stéphane DUGOWSON

(version du 27 juillet 2017)

À Louis Blumenfeld, dont je suis le petit cousin, qui avait 9 ans lorsque le 24 août 1942 à la gare du Bourget/Drancy il fut poussé, lui et cinq cents autres enfants, dans le convoi 901/18 à destination de Auschwitz. Là dès son arrivée, avec tous ses petits compagnons, il fut gazé et brûlé. Pour ma part je n'ai pas seulement pensé à lui en écrivant ce livre. Je suis parti le chercher.

Pierre Michel Klein

Avertissement

Ce livre s'affronte à la question de la mort et propose une réponse. Non en poursuivant une croyance la concernant, ni en s'en tenant aux données de la médecine ou de la biologie. Il s'agit d'établir la possibilité de connaître quelque chose de cette mort dont chacun sait qu'elle sera la sienne, celle qui marque la fin définitive d'une pensée singulière.

Sur sa propre mort donc, « mort à la première personne » comme la nommait Jankélévitch, on ne sait rien. Être vivant, on sait ce que c'est. Mais être mort, on ne sait rien. A cette ignorance absolue, ce livre entend substituer un certain savoir. N'est-ce pas fou ? Est-ce possible ?

Chacun sait qu'il est né, que son temps passe et va vers la mort. Dans le monde, naître et mourir sont des instants ordinaires, mais dans la vie d'un homme, ce sont des instants extraordinaires. Ces deux instants extrêmes s'imposent à lui quand il se demande ce qu'est le *temps qui passe*. Car ils l'engagent non pas à comprendre ce temps comme le flux ininterrompu d'une durée, mais à l'appréhender comme une chaîne d'instantanés prête à se rompre.

La vie se déroule dans un temps, la naissance et la mort surviennent sur un instant. Mais qu'est-ce qu'un instant ? Il est exactement cet élément ultime où un temps s'instaure ou s'interrompt. Si seulement un homme savait ce qu'est son instant même, il découvrirait un secret de la condition humaine.

Il existe bien des théories du temps, notamment celle qu'implique la Relativité. Mais Einstein savait qu'il se heurtait à une limite, juste au delà de la relation spatio-temporelle d'un événement avec un autre : celle de l'instant événementiel lui-même. « L'événement est l'unité des choses réelles » écrivait Whitehead. L'instant est l'élément temporel de cette réalité ultime, et peut-être la réalité ultime elle-même.

À cet instant nous avons donné le nom de Chronon. Sa théorie est la Méta-chronologie. Nous l'avons produite ici suivant deux perspectives bien autonomes, métaphysique et mathématique. Son objet consiste à établir une théorie de l'instant qui éclaire le processus par lequel un temps s'instaure, se mobilise et s'interrompt, et impose sa forme aux événements les plus étranges et les plus simples de la vie d'un homme : naître, être et mourir.

Première partie

Perspective philosophique,
par Pierre Michel Klein

Chapitre 1

N'être : méditations métachronologiques (temps et néant)

Au lecteur

L'histoire des hommes est celle de générations qui apparaissent et disparaissent. L'Histoire essaie de nous dire ce qu'ils font, siècles après siècles. Reste qu'ils apparaissent et disparaissent, quoi qu'ils fassent. L'histoire des hommes est ainsi exactement la même que celle de tout homme, la vôtre, celle de chacun d'entre nous. Naître, vivre et mourir, c'est aussi simple que cela, même si exister peut se montrer très compliqué. L'Histoire considère cela de l'extérieur : naissances, vies et morts s'organisent, s'enchevêtrent, s'accumulent. Mais l'historien lui-même est né, fait de son mieux pour exister, et va mourir. Il lui faut bien se soumettre à cette loi, singulièrement lui-même et pas un autre, sans aucun moyen de faire autrement. Tout cela il le sait, comme tout le monde le sait, et comme chacun y pense comme il croit devoir le penser. Le plus raisonnable tout de même est de s'accorder sur un seul point : naître, vivre et mourir, soi-même et pas un autre, voilà un mystère absolu.

Mais cela fait très longtemps que s'impose ce mystère, et s'il devait durer encore jusqu'à la nuit des temps, il se montrerait étrangement moins absolu, en révélant peu à peu ce qu'il est : justement qu'il n'y aurait rien à en savoir. Alors il serait bien un mystère, et non un simple secret dissimulant quelque chose. Car rien ne signalant jamais qu'il se cache quelque chose, nous conclurions enfin qu'il ne se cache rien.

Or ce mystère cache quelque chose. Peut-être est-ce justement le renouveler que de le prendre ici pour ce simple secret, en y découvrant un peu de ce que vous devez savoir sur votre naissance, sur le temps de votre vie et sur votre propre mort.

C'est l'instant ou jamais.

Ne lisez pas la suite avant d'autoriser cette première phrase, car je vous y demande de m'installer dans votre pensée et d'intervenir dans son dialogue intérieur, en me substituant à la voix ferme et douce qui vous tutoiera lorsque vous sentirez un certain moment venir, que vous éprouverez de la crainte ou de la peur au point de perdre courage, jusqu'à l'instant où vous m'entendrez vous chuchoter : ce n'est rien.

1 Première méditation : *L'instant*

Me voici. Bien que je sois en toi-même, en vérité je suis toi, et je te tutoie. Je te parle et pourtant celui qui te parle, c'est toi, sauf que j'ai bien des choses à te dire que tu ne sais pas. Je vais te les faire découvrir, mais seulement peu à peu, car parmi ces choses il y en a une qui est si surprenante et si dangereuse que tu l'accueillerais sans la comprendre pour mieux t'en protéger. Et tu ferais bien, car elle peut être reçue comme une excellente nouvelle, mais aussi comme extrêmement troublante, inquiétante même sans néanmoins que cela risque de produire en toi de la terreur ou de l'angoisse. Cette nouvelle te laissera en tous cas perplexe, vraiment tout à fait perplexe, et tu te demanderas comment la prendre, cette nouvelle, car tu ne sauras si elle est bonne ou si elle est mauvaise, ni plus ni moins cependant que si tu étais replacé juste en deçà de ta vie et que je t'annonçais que tu allais naître. Si en effet je t'annonçais que tu allais naître, sans te laisser le choix de ton existence à venir, comment prendrais-tu cette nouvelle ? Bien sûr cette supposition te paraît tout à fait saugrenue, car si tu n'es pas encore né, tu ne peux te poser aucune question. Mais je sais qu'il t'est arrivé parfois de t'imaginer quelque part dans les siècles qui t'ont précédé, bien qu'à l'état de rien ni de personne, et de t'étendre sur une sorte de lit invisible où tu aurais sommeillé, en attendant de naître, parmi cette multitude d'individus qui passaient leur vie avant que tu ne viennes. Cette image de toi-même attendant dans le néant ne t'est pas étrangère, sauf que tu as raison : ce verbe « attendre » ne convient pas vraiment. Il faudrait plutôt choisir un terme qui désigne une absence totale d'action, qui ne renvoie à aucun acte d'un quelconque corps ou d'une quelconque pensée. Que faisais-tu alors ? Cette question n'a évidemment pas de sens, puisqu'en l'occurrence « faire » ne veut rien dire. Où étais-tu alors ? « Partout et nulle part » te dis-tu parfois, tout en sentant que cette réponse ne te satisfait pas, mais en soupçonnant aussi que ce n'est pas une bonne question. Rien, partout, nulle part, autant donc de mauvaises réponses à de mauvaises questions, c'est pourquoi tes pensées reprennent vite leurs bonnes habitudes de s'occuper de ce qui existe, et non de ce qui n'existe pas. Pourtant pendant quelques secondes, un instant peut-être, tu t'es transporté en pensée au sein de ton absence, l'impression te reste de ne pas avoir ondoyé tout à fait nulle part, et même tu semblais être une sorte de quelqu'un qui faisait tout de même quelque chose.

Rappelle-toi donc dans ton enfance ce moment où tu te laissais vagabonder parmi des temps anciens, inconnus, ton nez collé contre la vitre et ton esprit échappé vers de vagues songes métaphysiques. Tu venais à peine de quitter l'océan de ton néant qui te paraissait encore familier, autant qu'à cet instant ta présence dans ce monde te semblait étrange et ta mort déjà possible. Cette espèce de rêverie ne t'enlevait pas seulement de l'espace de ta chambre, elle te retirait aussi du présent de ton temps, car ta mémoire tentait de reconnaître un

autre présent, celui qui parcourait les siècles sans toi. En quelque sorte allongé au dessus de lui, c'était comme si tu le suivais derrière tes paupières, sans en entendre le bruit multiple, sans t'y intéresser, avec seulement une confiance légère, car cet immense néant empli d'indifférence à ton égard semblait cependant te porter comme une promesse.

Tu te rappelles cette traversée calme, mais provient-elle vraiment de ta mémoire? N'étais-tu pas alors le simple jouet d'une illusion? Car parfois tu songeais également à ta mort, comme sans doute tous les enfants, et tu te voyais aussi allongé mais cette fois dans ton cercueil, ou bien inerte sur ton petit lit et commençant un dernier sommeil, tes proches pleurant autour de toi. Ces scènes t'absorbaient un court moment, mais tu sais bien aujourd'hui qu'elles ne faisaient jamais que s'ajouter aux extravagances habituelles de ton imagination. Alors comment sérieusement considérer ces impressions confuses, vaguement spéculatives, de n'être pas tout à fait rien dans le néant qui précède la naissance, ou encore presque quelque chose dans le néant qui succède à la mort? En tous cas tu as maintenant sous les yeux les termes du débat : illusion contre impression. Ou bien tu reconnais avoir été le jouet d'une sorte d'illusion rétrospective, peu tenace à vrai dire, et tu admettras sans difficulté que ta véritable présence ne se dissocie jamais de cet instant présent qui court en même temps que ta vie. Ou bien il faut te fier encore à cette impression, mais c'est plus aventureux, en soupçonnant une autre manière de comprendre cet instant présent, et si sa vraie nature interdit bien ta présence au cours de tous les temps.

Or que ce soit durant ta vie, ou durant toutes les vies, le temps paraît fait d'un certain instant qui court d'un présent au présent suivant. Un jour ce présent est celui de ta naissance, un autre celui de ta mort. Mieux vaudrait dire : ta naissance survient sur l'un de ces instants présents, et ta mort sur un autre. Mais que tu existes ou que tu n'existes pas, ledit instant présent ne remarque rien et saute comme d'une case à l'autre d'une sorte de jeu de l'oie, où chacun découvre chaque fois un sort brillant, terne ou obscur. Il te semble bien qu'avant, pendant ou après toi, l'instant a bondi, bondit et bondira, imperturbable, sans te laisser comprendre pourquoi il t'est permis de le rejoindre, de sauter un moment avec lui, et sans te laisser deviner si tu le suis encore quand tu t'essouffles, quand tu défailles et quand tu disparais.

Mais tu sais bien que les images peuvent être trompeuses, et tu dois te méfier de celle d'une entité sautillante censée représenter un « instant ». Cela au mieux permet de voir à quoi il ressemble, non ce qu'il est. Car s'il existe une sorte de plancher sur lequel cet instant prendrait son élan pour sauter, quel pourrait bien être ce sol d'où il bondirait? Serait-ce le temps même, éthéré, fluctuant, qui agiterait des sortes d'ondes dont l'instant serait la crête? Ou bien la seule matière, énergique, vibrante, dont l'instant ne serait qu'une secousse? Une telle ambiguïté se résume par cette alternative : ou bien tout changement de ta vie dépend fondamentalement de la nature d'un instant de ton temps ; ou bien tout instant de ta vie dépend fondamentalement de la nature d'un changement de ton corps.

Quand donc tu sautes de cases en cases, de celle de ta naissance jusqu'à celle de ta mort, il te faut obéir à une règle dont l'auteur est principalement ton instant, ou bien principalement ta matière. Et cette règle obéit elle-même à un principe plus général qu'exprime l'une de ces deux propositions : si tout ce qui devient dans l'univers le devient à chaque instant, ou bien cet instant subit la

loi du devenir des choses, ou bien le devenir des choses subit la loi de cet instant.

Mais ici tu m'arrêtes, car tu m'entends constamment employer ce mot « instant » dont tu connais bien la signification, mais qui à la réflexion peut prêter à confusion. Alors qu'est-ce qu'un *instant* ? Tu admettras d'abord que ce n'est pas une toute petite quantité de temps, comme un centième de seconde, un millième, ou même un millionième de seconde. Un instant est plutôt ce que ta pensée suppose comme constituant l'entité la plus élémentaire du temps, sans y chercher une mesure quelconque. Tu admettras ensuite qu'une telle « supposition » n'est pas une hypothèse ordinaire, susceptible de se voir exclue par l'expérience. Car cette expérience de l'instant, tu ne cesses de la faire, tu passes même ta vie à cela, le plus souvent sans t'en apercevoir, mais parfois en subissant intensément son épreuve, par exemple lors d'une douleur vive, ou en éprouvant son délice, comme quand ta joie éclate à l'annonce d'une très bonne nouvelle. Si l'on immobilisait ces suggestions, l'instant y paraîtrait semblable à un pic montagneux dont les flancs profileraient un certain moment présent du temps, et dont la pointe saillirait de la prégnance de ce moment, de cette heure-ci, de cette minute-ci ou de cette seconde-ci, à l'image d'un tissu froissé percé par une aiguille.

Mais de cette image encore, méfie-toi. Car aussi pointu soit le pic et fine l'aiguille, ils gardent une certaine grandeur. De même d'ailleurs qu'un laps de temps infinitésimalement bref reste une durée. Dès que ce laps minuscule échappe à toute mesure possible, alors on appellerait « instant » ce qui reste du temps quand toute grandeur y diminue au point de s'exclure. Plus exactement toute grandeur « quantifiable », car on parle bien d'un « grand » amour et d'immenses déceptions, sans davantage chercher à les mesurer. L'instant serait-il donc comme eux une entité « qualitative », de même nature que la bonté ou que le charme ? Si oui, ledit instant serait indissociablement lié au sentiment que tu pourrais en avoir, sorte de respiration -consciente ou non- de ta pensée, une donnée de ta vie. Mais dans ce cas ton impression d'instant courant dans le néant devrait s'effacer devant l'illusion qui l'explique. Car le mot « néant » ne proviendrait jamais que d'une certaine opération mentale par laquelle, à l'intuition vivante de ton être, tu ajouterais la pensée artificielle de sa négation. De sorte que ta naissance ne serait pas plus une sortie d'un soi-disant néant que ta mort un anéantissement.

Tu as pu entendre cela, qu'il n'y a pas de néant, seulement de la nature et de la vie. Et que ni ton apparition, ni ta disparition ne configurent les bords de deux immenses rien du tout. On a dû aussi te prévenir que malgré les mises en garde, ton illusion du néant est faite pour persister. Pourtant tu sais que l'illusion se joue parfois aussi de ceux qui la dénoncent. Alors ne te presse pas de te défier de cette impression qui demeure : Rien, Tout, Rien constituent bien pour toi trois univers incompatibles qui te concernent, et il se pourrait que les traverse — avant, pendant et après ta vie — une sorte d'*instant* imperturbable, étrangement nomade et solitaire. Or il est arrivé à cet instant de t'accueillir, c'est donc à lui qu'il faut demander de te confier un peu de ce qu'il est, et si chaque entité de l'univers -existante ou non- emprunte un peu de sa nature. Alors peut-être l'entendras-tu te dévoiler -un peu aussi- à quoi ressemblent l'instant de ne pas être, l'instant de naître, ceux d'être et de mourir, et celui qu'occupera ton néant.

Ces perspectives peuvent te sembler vertigineuses, et pourtant il n'est pas difficile d'admettre qu'il te suffirait de savoir vraiment ce qu'est un *instant* pour

découvrir un peu de ce que cache le voile de ton *temps qui passe* et de ta vie qui s'enfuit. Tu peux bien sûr t'en tenir à considérer définitivement cela comme un mystère. Mais tu peux aussi continuer de m'écouter avec la même confiance, sans d'ailleurs renoncer à aucune exigence, et de retenir encore tes impressions anciennes, sans te presser de les dénoncer comme autant d'illusions. Dans ce cas ouvre-toi simplement à cette idée : ni ta naissance à toi-même, ni ton vieillissement inexorable, ni même ta mort ne sont des mystères qui rendent inutile toute investigation, il s'y dissimulerait même plutôt des secrets qui y invitent. Car maintenant tu entrevois ce qui me permet de te suggérer cela : toutes ces destinées obscures reposeraient au moins sur la nature de l'*instant* qui les porte. Veux-tu commencer l'enquête ?

Si oui, alors d'abord tu accepteras raisonnablement cette thèse :

Tout être naturel ou artificiel, tout être humain, toute pensée, bref tout ce qui devient le devient à chaque instant.

Puis tu admettras volontairement cette hypothèse :

Cet instant ne dépend pas de la nature du devenir de toutes ces choses, au contraire, c'est ce devenir qui dépend de la nature de cet instant.

2 Deuxième méditation : *Le présent*

Tu veux ainsi savoir où tu étais, où tu es et où tu seras, non pas dans les espaces que tu occupes — ta chambre, ta cité, ton pays ... mais dans le temps que tu épouses — aujourd'hui, à cette minute, à cette seconde même. En outre tu fais tienne cette idée qu'au cœur de ce temps, un instant te porte, comme un instant porte le monde qui t'entoure et celui qui t'emplit. Or tu sais que tout cela évolue, change et se transforme, et il te faut maintenant admettre que la nature d'un tel devenir obéit à l'ordre de l'instant qui le soutient. De sorte que les apparitions et disparitions incessantes, imposées par ce *devenir* à toute chose et à toi-même, sont au fond ce que leur permet d'être leur *instant* d'apparaître et de disparaître.

Or il y a un temps de ce temps que tu connais mieux que personne, c'est le temps présent. Mieux vaudrait dire *ton* temps présent, car tu n'es bien sûr pas informé aussi clairement des événements contemporains qui surviennent au bout du monde ou chez ton voisin, ou de ce que peut bien vivre le plus proche de tes prochains. L'évidence du présent qui te frappe, c'est celle de ta propre pensée, ce que tu sens, ce que tu perçois, ce à quoi actuellement tu réfléchis. Or il te faut bien observer que ce n'est pas le présent qui t'impressionne, mais la teneur de ces pensées mêmes, lesquelles peuvent prendre la forme de sensations si fortes que tu en viens à t'exclamer : « je suis, j'existe ! », comme bien avant toi l'écrivit tranquillement le philosophe célèbre. Tranquillement car ce qui est pour toi l'expression explosive d'une sensation présente de vivre était pour lui une proposition parmi d'autres, sauf que sa vérité était l'évidence même, de sorte qu'il tenait là un critère pour savoir quand ce qui se dit est vrai ou non.

Remarque donc seulement que ce n'était pas le présent dont il saisissait l'évidence, mais une proposition dont il tenait la vérité. Ce qu'il voulait retenir, c'était ceci : chaque fois qu'il lui viendrait de prononcer cette proposition, « je suis, j'existe », sa vérité éclaterait. Ladite « fois » de cet éclat, c'était son présent

même. Mais je te le répète : ce n'était pas ce présent qui était évident, mais seulement la vérité saisie à l'instant d'énoncer : « j'existe ». Cet instant bien sûr a été emporté avec le philosophe, mais pour lui peu importe : son critère de vérité demeure, et c'était ce qui alors l'intéressait. Cela bien qu'il tînt immédiatement à préciser de « j'existe » que cette proposition était certes vraie, à condition de l'énoncer à l'instant même. Retire cette condition, la vérité tombe. Constate alors ceci : l'éclat de l'existence semble faire écran sur la condition de sa saisie (l'instant présent) justement parce que notre philosophe se contente d'en indiquer l'ombre. Car la nature de cet instant et celle de ce présent peuvent ainsi s'installer pour longtemps dans cette obscurité.

Pourtant dans l'expérience courante, la conscience présente et le présent de cette conscience se confondent. De sorte que tu pourrais vite croire que la *présence* de ta pensée, et le *présent* de cette présence sont une seule et même chose. Il y a bien longtemps, on a même donné un nom à cette unité : « le présent du présent » (*praesens de praesentibus*). Or cette formule fut énoncée justement pour manifester son équivoque, car elle ramasse en elle une pensée qu'une perception « présente » au penseur (le *présent* du présent), et le temps « présent » visé par cette pensée (le présent du *présent*). Voilà de quoi s'égarer tout à fait. En vérité cette ambiguïté provient largement d'une autre équivoque, celle du mot latin « *praesens* », qui signifie d'abord « présent » (par exemple ce que l'élève répond à l'appel de son nom), et ensuite « présent » (le moment actuel de cette présence). De sorte que peuvent se confondre, dans une même conscience, l'*ici* d'une présence en personne et le *maintenant* de cette même présence en personne.

Mais tout cela s'entremêle et risque d'embrouiller ton esprit. Mieux vaut en retenir cette simple règle de méthode, de bien te garder de confondre une pensée « présente » en toi, par exemple celle d'un problème qui te préoccupe ; et le « présent » de cette présence, c'est à dire l'instant même de cette préoccupation. Une fois cette distinction bien fixée, il te faudra en subordonner les termes : la présence en toi d'une pensée *s'installe sur* l'instant où tu penses, ou si tu veux, *survient sur* lui.

Mais voici une autre ambiguïté, celle-là bien plus redoutable. La présence de l'une de tes pensées survient sur son instant, soit. Mais qu'est-ce qui te permet d'affirmer que cet instant est « présent » ? Si tu reprends le mot latin, tu auras une réponse : le *présent maintenant* se confond avec la *présence en personne*, cela dans un même mot : « *praesens* ». Mais tu dois rejeter cette réponse, car tu as pris le parti de dissocier ces deux sens, présent et présence, et de subordonner le second au premier (alors que le latin subordonne le premier au second). Par conséquent pour toi, la perception d'une présence en personne n'implique pas que cette présence le soit *maintenant*. Cela paraît bien étrange ! La présence mentale d'une pensée ne comporterait pas la marque de son temps, et bien plus : chaque fois que tu prononces « je suis », cette pensée que tu énonces et que tu portes dans ton esprit ne serait pas nécessairement actuelle. *Ce que tu vis intérieurement, à l'instant de le vivre, rien ne dit que tu le vis à l'instant présent*. Voilà de quoi revenir à l'hypothèse et à la jeter immédiatement aux oubliettes ! Pourtant fais-moi encore confiance, ne te presse pas de le faire. Car je te demande seulement de bien considérer cette formule, et non une autre. Elle n'affirme que ceci : dans ce que tu vis à l'instant même, rien ne surgit de cet instant qui permette d'y distinguer le temps dit « présent ».

Bien sûr cela serait plus facile à admettre s'il s'agissait de la perception d'une

chose extérieure. Si je vois dans le ciel une étoile « en personne » en quelque sorte (et non sa photographie), il se peut qu'elle n'existe plus depuis longtemps. Ce que je vois en personne, c'est l'image qu'a impressionnée sa lumière sur ma rétine et de là jusque mon cerveau. Mais ce n'est jamais qu'une présence mentale, bien que produite parfois par un instrument compliqué, présence qui correspond assurément à une étoile qui existe, bien qu'elle n'existe peut-être plus. Eh bien dis-toi désormais que la *présence sidérale* de cette étoile, à l'instant de projeter ses photons dans l'espace, ne se confondait pas avec le *présent* de sa présence, pas plus que sa *présence mentale* actuellement en toi-même ne se confond avec le *présent* que tu vis. Rien ne dit qu'il y avait un quelconque présent initial confondu avec l'événement initial de la projection d'un photon, pas plus qu'il n'y a un présent final confondu avec l'événement de sa réception. On peut bien sûr s'en tenir à confondre cette présence événementielle avec le présent de l'événement, et l'affaire est réglée. Mais si, comme tu le fais, tu admetts qu'il peut être raisonnable de distinguer entre instant et événement (de même que l'on peut distinguer entre le devenir d'un processus et le temps de ce devenir), alors tu dois bien te pénétrer de cela :

*rien de ce qui se présente dans ton esprit ne peut être nécessairement
dit survenir à un instant présent du temps.*

Tout ce que tu peux affirmer à l'instant même, c'est qu'une pensée est *présente* dans ton esprit. Quant au présent de cet instant, il est soit le doublet inutile de cette présence, soit sa projection illusoire sur une certaine représentation du temps. Mais alors d'où vient donc l'idée d'un *temps qui passe* (peu importe le caractère approximatif de cette image) ? Si tu t'en tiens à une réponse possible en termes de « présence », tu diras que cette idée d'un *temps qui passe* provient de la disparition d'une présence et de l'apparition d'une autre. Ne te préoccupe pas de la nécessité de disposer d'une certaine mémoire pour retenir la première et pour constater son absence. Il te suffit de déclarer qu'une absence est une certaine présence dans l'esprit, et que peu t'importe ici le processus par lequel cette présence voit attribuer l'étiquette « absent » à son objet. A cet égard il te suffit d'imaginer faire l'appel dans une salle de classe, n'entendre aucune réponse à l'énoncé d'un certain nom, lever les yeux et fouiller l'espace, puis noter sur la feuille la mention « absent » en marge de ce nom. Une « présence en personne » dans ton esprit ne correspond à aucune « présence en personne » hors de ton esprit. « Absent » est en l'occurrence une sorte de terme administratif commode, mais en vérité il n'y a que des « présences », rien d'autre. Il faut être deux pour permettre une absence. L'un des deux vit les présences qui occupent sa pensée, et parmi elles, il y en a une dont l'allure est étrange. L'absence n'est pas tout à fait une présence comme une autre, elle est seulement sa place, cette présence ôtée d'elle-même. Cela ressemble à l'étendue d'une chose, la figure de cette chose sans cette chose, sa silhouette en quelque sorte. La chose même sans la chose elle-même, parfois un peintre surprend cela dans ce qu'il peint. C'est peut-être pourquoi l'art a quelque chose de triste, car il faut rendre à rien son extrême précision. C'est pourquoi aussi toute tristesse est créatrice, car elle fait de l'être avec du néant.

Il faut donc désormais maintenir fermement dans ton esprit cette distinction de principe : la *présence* (mentale) semble voir conférer à son objet l'attribut *présent* par opposition à *absent*, mais ce « présent attribué » n'est pas un « temps saisi », il est la traduction d'une « présence constatée ». Peu important ici le

processus de ce constat et le mode de cette attribution, il est seulement impératif de ne pas verser dans la confusion, et de bien discerner que *ce présent* mental n'appartient pas au temps non mental (si tu me permets provisoirement cette expression). Dans ces conditions, d'où provient l'idée d'un *temps qui passe* ? Elle semble en tous cas venir d'une sorte de désordre, car tu t'aperçois maintenant qu'il faut ranger cette idée égarée à sa place, celle d'un mode de présence, et éviter de le laisser glisser vers celle d'une modalité temporelle.

Si cela peut t'aider, représente-toi un échiquier où la pièce *présent* (mental) ne pourrait se déplacer que dans la rangée « temps qui passe » (et sur une case appartenant -ou non- à la colonne des « absents »). Sur cette rangée, et seulement sur elle, il peut y avoir « passage du présent ». Car s'il existe dans ce jeu une rangée ordonnant la course d'un autre temps, nommons-le « *cours du temps* », le présent ne peut en aucun cas s'y engager. Si donc une certaine autre pièce se déplace sur cette autre rangée par une succession de sortes de pas de course, mieux vaut lui attribuer un autre nom que « présent », lequel prête grandement à confusion. Mais arrêtons là le jeu, et retiens de là cette simple image : le *temps qui passe* épouse le « présent » et ses épisodes, le *cours du temps* ne l'accueille pas. Comme si ledit *cours du temps* devait n'accepter de succession que celle de la seule temporalité qu'il autorise, laquelle ne se manifeste dans aucune présence, ni dans le « présent » que cette présence attribue. Voilà de quoi permettre au moins de te représenter le nouveau principe qu'il te faut désormais maintenir :

le cours du temps n'est pas un passage du présent.

Ici il faut que je te prévienne, il va te falloir accomplir un pas vers l'inconnu, car à l'horizon semble émerger une forme étrange, une idée insolite. Mais avant de t'approcher, il te faut d'abord bien repérer où tu te trouves, faire le point un peu comme les marins qui se rapportent à l'équateur et au méridien d'origine pour établir leur latitude et leur longitude. Tu disposes toi aussi de quatre références, exprimées par quatre sortes de thèses.

- Tout ce qui devient le devient à chaque instant ;
- Tout ce qui devient survient sur cet instant ;
- Toute pensée *mentalement présente* ne doit pas se confondre avec un *présent temporel* de cette pensée, et donc rien de ce qui survient dans ton esprit n'implique qu'il survienne sur le *présent* d'un instant ;
- Le cours du temps n'est pas un passage du présent.

Tu peux combiner ces quatre thèses en les précisant, et découvrir cette variation.

- Tout ce qui devient devient à chaque *instant* du temps.
- Cet instant dérive du temps ou bien constitue le temps, alternative qui peut opposer un *temps mental* (priviliégiant la durée) et un *temps non-mental* (priviliégiant l'instant).
- Le *temps mental* est dit « temps qui passe ». Le *temps non mental* est dit « cours du temps ».
- Le « temps qui passe » se définit par le vécu d'une *présence*, mais aussi de son *mode*.

Ce *mode de présence* résulte d'une modification (par la mémoire, si l'on veut), permettant d'attribuer une présence à un objet. Mais il ne faut pas confondre l'*attribution d'une présence* avec la *perception d'un présent*.

Alors s'énonce une variante du principe que tu connais et que tu dois maintenir :

Le « temps qui passe » exprime l'expérience des modifications de la présence mentale, et non l'expérience des émergences d'un présent non mental.

C'est ici que ton voyage vers l'inconnu commence. Mais il faut éviter de dériver, et donc commencer par quelques manœuvres aussi faciles, brèves et efficaces que possible. Essayons en ce sens d'avancer par courtes prémisses et conclusions.

Premier syllogisme

- Tout ce qui devient *survient sur* un instant (disons que cette formule affirme la dépendance de la pensée et l'indépendance de l'instant).
- Or la pensée elle-même « devient ».
- Donc la pensée survient sur un instant.

Cela n'est pas difficile à admettre. Mais ici une question se pose : cet instant, sur lequel une pensée survient, appartient-il à un temps mental ou à un temps non mental ?

Deuxième syllogisme

- Un instant appartenant à un temps mental serait *produit par* la pensée (consciente ou non).
- Or une pensée qui *survient sur* un instant ne peut le *produire*.
- Donc l'instant sur lequel survient une pensée appartient à un temps non mental (si l'on convient qu'il n'y a pas de troisième solution).

Cela non plus n'est pas difficile à admettre. Mais nous avons nommé « cours du temps » la succession temporelle non mentale. Nous pouvons alors proposer cette traduction :

Troisième syllogisme

- L'*instant* d'une pensée appartient au *cours du temps*.
- Or le cours du temps n'est pas un *présent* qui passe (ce qui a été admis plus haut)
- Donc l'instant d'une pensée n'est pas un *présent* qui passe

Cela paraît tout de même moins familier, car il est suggéré en quelque sorte qu'une pensée d'apparence instantanément présente (et disparaissant tout aussi instantanément) ne se produirait pas nécessairement sur un « instant présent ». Le présent pourrait bien alors n'être que le résultat d'une projection illusoire de la pensée sur un temps qui ne le comporterait pas. Si donc le présent n'est ainsi qu'un attribut de la pensée, et si rien ne permet de l'attribuer à un temps hors de cette pensée, il y a bien une légitimité au moins possible d'énoncer la proposition suivante, que tu vas en tous cas te permettre ici d'affirmer comme une thèse :

le présent est dans la pensée, non hors de la pensée.

Bien entendu tu le sais, certaines philosophies orientales et occidentales prétendent que le temps est une représentation de la conscience, non une réalité

hors d'elle. Mais ce n'est pas cela qui est affirmé ici. Ce que nous disons, c'est d'abord que le temps est supposé se produire à partir d'une unité élémentaire nommée « instant », et ensuite qu'il n'y aurait pas un temps, mais deux :

- l'un dépendant de la pensée et pourvu d'un instant *présent* (le « temps qui passe ») ;
- l'autre indépendant de la pensée et dépourvu d'un instant *présent* (le « cours du temps »).

Nous devons bien sûr examiner le moment venu ce que cela signifie, quant à ces temps respectifs, d'être un « temps », et donc envisager pour chacun la nature d'une succession et d'un sens. Mais au terme de cette méditation-ci, il te suffit de bien te pénétrer de ce seul principe, qu'en respectant l'idée d'une relativité nous pouvons préciser exactement en ces termes :

Un cours du temps ne comporte aucun instant présent.

3 Troisième méditation : *Le passé et le futur*

Voici qu'il faut t'aventurer hors de ta pensée, comme pour comprendre à quoi pourrait bien ressembler un temps sans présence des choses ni de toi-même, un temps sans instant présent. Comprendre sans penser, voilà bien une expression bizarre, contradictoire évidemment. Pourtant souviens-toi, tu avais convenu de ne pas te presser d'évacuer une impression d'enfant, celle d'un certain rapport avec une autre sorte d'instant qui t'aurait porté, parmi les vivants des millénaires passés, comme une calme et patiente promesse. Aujourd'hui, il t'est recommandé de te montrer moins naïf, mais il t'arrive d'envisager ta propre mort, à l'idée parfois qu'une destinée malheureuse pourrait te contraindre trop tôt à le faire. Au lieu d'une promesse indéfinie, tu aperçois alors un maintien interminable, la mémoire imperturbable de la promesse inverse : que cette fois tu ne naîtras plus, à moins que ta mort ne soit pas ta mort mais seulement un sommeil, une simple absence provisoire à toi-même. En y pensant encore, tu dois t'apercevoir que cette idée de ta mort suppose un temps *irréversible* où, bien que disparu, un instant inconnu t'emporterait encore. Il avancerait vers le futur sans revenir, tandis que ta présence d'aujourd'hui s'éloignerait, s'estomperait, s'entremêlerait avec les temps anciens sans autre avenir que de s'y dissoudre davantage. Jusqu'à ce que le temps lui-même disparaisse avec la nuit et tous ses astres, et pourtant même alors, il te semble que ta présence d'aujourd'hui ne pourrait se voir tout à fait supprimée, de son seul fait d'avoir été. C'est pourquoi un présent une fois passé est dit *irrévocable*, non seulement parce que le temps ne peut revenir pour le révoquer, mais quand bien cette soi-disant révocation se produirait, elle aurait lieu dans le futur de ce présent et non dans le présent lui-même. Voilà ce que ta propre présence d'aujourd'hui t'affirme, et cela te laisse à espérer car rien, même ta mort, ne saurait t'abolir. Mais aussi cela t'angoisse, car cette indestructible demeure n'en est pas moins une tombe.

Mais approche-toi d'un peu plus près. Pour quelles raisons, semble-t-il indiscutables, ce que tu vis aujourd'hui s'inscrit-il *irrévocablement* dans le temps ? A cela il y aurait d'abord une raison principale, celle que nous venons d'évoquer et qui est aussi la plus familière : le temps est *irréversible*. Comme tu le sais, cela signifie que son cours l'emmène vers le futur, jamais vers le passé. Mais place cela en quelque sorte entre deux lamelles, sous un microscope, comme pour observer des comportements élémentaires. Comment alors se montre l'irréversibilité

du temps au niveau d'un instant ? Bien sûr il faudrait d'abord que le temps se présente et il semble le faire. Sauf que — nous l'avons dit — ce qui se présente n'est pas le *présent* d'un cours du temps, mais une *présence* de ta pensée à elle-même, dont un objet est déclaré présent ou absent. Ce temps qui se présente à ton esprit est ce que nous avons nommé le *temps qui passe*. Pour ce temps-là, nul besoin de microscope, et tu peux ici déclarer le connaître suffisamment. Or ce que tu places entre deux lamelles, ce n'est pas ce *temps qui passe*, mental, mais c'est bien le *cours du temps*, non mental. Pour cela tu dois imaginer une certaine « expérience de pensée », laquelle consisterait justement à être une « expérience sans pensée ». Par là il te faudrait admettre que ce *cours du temps*, tu puisses l'observer par ce singulier regard qui serait le tien si tu étais mort. Ou plutôt, pour réjouir davantage ladite expérience, avec tes propres yeux à naître lorsque tu n'étais encore que promis. Maintenant tu es un *n'être*, approche-toi d'un peu plus près, tu as sous tes yeux invisibles le *cours du temps* réduit à une sorte d'état instantané. Concentre-toi et observe. Que vois-tu ?

D'abord tu ne vois rien, puisque tu ne vois aucun présent, pas même ta présence à toi-même. Mais sois plus précis : tu vois, mais ce que tu vois, c'est en quelque sorte *rien*, rien au lieu d'une présence, et donc rien au lieu du présent. Pourtant tu te penches bien sur un instant appartenant au cours du temps, car tu es censé en observer l'élément et son comportement. En bon expérimentateur, tu notes « Au lieu du présent, rien » sur ton relevé de chercheur, tu poses ton crayon et puis tu réfléchis. Au lieu du présent, rien. Autour de toi Charlemagne est sacré Empereur, Christophe Colomb traverse l'océan, les Mandchous fondent leur dynastie, Rembrandt peint le Pont de Pierre et toi, seul à observer un instant exemplaire du temps de cette histoire, que vois-tu ? Rien. Cherche encore. Le Pont de Pierre te revient à l'idée, et voilà ! Tu te dis que le présent n'est pas seulement ce qui soutient un événement, il ne fait pas que permettre de s'exclamer « je suis, j'existe ! », il semble avoir aussi une *fonction de pont* entre le temps des causes et celui des effets. Certes un événement n'est pas essentiellement un pont, car son présent est fait de vie et de passions. Mais toi pour qui cette présence se retire, tu vois le présent s'écarter dans l'instant et s'ouvrir sur un trou. Rien donc, sauf pourtant cette seule fonction de pont qui demeure, mais une fonction sans le pont, car ton temps qui se poursuit est aussi une histoire absente.

Alors quelle est la fonction d'un pont ? La réponse est facile : elle consiste à permettre de franchir un trou. Quant au *temps qui passe*, le présent d'un instant est ce pont par lequel tu passes du présent précédent au présent suivant, l'un et l'autre ayant été ou devant être un pont de même fonction. Quant au *cours du temps*, le présent disparaît, le pont en quelque sorte s'écroule, mais sa fonction demeure. Ce n'est plus alors un pont qui remplit ce rôle, mais le trou lui-même. Le trou permet de franchir le trou. Traduis : un vide dans l'instant permet au temps de se poursuivre. Mais attention, quand tu disais que le présent était une sorte de pont qui relie le passé et l'avenir, en vérité ce pont, c'était toi-même, ou plutôt ta vie mentale elle-même, faite de ta mémoire et de tes projets. Affirmer que tu es un pont n'est pas alors très approprié, il vaut mieux énoncer que le présent emplit ton « âme tout entière », que rien de son passé n'y manque, et que ce présent total se prépare à son renouvellement instantané. Mais en ce moment, tu voyages au pays d'âmes anciennes et fugitives que tu considères du seul point de vue de l'instant qui vous porte, elles vers leur disparition, toi vers ton apparition. De sorte qu'aucune présence ne détermine encore pour toi

un quelconque *présent*. Si tu veux, disons cela ainsi : ta pensée et le néant ne font qu'un. Ce n'est pas elle qui s'essaie à une expérience de pensée, c'est l'expérience qui se fait sans elle. Quelle expérience ? D'abord celle que tu as notée : « au lieu du présent, rien ». Ne te préoccupe pas de la mémoire impliquée dans ce constat, ni de ton identité supposée. Voici plutôt ce qui importe : d'un certain raisonnement ainsi développé toute abstraction faite, tu as conclu que ce « rien », cette sorte de trou ouvert dans le *cours du temps*, avait une fonction non mentale analogue à celle d'une pensée vivant son présent mental dans le *temps qui passe*. Quelle est cette fonction commune ? Promouvoir le passé et produire l'avenir, l'un *et* l'autre. Arrête-toi, et concentre-toi sur ce point très simple : tu tiens là le terme le plus juste pour exprimer ce qui reste de ta pensée dépourvue de présence, mais dont la seule fonction demeure. Quand aucun présent ne se présente, aucune négation ne vient dire de la pensée à naître qu'elle « n'est pas » encore, de même qu'aucune négation ne vient dire de l'âme morte qu'elle « n'est plus ». Ces formules, « le futur n'est pas », « le passé n'est plus » supposent un présent qui, bien que fugitif, suffit à établir les négations pensées. Tout présent ôté, l'emploi chronologique de la *négation* est invalide. Seule alors une fonction de *conjonction* appelle à un signe légitime de son expression. Autrement dit si tu acceptes cette expérience de pensée sans pensée, tu aperçois devant toi une certaine *conjonction instantanée* sans négation des termes conjoints, au contraire même, car par elle il faudrait plutôt valider les deux formules suivantes.

Le présent n'est pas, seuls le passé et le futur sont.

Le passé et le futur restent joints, mais sans lien autre que rien.

Voilà un drôle de temps : le passé est, le futur est, seul le présent n'est pas. Or ce curieux temps, réduit ici à son instant, est le temps lui-même, hors de ta pensée bien qu'elle soit immergée en lui. Mais bien sûr, tu te poses immédiatement cette question : le passé est, soit, mais de quoi est-il le passé ? Car si hier tu as fait une promenade aux bois, si tu y as ramassé une branche, cette action et ce geste se sont bien effectués dans le présent, et c'est ce présent qui aujourd'hui est passé. Maintenant tu vis un autre présent, tu contemples la branche et tu songes : « je me vois encore la ramasser hier parmi les feuilles ». Évidemment le passé est ce présent passé que tu te remémoires, une présence de ton passé en ce tableau que brouille un sentiment de sensation perdue. Cela fut même appelé le « présent du passé ». En ces termes, le passé est *le présent de ton passé*, dont parfois la sorte de pâleur trouble le *présent de ton présent*. Telle est la loi du « temps qui passe », de ton tendre et implacable temps mental. Mais alors quelle pourrait bien être la loi du « *cours du temps* », dont par méthode tu observes l'instant de ton regard d'inexistant ? Dans un tel temps dépourvu de tout présent, de quoi le passé pourrait-il bien être le passé ? Car tu l'as scrupuleusement noté : « au lieu du présent, rien ». Alors dans cette sorte de temps en soi, sans présent, de quoi le passé est-il donc le passé ?

Ta perplexité ne doit pas te troubler outre mesure, il ne faut pas t'égarer. Certes tu n'existes pas, mais ton regard s'est résolu à fixer ton instant, et voilà que sa teneur est double : le passé et le futur. Or qu'est-ce donc que le futur ?

Qu'est ce que le futur ? Si tu existais, tu répondrais : « ma vie présente s'active et produit un présent nouveau, qui se substitue au présent actuel. Lorsque je l'envisage, le futur est l'image présente et anticipée de cette substitution. » Tu pourrais alors préciser : « mon futur n'est pas quelque chose qui existerait *en même temps* que mon présent et cheminerait vers lui, comme un train attendu

en gare. Car par définition, futur et présent ne peuvent être *simultanés* ». Bien, mais ici tu évoques ce que le futur ne peut pas être. Alors qu'est-il ? Je te propose une réponse. Le futur n'existe pas en soi, car il est produit par la seule dynamique du présent qui s'active, comme un train roule et dévore les kilomètres. Tu peux bien sûr y anticiper ton arrivée dans la gare prochaine, et qualifier de « futur » l'instant de cette arrivée. Mais en attendant ce futur réside bel et bien dans ton esprit, y demeurant ainsi qu' une vague présence en marge de laquelle tu dois tamponner la mention « absent. Cela tant que ton wagon file sur les rails. Jusqu'à ce que ton train entre enfin en gare, avale les quais inutiles et permette, seulement parce que ton voyage s'achève, l'approche immobile de la forme qui t'attend. Ainsi se présenterait à toi le futur, si tu existais.

Mais tu n'existes pas. Il n'y a pas pour toi de *temps qui passe*, pas de train qui roule, ni présent qui s'essouffle, ni brève rencontre. Pourtant il y a un *cours du temps* et tu en observes l'instant. Alors là, exactement là, qu'est-ce donc que le futur ? Qu'est-ce que le futur ? Toi qui n'existes pas, que réponds-tu ? Puisque le présent n'est pas, et puisque le futur est, qu'est-il ? Un commencement de réponse réside dans la question : le futur n'est pas destiné à être présent. Dans le *temps qui passe*, le présent est bien destiné à se renouveler, mais tout en restant présent. Là, le présent est à lui même sa propre destination, le présent est destiné à être présent. Mais le présent est renouvelé, et d'où lui vient ce renouvellement ? De ce que le présent est en marche, de ce qu'il se « futurise », et par ce processus de « futurition », de ce que le présent demeurant présent produit un présent renouvelé. Relativement au présent, le futur n'est donc pas une gare lointaine, il est le moteur de la locomotive, le principe de sa dynamique actuelle, ce par quoi le train tout entier ne cesse de rouler. Ceci pour le *temps qui passe*, le temps de ta pensée dont l'expérience est constamment présente et ses présences constamment renouvelées. Mais ce *temps qui passe* dans ta pensée est immergé dans un *cours du temps* hors d'elle, au vu duquel tu as noté : « à la place du présent, rien ». Si donc ce temps comporte un futur, si ce futur ne peut être destiné à être présent et s'il se définit par cette fonction de renouvellement -ladite « futurition » - alors le futur est une sorte de moteur sans locomotive, ou bien une locomotive sans roues qui ne conduit nulle part, qui marche comme une machine est dite « marcher », pour n'avancer à rien. Étendu au cosmos, le futur tourne à vide, et son renouvellement opère suivant un cercle anachronique décrit par une planète qui aurait perdu son soleil. Renouvellement sans rien de nouveau. « Rien de nouveau sous le soleil » disait d'ailleurs le roi Salomon. Sans présent qui se réforme, le futur pur est sans avenir. Cela ressemble à la destinée d'une loi physique, qui règle l'avenir des choses, à condition d'être elle-même sans avenir. Pourtant elle accomplit sa mission sans défaillance, et conduit fidèlement les voyageurs les plus ingrats. Attention bien sûr, ce n'est là qu'une image, car le futur n'est pas une loi, il serait plutôt un principe, c'est à dire si tu veux « comme la tête », à laquelle le principe fut jadis comparé. Le futur est, dans le *cours du temps*, le principe du renouvellement incessant de son instant, comme il est dans le *temps qui passe*, celui du renouvellement incessant du présent.

Soit, diras-tu, je sais qu'il y a une tête et je sais ce qu'elle fait : elle « renouvelle ». Reste à savoir comment il se fait qu'elle puisse le faire, autrement dit : comment marche cette machine qui, en elle même, ne mène à rien. Voilà bien sûr un problème légitime, mais il ne faut pas te précipiter. Car tu oublies quelque chose : notre question n'était pas initialement « qu'est-ce que le futur », rappelle-toi, elle était celle-ci. Dans le *temps qui passe* tel que tu le vis habituellement,

le passé a été présent, et donc le passé est bien le passé de ce présent. Mais dans un *cours du temps* supposé sans vécu et dépourvu de présent, de quoi le passé peut-il donc être le passé ? Or l'instant de ce temps est doublement constitué : le passé *et* le futur. C'est pourquoi nous avons examiné ce futur auquel le passé est joint, non pour éclairer la nature du futur, mais pour préciser la relation du passé. De quoi donc le passé est-il le passé ?

Si se pose ainsi la question « de quoi ? », c'est qu'opère subrepticement, l'air de rien, cette préposition « de » obligeant à une origine. Ainsi le passé se devrait à une origine, une sorte d'origine temporelle, un peu comme un présent qui se gratterait la tête en se demandant d'où il vient. Immédiatement alors, le passé est tourné vers un ailleurs, ou vers un autre, quelque part où il n'est pas ou quelque chose qu'il n'est pas et qui lui aurait donné naissance. Dans le *temps qui passe*, ce quelque chose - que le passé n'est pas - est tout bonnement le présent qui passe. Mais dans le *cours du temps*, pas de présent. Pourtant quelque chose d'autre que le passé reste exigé pour être dit son origine. Très vite tu es tenté de demander « eh bien, quelle est donc cette autre chose ? ». Mais attention, n'es-tu pas berné par la discrète préposition « de » qui invoque cette origine et qui, à peine l'appel proclamé, demande déjà « laquelle ? » Ne remarques-tu pas qu'elle se redresse, ne l'entends-tu pas se moquer : « Puisqu'il n'y a pas de présent, alors ... ! *De quoi* le passé est-il donc le passé ? » Or subtilise la préposition « de », tu verras la question perdre de sa superbe et prendre une drôle d'allure à laquelle elle feignait de ne pas s'attendre. Mais laisse cette question, et envisage tranquillement la supposition que sa préposition occultait. *Et si le passé se passait d'origine ...* C'est pourtant là une conséquence possible de ton observation : « à la place du présent, rien ». Car dans le *temps qui passe*, le passé a bien une origine, et c'est tout bonnement le présent. Mais dans le *cours du temps*, le passé doit se passer d'une telle origine, et bien plus, ce « rien » étrange permet de légitimer l'hypothèse extrême : le passé doit se passer de toute origine. Comment interpréter cela ? Il y aurait plusieurs manières de le dire. « Le passé est sans passé ». Ou bien « le passé est le passé de rien », ou encore « le passé est le passé de lui-même ». Mais ces deux derniers énoncés emploient encore « de », la préposition qu'il vaut mieux éviter. Décidément tu dois t'en tenir à cette énigme : *dans un instant du cours du temps, le passé est sans passé.*

Voici désormais ce qui se propose à ton regard, devant tes yeux d'inexistant. Un instant, un instant du *cours du temps*, temps mystérieux dont cet instant semble laisser voir un secret. Il ne présente pas l'allure étincelante et simple du présent d'un instant qui passe, car tu découvres qu'il n'est pas simple, qu'il y a plus élémentaire que lui puisque s'y écartent trois composants : passé, rien, futur. Passé et futur en relation, non par le présent, mais par rien. Bien sûr tu ne sais pas ce que « rien » peut ici signifier, car pour toi rien est une place vide, celle que d'habitude le présent occupe. Mais tu dois être patient et cela peut te suffire, car « place vide » est une image saisissable, alors que « rien » ne t'évoque pas grand chose. Au moins cela peut-il te rappeler le livre de l'Exode, au moment exact où la Mer Rouge s'ouvrit au passage des Hébreux : « Les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer, dans son lit desséché, les eaux se dressant en muraille à leur droite et à leur gauche » (Ex. 14,22). Tel t'apparaît le miracle de l'instant, quand s'ouvre un vide pour que passage ait lieu. « A la place du présent, rien ». Regarde, *de tous tes yeux regarde*, c'est comme si les hébreux faisait la même remarque, sur le lit asséché du même instant, sauf qu'entre son

mur « passé » et son mur « futur » tu ne vois rien. Mais bien qu'inexistant parmi eux, tu te trouves tout de même avec eux, en instance d'entrevoir la liberté et d'écouter l'infini.

Une telle image ne se quitte pas facilement. Mais elle permet aussi d'avancer de manière analogique dans le pays spéculatif que tu parcours, toi qui observes sans être. Alors ne t'interdis pas de l'accompagner encore, juste le temps qu'elle te montre à quoi peut bien ressembler un temps plein qui se vide. Donc le lit de la mer est sec et surplombé de deux formidables murailles d'écume et de flots dressées par une force invisible. A peine le passage traversé, la Mer déchaînée s'affale et déferle en un bouillonnement irrésistible qui engloutit l'armée de Pharaon. Une puissance maintenant écartés deux murs d'énergies inconcevables, évacuées d'un sol asséché, avant de décider de ne plus les retenir. Arrête là toi aussi ta vision et commence ton raisonnement analogique. « Au lieu du présent, rien ». D'habitude le présent et ses présences envahissent ta pensée par l'immensité de ce que tu vis et de ce que tu respires. Aussi loin que tes yeux voient, que tes oreilles entendent, tout t'emplit d'un océan de sensations mêlées, de perceptions tranquilles ou bien ardentes, ou même d'émotions si violentes qu'elles te poussent à crier « j'existe! » comme un condamné à mort à l'instant de son exécution. A cet instant funeste son présent, en instance de disparaître, disparaît. Ses chaudes présences alors s'effacent, et son inexistence commence, semblable à celle que tu éprouves ici par méthode dans l'idée de ne pas être né. Pourtant quel irrésistible pouvoir que le présent! Quel empire qu'une perception actuelle! Les colères, les terreurs, les douceurs et puis : « adieu, toutes les femmes ... ». Tout ce présent terrible et magnifique se voit instantanément évacué. A peine alors si se remarquent deux orphelins irréductibles et séparés, un futur et un passé dévastés mais voués à découvrir, à la place du présent impossible, l'ouverture étrange d'un instant inattendu.

Une pensée analogique est toujours périlleuse, mais si tu restes prudent, elle peut au moins te suggérer des perspectives et t'engager à les explorer, quitte à lui demander de t'accompagner en silence. Ce qui t'est indiqué, c'est que le présent est un immense empire, et qu'il faut une puissance extraordinaire pour l'évacuer. Le passé *maintenu passé*, le futur *maintenu futur*, cela ne va pas de soi, et pourtant tu t'étendras le soir et tu accueilleras le matin comme si de rien n'était. Dès ta naissance à la pensée, les multiples prodiges de tes présences mentales, le *présent* recouvrira ce colossal écart d'un manteau d'événements. Il est vrai que leur fugitivité t'étonnera. Mais le *présent* aura à ce point imprégné ta pensée que tu concevras alors un instant comme un présent minuscule, minuscule mais présent. Sauf qu'aux bornes extrêmes, deux instants s'obstineront à ne pas t'apparaître, comme s'ils t'opposaient leur refus d'être qualifiés de « présents » : ta naissance et ta mort. Elles seront bien présentes aux autres, mais seulement au titre extérieur de leur savoir, non à celui intérieur du début ou de la fin de ta propre et personnelle pensée. Tu devines bien qu'ils forment les seuils invisibles du sol sec où tu avances, mais ta vie te fera oublier là où s'accrochent tes pas, car elle te poussera sans cesse à t'efforcer, à te préoccuper, à t'appliquer, l'esprit parfois animé par une sorte d'ignorance trouble nourrie de confiance et d'étude. Pourtant durant cette traversée, ton *temps qui passe* repose bien sur un *cours du temps* qui le permet. Là, à la place du présent, rien. Mais rien est une sorte de *vide de temps* au cœur de l'instant, sa sécheresse sous ton pas, l'effet d'une évacuation à la fois évidente et cachée d'où surgit un temps endigué, le temps lui-même : sorte d'abîme entre un passé empêché de venir et un futur

empêché d'arriver. Apparemment un tel abîme n'en est pas un, puisqu'il se montre plein de ta bonne Terre qui tourne, de ses continents qui dérivent et de tes pensées qui veillent. Mais ce qui paraît en plein peut être ressaisi en creux. Alors plus de Terre, de continents ni de pensées. Reste l'élément du *cours du temps*, l'instant pur, et l'incompatibilité qui s'y ordonne entre deux puissances : le futur, sorte d'instance de vie, et le passé, sorte d'instance de mort. Entre eux, pareil à l'énergie physique du vide, l'étrange souffle d'un vide animant l'instant et maintenant l'écart. Sur ce sol asséché, le temps passe et le présent s'active, ignorants de la dynamique intemporelle qui assure leur mobilité, et à laquelle toute perception ne peut que demeurer aveugle.

Quand habituellement tu prononces le mot « rien » ou le mot « vide », tu les comprends facilement, et s'il t'est demandé de les définir, d'une manière ou d'une autre tu feras référence à une certaine absence, c'est à dire : *à la place de quelque chose, rien*. C'est ce que tu étais contraint de faire au moment de découvrir ton temps d'inexistant : *à la place du présent, rien*. Or rien n'est pas une absence, car souviens-toi, une absence est une présence mentale dont l'objet est qualifié d'absent. Rien n'est pas une absence, il n'est pas un objet qui ne se trouverait pas à sa place comme un parapluie recherché quand il pleut. Il faut donc réformer ton énoncé : « à la place du présent, rien » et penser à cette sorte de puissance positive qui assure, au sein d'un même instant, l'incompatibilité de deux instances imminentes. D'une part le futur, en instance de venir, et qui n'arrive pas. D'autre part le passé, également en instance de venir, et qui n'arrive pas davantage. Tu aurais sans doute préféré m'entendre dire : « le passé ne revient pas », mais ce -re se rapporterait à un présent qui, une fois passé, ne redevient pas présent. Or tu as quitté le *temps qui passe*, les présences de son présent et les absences que tu y déplores. Désormais sans existence et observant le *cours du temps*, tu remarques un passé en instance dans l'instant d'où se produit son *cours*, passé aussi imminent qu'un futur ordinaire. D'ailleurs lors d'expériences inhabituelles mais familières, il te suffit d'une vague odeur et te voilà aux aguets d'une réapparition inattendue, d'une réalité depuis longtemps disparue mais redevenue soudainement imminente. Ce genre de réminiscence est courant, la nostalgie qu'elle amène ne porte aucun objet précis, mais elle vient sous la forme d'une présence pure qui produit l'illusion d'un présent tout prêt de se voir retrouvé. Retire la présence, retire le présent, imagine la même nostalgie sans son sentiment, sans son émotion, sans son illusion et sans son « style », il te restera ce qu'il y a d'attente dans ce moment intempestif, car la « Recherche » en est bel et bien une, et même elle ne croit pas si bien dire. Non, rien n'est pas une absence. Pour appréhender ton temps d'inexistant, ne te laisse donc plus dire « à la place du présent, rien », mais pense à suggérer la teneur singulière de l'instant qui te porte : *entre deux temps à venir, rien*.

Faisons ici une pause, car il te faut à nouveau faire le point. Tu te trouves en effet devant une curieuse symétrie, pareille non pas à celle des deux côtés égaux d'un triangle isocèle, mais plutôt à celle de tes deux mains, semblables et non superposables. D'une part le *temps qui passe*, ses présences mentales et son présent fugitif. Le passé y est ce qui n'est plus présent et le futur ce qui ne l'est pas encore. D'autre part le *cours du temps*, son vide puissant et cette sorte d'expulsion d'un passé et d'un futur en instance de se rejoindre. Maintenant retiens bien leurs caractères respectifs : Le présent du premier temps (le *temps qui passe*) contient son passé et produit son futur, de sorte que son instant — nommons le *instant présent* — semble comporter à lui seul le temps tout entier,

avec toutes ses présences, actuelles ou inactuelles selon que leur objet se voit estampillé de la mention « présent » ou « absent ». En lui se réunissent les trois temps coutumiers des grammaires : passé, présent, futur, tous ensemble animés par ce seul et vif instant qui ne cesse d'accueillir la joie des naissances et de se recueillir au souvenir des morts. Le rien du second temps (le *cours du temps*) — son *néant* si tu veux — ne contient pas mais, au contraire, maintient dissociés un passé et un futur dont il prohibe l'actualisation. De sorte que tout l'être du passé comme du futur consiste entièrement dans la modalité de sa « puissance », en gardant à ce terme sa charge dynamique. L'instant de ce second temps — nommons le *instant-néant* — est ainsi composé de trois puissances, passé, néant, futur, dont aucune n'est présente. Remarque en passant le flottement du vocabulaire. Dans le premier temps, tout est présent mais tout n'est pas actuel. Dans le second temps, rien n'est présent et rien n'est actuel. « Actuel » est ainsi un qualificatif que seul un temps comportant un présent peut concéder. Retire le présent, et s'effacent l'actuel et l'inactuel. Du coup le second temps appelle à l'emploi d'autres termes. Disons que tout y est collision de puissances, et non concessions d'actualités.

Je te propose de nous en tenir à cette expression : « instant-néant », pour désigner désormais l'instant du *cours du temps* (temps non mental). Ceci par opposition à l' « instant-présent » du *temps qui passe* (temps mental). Il est entendu que ledit temps mental est englobé par le temps non mental, qu'il en est dépendant bien qu'il produise de façon autonome des effets propres. Nous dirons alors que l'instant-présent (du *temps qui passe*) « survient sur » l'instant-néant (du *cours du temps*), de manière en quelque sorte analogue à ta pensée « survenant sur » ton cerveau. Observe donc maintenant cet instant-néant, toi qui — n'être encore à naître — te trouves par convention dépourvu d'instant-présent.

Rien, entre deux temps à venir, maintenus à l'écart l'un de l'autre par un vide puissant qui les force à ce respect. Si tu gardais en mémoire l'instant-présent, et l'allure de continuité qu'il confère au *temps qui passe*, alors l'instant-néant semblerait interrompre le cours de son temps par cette déchirure étrange qui l'entame. Mais tu es censé ne pas garder cette mémoire, puisque tu t'en tiens à ton patient statut de « n'être ». Dans ce cas, le néant n'est pas une rupture, mais plutôt l'élément où séjourne un temps qui ne passe pas, bien qu'il suive un certain cours. Cet élément est une « dynamis », une puissance, sorte de cellule virtuellement génératrice de temps. En ce sens, tu peux la qualifier d'instantanéité à la fois dynamique et vide. Une telle métaphore physique te suffira peut-être à te débarrasser du simple dessin d'un fil tendu, rompu ou non, dont l'image persiste parfois à suggérer une alternative entre continuité ou non-continuité d'un certain « fil » du temps. Que ce fil file intimement dans une durée ou extérieurement dans un espace, il semble de toute manière donner l'illusion d'avoir à hésiter. Si besoin était d'une semblable intuition didactique, mieux vaudrait figurer le *cours du temps* à l'image d'une immense entité dynamique analogue à un champ, et ses instants comme les sortes de circonscriptions concentriques d'un instant seul, et conférant les données de son genre à tous les autres.

Rien, entre deux temps à venir. Or ce rien est le lieu d'un échange. Car le futur et le passé, s'ils ne sont pas destinés à être présents, semblent réglés pour que l'un se convertisse en l'autre : le futur est conversivement le passé, et cette conversion est instantanée. Si tu veux, demain est conversivement hier, comme

si une sorte d'échange virtuel avait lieu entre l'un et l'autre. Dire que la conversion est instantanée, cela fait bien sûr référence à un instant bien particulier, nommé ici l'« instant-néant », au sein duquel ladite conversion peut se produire. Si maintenant tu me demandes *ce qui* est converti, l'objet de cet échange, je pourrais me débarrasser de ta question en te disant que cela n'appartient pas proprement au domaine du temps et de son instant, mais à celui du devenir des choses, de leur matière et de leur énergie. Mais une telle réponse ferait ressembler l'instant à une pure forme, alors qu'il est un enjeu de puissances. C'est pourquoi je préfère te signaler de cet échange qu'il est d'ordre *virtuel*, en laissant provisoirement ce qualificatif physique à l'état d'indication ou de métaphore. Quant à la conversion, elle s'apparente à la fois à sa signification monétaire et à sa signification spirituelle. Dans l'échange de devises, une quantité de monnaie n'est pas la même d'un terme à l'autre, mais la valeur reste identique. Dans la conversion religieuse, une personne peut paraître identique d'un terme à l'autre, mais en quelque sorte elle n'est plus la même. Dans le premier cas, les monnaies différentes peuvent être dites comparables l'une avec l'autre. Dans le second cas, la personne identique peut être dite incomparable avec elle-même. L'une manifeste un *comparable même*, l'autre l'*incomparable même*. Le vieillissement par exemple présente d'âge en âge cette double conversion. La mort n'en présente plus qu'une seule : le mort est du mort l'*incomparable même*.

Il existe en hébreu biblique une lettre : ׀ (vav), qui signifie la conjonction « et », mais qui accomplit aussi une fonction grammaticale singulière. Placée devant un verbe écrit sous forme de futur, ׀ (vav) le convertit en un passé ; et placée devant un verbe écrit sous forme de passé, ׀ (vav) le convertit en un futur. Il semble que cette lettre soit tout indiquée pour désigner ce rien inhérent à l'instant, qui *coordonne* le futur et le passé, et *convertit* l'un en l'autre. Accoutume-toi à comprendre le temps à l'aide de cette seule lettre, et facilite-toi la tâche en commençant par une simple analogie : ce qu'est le présent à l'*instant-présent* du *temps qui passe*, ׀ (vav) le serait à l'*instant-néant* du *cours du temps*. En outre le présent relie et convertit le même à son « comparable même », tandis que ׀ (vav) relie et convertit le même à son « incomparable même ». Or le présent survient sur ׀ (vav), et bien qu'autonome, dépend de lui. Par là tu peux interpréter ce paradoxe somme toute plus familier qu'il n'y paraît : que le plus habituel, le plus routinier de nos jours, si comparable à l'autre qu'il en serait presque identique, au point que le futur semble parfois ne faire qu'un avec le passé, ce jour donc se trouve en réalité instantanément converti, c'est à dire *incomparablement lui-même*. Mais attention, « instantanément » signifie bien ici que l'instant de ce jour, que d'ailleurs tout instant de tous tes jours, est en soi et par soi conversion du futur en passé, *sans transition* par quelque présent que ce soit. Car ce que nous nommons ici l'instant-néant comporte cette sorte d'opérateur ׀ (vav) par lequel se produit cette *conversion sans transition*. De sorte que le *temps qui passe* (par le présent) est une donnée mentale qui recouvre l'*intransitivité* inapparente du *cours du temps*. Pénètre-toi de cette idée : ce jour-ci, l'instant-ci de ce jour n'est pas présent, il obéit à sa propre et instantanée conversion et ressemble au produit d'une singulière opération à une inconnue : ׀ (vav).

Rien, entre deux temps à venir. Rien se note désormais ׀ (vav), qui en un instant coordonne et convertit le futur en passé. Maintenant il te faut une fois de plus te pencher sur le *cours du temps* que cet instant anime, afin d'observer de plus prêt quelle allure prend son soi-disant cours. Car qu'est-ce donc qu'un

« cours » ? Cela se rapporte à l'image inévitable du « courant » d'un fleuve, image aujourd'hui doublée par celle du courant électrique qui manifeste un certain déplacement d'électrons dans un conducteur. Mais le temps n'a ni fond ni berges ni corps auxquels rapporter ledit déplacement. Pourtant le temps est un « cours », quelque chose comme un courant. Comment comprendre cela ? Comment le comprendre sans faire appel à l'expérience mentale du *temps qui passe* ? Car celui-ci suppose aussi un repère relativement auquel un changement peut être perçu. Sans doute le présent y est-il saisi comme différent d'un autre, selon certaines marques des présences présentées par la perception et par la mémoire, l'une produisant en quelque sorte un repère pour l'autre. Mais le *cours du temps* ne comporte ni présences, ni présent. Ce temps ne passe pas d'une présence à une autre inhérente à une pensée identique et présente à elle-même, et ne peut correspondre à ce qu'envisage l'expression d'un « présent passant à un autre ». Contrairement à ce que laisserait apparaître le *temps qui passe*, le *cours du temps* ne passe pas. Quel est donc ce « cours » qui n'est pas un passage ? Quel est donc ce courant sans repère ?

Transforme la question : pourquoi nommer « passé » ce qui ne peut être le résultat d'un quelconque acte de « passer » ? Dans le *temps qui passe*, rappelle-toi, nous disions que le présent semble activer l'instant par l'œuvre d'une sorte de moteur qui le renouvelle, qui le *futurise*. Mais à cela s'ajoute un acte supplémentaire par lequel ledit moteur semble annuler ce renouvellement : il *prétérise* l'instant. Cela exprime d'ailleurs tout le mystère de l'instant qui passe, de ton existence qui passe, que tout ce que tu fais encore se défait déjà. Mais futurition et prétérition constituent l'œuvre paradoxalement simultanée d'un instant présent qui passe. C'est au même instant que le présent à la fois se fait présent suivant et présent précédent. Au sein de l'instant lui-même, il n'y a pas d'avant ni d'après. Mais il y en a bien entre un instant et un autre instant. Le temps *passant*, les instants passent tandis qu'un certain présent mental demeure. Mais dans le temps *courant*, aucun présent ne demeure. Pas d'instant d'avant ni d'instant d'après par où un même présent mental transiterait. Seul s'impose un instant au sein duquel s'opposent futur et passé. D'où la nécessité d'inverser les termes caractéristiques entre instant *passant* (mental) et instant *courant* (non mental), car ce qui est simultanée dans le premier ne l'est pas dans le second. Futurition et prétérition sont effectuées « en même temps » dans le même instant *passant*, tandis qu'elles sont l'œuvre de « deux temps distincts » dans le même instant *courant*. Or dans une seule et même ligne de temps habituelle, un instant *passant* ne peut être non-simultané relativement à lui-même (il ne peut être à la fois simultanée ou non-simultanée que relativement à un autre instant d'une autre ligne de temps). Ne pas être simultanée avec soi, c'est pourtant bel et bien le cas d'un instant *courant*. Mais cette non-simultanée n'est pas exactement une succession, et l'emploi de ce terme ne ferait que t'embrouiller l'esprit. Mieux vaut instituer ici un nouveau mot. Tu sais que le terme d'« ubiquité » permet de qualifier l'étrange état d'un objet spatial qui se trouverait au même instant en deux localités distinctes, éventuellement très éloignées l'une de l'autre. Je te propose alors ce terme : « quandoquité », lequel qualifierait l'étrange état d'un objet temporel qui se trouverait dans le même instant en deux temporalités distinctes, éventuellement très éloignées l'une de l'autre.

Mais que signifie ici « deux temporalités distinctes » ? Car enfin il n'y a qu'un seul instant d'un seul temps, l'instant-présent du temps mental, l'instant-néant du temps non-mental. Oui, mais deux temps de ce dernier instant s'opposent :

le *futur*, coordonné et converti en *passé*.

Or c'est la grammaire qui nomme « temps » chacune de ces deux formes verbales, ceci pour désigner la postériorité ou l'antériorité relative à un certain *point de vue* lui-même situé dans le temps. D'où une certaine confusion entre ces points de vue et le temps au sein duquel ils se situent. Mais tout cela ne fait jamais que mettre en un certain ordre linguistique un temps qui reste mental, et dans lequel la pensée envisage présentement des relations plus ou moins complexes entre les présences qu'elle envisage. Si d'ailleurs il t'était demandé de t'en tenir à un temps purement *relationnel*, celui d'un ordre avant/après sans intervention du temps *attributionnel* (passé, présent futur), il te faudrait encore faire appel à une certaine projection subreptice d'un « point de vue » sur la relation : « après » du point de vue d'« avant », « avant » du point de vue d'« après ». Sans ce déplacement clandestin, la temporalité même s'effacerait devant une représentation ordinale purement formelle. Or dans le temps non-mental, ce jeu entre les points de vue disparaît. Le futur, pas plus que le passé, ne sont futur et passé du point de vue de l'un ou de l'autre, ou du présent. En quelque sorte, le futur est futur par lui-même, et le passé l'est par lui-même. Le futur naît du futur, le passé naît du passé. Un certain processus propre au futur le constitue comme tel. Un certain processus propre au passé le constitue comme tel. Ces deux processus s'activent de manière coordonnée de telle sorte que s'opère une conversion instantanée de l'un à l'autre. Et ces processus sont bel et bien des *temporalités*, au sens où l'on pourrait dire du temps habituel que quelque chose en lui le *temporalise*, comme il est dit que quelque chose dans une nation produit sa nationalité. Quelque chose de spécifique au futur le temporalise en tant que tel. Quelque chose de spécifique au passé le temporalise en tant que tel. Et comme le temps (temps passant ou temps courant) est lui-même temporalisé de sorte d'être le temps qu'il est, tu peux désormais admettre que l'instant du temps non-mental suppose un certain rapport entre *deux* temps qui lui sont inhérents, issus respectivement de *deux* processus temporels distincts. Ce qui t'engage à comprendre un même instant comme comportant deux temps différents, animés par deux *temporalités* spécifiques et coordonnées. Et comme l'« ubiquité » est l'étrangeté d'une même chose ici et là au même instant dans l'espace, la « quandocité » est l'étrangeté de deux temps ici et là au même instant dans le temps. D'ailleurs certains phénomènes physiques semblent, étrangement aussi, manifester une ubiquité instantanée apparemment impossible de par la distance qui les sépare. Resterait à se demander ce qu'ici « instantanée » veut dire, et si ce qu'un certain espace prétend impossible, un certain instant ne pourrait l'expliquer.

Dans notre pensée habituelle du *temps qui passe*, l'instant présent, en passant à son futur, se renouvelle ; et en passant à son passé, il annule ce renouvellement. Il nous semble en effet que le passé est le présent inchangé, mais auquel se substitue un présent renouvelé. Ce serait donc que le *passage* du temps dans l'instant présent accomplirait à la fois deux fonctions, l'une de transformation intégrale, l'autre de conservation intégrale, cela même s'il peut apparaître que tout cela se ressemble parfois comme deux gouttes d'eau. C'est pourquoi nous disons qu'un présent qui se futurise, se *renouvelle* ; mais que le même présent, en se prétérisant, *annule* ce renouvellement. Retire le présent de l'instant, et tu te retrouves devant ce que nous avons nommé l'« instant-néant ». Ne demeurent plus alors que les fonctions sans leur organe, renouvellement et annulation. En l'absence de cet organe (le présent) tu es en droit de te demander : *qu'est-ce qui est renouvelé ? Qu'est-ce qui est annulé ?*

Mais tu peux répondre toi-même, sans trop comprendre peut-être le sens exact de cette réponse. Par la conversion 𐤅 (vav), c'est un renouvelé qui s'annule et un annulé qui se renouvelle. Cela est bien énigmatique, mais après tout tourne-toi vers toi-même, et observe à titre d'analogie l'effet de ton vieillissement. Explore donc les contrées de tes nostalgies, et tu découvres ces annulations qui se sont amplifiées d'âge en âge, au point que tu te demandes si à force, tout cela ne finit pas par t'annuler toi-même. Le passé se renouvelle, à titre d'annulation de ce renouvellement. Ce qui compte, c'est que rien ne change plus dès qu'il se mêle d'accueillir, et telle en effet semble être sa mission : ouvrir grande la porte et aussitôt la fermer à double tour. Voilà pour l'annulé qui se renouvelle. Et le renouvelé qui s'annule ? Je te laisse chercher une autre analogie. Elle n'est malheureusement pas difficile à trouver, car où donc se dirige le renouvellement incessant ? A combien de costumes neufs et sur mesure a donc droit le millionnaire ? Cela l'attriste parfois, mais c'est ainsi et il ne le sait que trop : son pauvre renouvellement ne peut qu'être implacablement annulé. Sauf bien sûr le délai que lui offre l'existence du présent dans son *temps qui passe*. Mais dans le *cours du temps* pas de délai, plutôt une sorte de maintien simultané des deux fonctions, de sorte que leur opération ne cesse d'opérer. Dans ce temps là, pas le temps d'être millionnaire, car à l'instant même de l'être, on est ruiné. L'annulé se renouvelle, et le renouvelé s'annule, tandis que 𐤅 (vav) assure à l'un et à l'autre, au sein de l'instant même : leur écart, leur coordination et leur conversion.

A cette étape de ton voyage vers ta propre naissance, tu t'es un peu familiarisé avec l'instant qui te porte, l'instant-néant sans présences ni présent. Par là tu appréhendes ce qui s'efface lorsque ces présences occupent tes pensées, quand le moment vient de passer au *temps qui passe*. Tu t'étonnes alors des suppositions invraisemblables concernant un temps qui serait un temps et qui cependant ne passerait pas, car d'habitude tu éprouves son passage de manière si évidente que t'indiffère la pensée qui l'affirme, sauf quand s'impose l'idée qu'il faut naître et qu'il faut mourir. A l'instant même où surgit cette idée s'en envisage une autre, celle d'un instant étrange, irréel, impossible mais qui te laisse sur l'impression qu'il ouvre à la sorte de voyage que tu fais. La naissance et la mort sont des événements du devenir, mais aussi des instants du temps. Quels instants, de quels temps ?

Naître au *temps qui passe*, cela semble installer un présent sur une place qui en serait dépourvue. *Au lieu du présent, rien* observais-tu, et puis : *au lieu du présent, le présent !* Mais ce « et puis » provient déjà d'une projection rétrospective, celle d'une pensée d'un *temps qui passe* sur l'impensable temps qui ne passe pas. Or toi qui continues de *n'être* afin d'observer, tu vois bien qu'il n'y a pas d'« avant » la naissance, et que pourtant il y a bien un après, et un autre après, et puis après encore. « Après » après « après », cette longue suite d'« après » donne à chacun son « avant » respectif, à chaque fois et jusqu'à la première. Car la naissance elle aussi se donne son « avant », sauf que celle-ci révèle le processus qui engendre tous les autres. La succession n'est pas un « avant » *passant* à son « après », mais un « après » *s'attribuant* son « avant ». De cette attribution semble naître le *temps qui passe*, temps que ce temps se donnerait à lui-même.

Il te reste donc, tout en te pensant *n'être* et tout en demeurant sur ton instant dépourvu de présent, à observer ton propre instant de naître, la survenance de ton présent, de tes présences et de leur empire. Considérant ainsi ton existence

sans encore exister, il te reste aussi à comprendre d'où naît que le temps à cet instant se met à *passer*, d'où vient qu'une apparente *succession* s'instaure, et que s'impose cette sorte d'*orientation* qui engendre dans ta pensée ses effets de mémoire et d'anticipation. Et tu n'oublieras pas ta mort, car elle supprime la pensée qui la pense, mais ne se doute pas qu'encore à n'être, tu l' observes.

4 Quatrième méditation : *Naître*

Au lieu du présent, le présent. Voilà que tu te trouves, toi qui observes, au lieu exact de ta propre naissance. Si par « naissance » on s'en tient à entendre la suite des événements d'où vient ton engendrement, cette suite appartient au devenir des êtres. Mais de même que ta mort sera ta propre disparition en personne et à toi-même, de même ta naissance est ta propre apparition en personne et à toi-même. Il ne s'agit pas exactement ici de l'avènement d'une conscience, de soi ou de n'importe quoi d'autre. Ce qui s'instaure, c'est le commencement d'un temps, et d'un temps que seule ta pensée pense. Seule, car ta pensée embrasse soudain ses propres présences, et nommera bientôt « présent » l'instant de son premier baiser à l'univers. Si donc tu attends de recevoir le sens véritable du verbe « naître », toi et toi seul peux te le donner. Mais comment faire ? Ton corps porte sans doute une certaine mémoire de la nature de sa première cellule, mais toi, te rappelles-tu ? Cherche bien, car personne ne peut dire à ta place ce qu'est la première cellule de ton propre corps. Tu cherches, et bien sûr tu ne trouves rien, et tu ne dis rien. Alors tourne-toi vers ce n'être qui te regarde naître, et te voilà observateur de ce sur quoi personne n'a rien à dire, personne, sauf toi qui t'apprête maintenant à en parler.

Regarde-toi naître, découvre ta pensée éprouvant ce qu'elle pense pour la première fois, et au même instant, cette première fois substituée à celle d'où tu te regardes et d'où tu te découvres. Car il s'agit bien d'une *substitution*, si à la place de rien se tient instantanément quelque chose. Sauf que « rien » se comprend tout aussi instantanément comme ce qui reste de la chose quand elle est pensée absente. Autrement dit l'empire des présences mentales s'est instauré, et aussitôt son pouvoir s'est étendu à tous les objets auxquels il attribue souverainement le titre d'être ou de ne pas être présent. « Rien » n'échappe pas à cette désignation : ce qui reste d'une présence lorsqu'elle est pensée absente, par abstraction, imagination, anticipation ou mémoire. « Ce qui reste » est bien le produit de l'opération « penser », une pleine présence entièrement transformée en une autre pleine présence, et non l'ersatz d'une présence appauvrie. Au « rien » (à la place du présent) que tu avais observé, la pensée substitue ainsi un « rien » qui lui est propre, un « rien » empli d'elle-même, le signe d'une absence et son nom : « Rien » à la place de rien. Aussi loin désormais que la mémoire cherchera à s'étendre, elle ne trouvera jamais que ce nom, et le refus d'y voir une sorte de substitut obligé. Quant à la *substitution*, elle l'interprétera aussi comme un effet de langage, non comme l'objet d'une observation évidemment impensable. Mais ne te laisse pas impressionner, et note : naître, c'est d'abord se voir interdit de regarder sa place.

Or la « place » dont il est question n'est pas l'étendue d'une chose moins la chose, son essence géométrique en quelque sorte. Cette place n'est pas spatiale, elle est temporelle, et c'est pourquoi la compréhension devient plus difficile. Car à peine née, la pensée que tu observes affirme déjà que sa naissance s'accompagne

du monde de ses présences, et avec elles d'un temps présent d'où il est impossible de sortir, pas même au moyen de mots. Dire qu'avant la naissance ou après la mort il n'y a « rien », que c'est le « néant », ces termes persistent à signifier des présences, munies d'un indice négatif qui ne doit pas faire illusion. L'inexistence ne serait jamais qu'une absence. Tu vois par là que les présences de la pensée et leur présent associé occupent la totalité du terrain temporel. Ainsi défini comme le temps attaché à l'ensemble de ces présences mentales, le présent se constitue comme un ensemble temporel total qui exclut tout autre ensemble temporel. De ce point de vue, l'instant de la naissance n'est pas *par nature* différent de ceux de l'existence entière qu'il inaugure, ni de l'instant de la mort qui clôt la série. Dans le *temps qui passe*, de la naissance à la mort, il y a une seule et même échelle que l'on gravit *par degrés*, sans ciel à atteindre ni sol où reposer. Ni la naissance ni la mort ne sont alors des ruptures, non parce que la sphère du vivant perdure quand l'individu paraît ou disparaît, mais parce que la pensée instaure une temporalité exclusive, laquelle donc inclut tous les instants, du premier au dernier. Si d'ailleurs premier instant il y a, il n'est « premier » que par rapport au deuxième qui succède, et non relativement à un quelconque instant zéro qui le précéderait. De même le dernier instant ne l'est que par rapport au pénultième qui le précède, et non à un quelconque instant zéro qui lui succéderait. C'est pourquoi il est possible d'être né mais non de *naître*, et de mourir sans *être mort* : naître et être mort n'appartiennent pas au présent de la pensée, et les décrets de ce présent sont absolus. Sauf que, comme tu le sais, le temps d'où tu observes est dépourvu de ce présent absolu. Voici alors deux temps en *collision*, sourds l'un à l'autre, et chaque temps semble pour l'autre une absurdité.

Le paradoxe de ton expérience, qui est une expérience de pensée, c'est qu'elle s'est instituée « pensée qui ne pense pas », ou « non-pensée qui pense ». Ces négations enchevêtrées ne sont énoncées ici que pour montrer combien ta situation est privilégiée pour observer ton propre instant de naître. Car tu te trouves pris dans la *collision* inhérente à ce « naître », entre n'être et être né. Le terme « collision » ne désigne pas ici la rencontre violente de deux entités physiques aussitôt détruites ou annihilées. L'image pertinente en serait celle-ci. Chaque nuit, à l'instant de t'endormir, ta pensée disparaît à elle-même. Toute présence s'en va, au moins entre deux rêves, le présent s'efface et le temps s'évanouit. A cet instant ta pensée rencontre ce qui la retire, mais sans qu'elle puisse penser ce qui l'enlève. Cette fois comme des milliers d'autres, cette pensée rencontre ce qu'elle ne rencontre pas. Elle le rencontre parce qu'elle est enlevée, et elle ne le rencontre pas, parce qu'elle est enlevée. Voilà donc ce que désigne ici le terme « collision » : la rencontre à la fois effective et impossible, comme celle d'une pensée et de sa propre suppression. Effective, tu le sais dès ton réveil. Impossible, tu le concèdes quand tu t'endors. Bien sûr au matin, ta pensée calculera vite le temps passé à dormir, et combien d'instant présents tu as abandonné à d'autres penseurs. En généralisant ton expérience, tu te diras même que l'humanité entière aura beau s'éteindre, sa pensée aura instauré son présent pour toujours. C'est ainsi que le temps passe, et il passera parce que la pensée pense et qu'elle ne peut faire autrement. C'est ainsi aussi qu'un certain *présent* se voit projeté sur tout événement de l'univers, comme si à sa manière chaque événement voyait son temps sauvegardé par un veilleur de nuit. Tu peux alors envisager l'immense enjeu de ton témoignage, juste sur l'instant de naître, qu'une *collision* n'est pas une rencontre comme une autre.

Naître est un événement, oui. Mais un événement *collisionnel*, événementiel

du côté du phénomène accompli, inévènementiel de l'autre. Une collision est un événement effectif et impossible. La naissance a lieu, et au même instant elle ne peut avoir lieu. *Naître* semble savoir aménager une place à deux temps incompatibles destinés à s'accompagner : l'instant de n'être et l'instant du *né*. C'est le même instant, mais ce n'est pas le même temps. Toi qui observes, tu pourrais presque noter : un n'être disparaît *et* un être apparaît. Mais comme tu le sais, ce « et » — ¶ (vav) — n'exprime pas une succession, il marque une conversion qui maintient ses termes intacts, incompatibles et coordonnés. Disparition et apparition sont ainsi dissociées, et la disparition est première. Étrange disparition initiale, ne succédant à aucune apparition supposée, disparition pure et simple, une manière inconnue de disparition en soi. Comme si un plongeur fendant l'air et les eaux ne faisait que rejoindre l'univers qu'il n'a pourtant jamais quitté, sa naissance étant justement née de rester impossible. *Naître* est donc un événement collisionnel, et à ce titre, il te faut accueillir l'une des plus étranges observations de ce qu'une telle collision manifeste :

un événement a effectivement lieu non parce qu'il était possible et qu'il s'actualise, mais parce qu'il est impossible et qu'il le demeure.

Naître en effet comporterait cette impossibilité instantanée, car ce qui s'instaure pour que l'événement ait lieu, c'est en quelque sorte la place vide de ce lieu plein, la place où il ne se passe rien. N'oublie pas que ces termes de « place » ou de « lieu » doivent s'entendre dans une aire *temporelle* d'interprétation, ce qui n'est pas facile et requiert des images ou des analogies propres à t'égarer. Qu'un événement ait lieu, cela implique un instant qui le dispose, cela en raison de notre thèse initiale et de l'hypothèse supposée accordée, que ce qui se passe dans un devenir a lieu sur chaque instant d'un temps. Un événement a lieu dans l'instant présent d'un temps mental. Or cet événement, *naître*, est paradoxalement l'avènement de ce temps mental (nommé ici *temps qui passe*). Il faut donc que cet avènement ait lieu sur un instant du temps non mental (nommé ici *cours du temps*). Pour éviter les confusions, je te propose de dire que la *naissance* est un « événement », et que *naître* est un « avènement ». Je te rappelle que l'instant du temps mental comporte un présent, et un présent seul ; et que l'instant du temps non mental ne comporte aucun présent, mais seulement un futur et un passé coordonnés. Le futur se comprend comme une sorte de machine à *renouveler*, et le passé comme une sorte de machine à *annuler*. Si dans le *temps qui passe* ces machines travaillaient la matière première du présent, elles feraient ce que tu as l'habitude de constater : le présent serait *renouvelé* et passerait à l'état de présent suivant, tandis que dans le même instant ce renouvellement serait *annulé* et le présent passerait à l'état de présent précédent. Mais dans le *cours du temps* ces machines n'ont pas de présent à se mettre sous la dent. En quelque sorte elles sont l'une pour l'autre la matière travaillée. Cela ne modifie rien du travail du passé : il annule un renouvellement. Mais cela change le travail du futur, qui alors renouvelle une annulation. Qu'est-ce que renouveler une annulation ? Dans le *cours du temps*, c'est faire que ce temps ne passe pas, qu'il ne s'y passe rien, comme dans le passé habituel, sauf que ce passé là ne provient d'aucun renouvellement qui l'aurait déposé, d'aucun présent qui passerait maintenant là où il passe. Ce passé est sans passé, il est le passé de rien, comme une cause qui aurait échoué à causer et dont aucun effet ne porterait la mémoire. Le *cours du temps* ressemble à ce passé où il ne se passe rien, avec cette distinction supplémentaire, qu'il ne s'y est jamais rien passé. Eh bien vois-

tu, ce temps réfractaire à tout *événement* est le lieu temporel de l'*avènement* de naître, la condition de ta naissance : elle ne peut arriver dans le temps où tout arrive qu'en survenant sur un temps où il ne se passe rien. En quelque sorte c'est un peu parce que rien n'arrive, que tout commence.

Il y a des choses invisibles que l'on finit par voir ou par détecter, à force de patientes techniques. Dès que leur présence est avérée, on déclare avoir fait l'expérience de ce qui à la fois suppose cette expérience et la limite, puisqu'elle entend poser ce qui la dépasse. Elle forme alors avec ce qu'elle saisit un système déclaré -ou non- indissociable, mais peu importe : de l'invisible est vu. Quant à la part définitive d'invisible qui demeure, elle est déclarée ne pas exister, ou bien appartenir à une nature « métaphysique » que l'on désigne avec respect, indifférence ou dédain. En tout cas cet invisible là l'est par *nature*, et cela peut recouvrir deux cas. D'une part ce qui est invisible peut l'être de par la nature des moyens de voir, la nature des organes, la nature cérébrale elle-même ou seulement celle de toute technique expérimentale possible. D'autre part ce qui est invisible peut l'être de par la nature invisible de l'invisible lui-même. Je te pose donc une question : à quelle catégorie appartient ton propre fait de *naître*? Je parle bien sûr du *naître* à ta pensée propre, et non du processus d'engendrement de l'être que tu es. Te voilà bien embarrassé pour répondre. Examine donc cela par ordre. Pourquoi *naître* est-il invisible? D'abord il faut bien que ta pensée soit formée pour penser sa propre formation. Par conséquent elle ne peut voir que ce qu'elle voit, c'est à dire ses présences, et le présent qui leur est associé. Elle peut alors rétrospectivement concevoir sa genèse passée, mais elle ne voit évidemment que le présent conçu de ce passé, et non le passé même. La naissance est l'instauration d'un présent total, qui exclut le *naître* de cette naissance, ou bien l'inclut au titre de ses conjectures présentes diverses. *Naître* reste bien invisible de par la nature de la pensée.

Mais ce n'est pas tout. Il faut maintenant que tu remarques ce que tu es en train d'observer à l'instant même, *toi qui ne penses pas*. Or tu remarques que tout présent a disparu, et que naître se place *au lieu du présent*, non dans le *temps qui passe* et qui commence, mais dans un temps sans présent et qui poursuit son cours. Naître, c'est suivre ce cours, ne parvenir à aucune présence, aucune pensée, aucun présent tout en *soutenant* ces présences, cette pensée, ce présent. Comme si tu naissais deux fois, l'une te menant à ta naissance, l'autre ne te menant à rien. C'est pourquoi *naître* n'est pas seulement invisible de par la nature de la pensée. *Naître* est invisible de par la nature de cet invisible. Et quelle est cette nature? *Naître* est invisible parce qu'il n'y a rien à voir. *Naître* continuant de *n'être* te permet d'être né.

Tu te dis parfois, toi qui es né, que tu aurais pu aussi bien ne jamais naître, ou plutôt que ta naissance aurait pu ne jamais avoir lieu. Mais dès que tu réfléchis à ce que tu viens de penser, tu le gommés aussitôt car évidemment, si tu n'es jamais né, tu n'es pas là pour t'en apercevoir. Pourtant l'impression se fait insistante, ou bien l'illusion obsédante mais peu importe : te voilà bientôt jeté là où tu te trouves maintenant, dans l'état d'un *n'être* qui attend de naître. *Naître* au fond, c'est une expérience qu'ici tu ne cesses de faire. Eh bien de là, ta naissance, tu ne la rencontreras jamais. Car il ne peut s'agir d'une rencontre, mais d'une *collision* : rencontre effective et impossible, comme celle d'une pensée et de sa propre suppression. Sauf que *naître* à sa *naissance* semble être l'exact contraire : la rencontre effective et impossible d'une pensée et de sa propre instauration. La naissance est effective, et la pensée y pense déjà. Mais *naître*

reste impossible, ou plutôt son incompatibilité demeure avec le fait pourtant indiscutable de cette *naissance* à laquelle *naître* semble amener. Tu dois prendre cette impossibilité au mot : naître n'aboutit à rien. C'est pourquoi je te le répète. Tu te dis parfois, toi qui es né, que tu aurais pu ne jamais naître, ou plus exactement que ta naissance aurait pu ne jamais avoir lieu. Oui, ta naissance a bien eu lieu, mais c'est là une déduction rétrospective opérée par ta pensée présente, qui bien sûr ne pouvait assister à sa propre instauration. Car si tu t'en tiens à ta pensée à naître, l'attention prospective la plus aiguë n'aperçoit rien à l'horizon. Rien sauf l'avènement — effectif et impossible — d'un *naître* qui ne rencontre jamais sa *naissance*, sinon en cette sorte de *collision* pareille à une pensée qui rencontre sa mort. Regarde et vois. Ta naissance n'interrompt en aucune manière la course de ton instant, elle ne fait qu'étendre son premier voile sur une brèche étrange, pressentie à l'envers de son *temps qui passe*, une béance, ou bien une place qu'un *cours du temps* invisible maintient inoccupée. D'où vient cette impression d'une fissure, comme à l'envers du temps présent, celle-là sans doute qui continuellement le fragilise. Toi tu le sais, que s'annule perpétuellement ce qui se renouvelle. Mais d'autres peut-être le devinent : par une faille, un trou ouvert et couvert en plein milieu du présent même.

Considère maintenant cet instant que tu croyais si simple, et qui se montre si complexe. L'instant de naître ne rejoint pas l'instant de la naissance, car ils participent chacun de deux temporalités différentes : celle d'un temps non-mental et celle d'un temps mental. Rappelle-toi. L'instant courant (du *cours du temps*) anime le temps non-mental. L'instant passant (du *temps qui passe*) anime le temps mental. Or ces deux instants ne font plus qu'un, si par « un » tu entends la collision des deux. Car naître et naissance sont l'instant d'une *collision*, rencontre effective et impossible. Voici donc une première complexité de l'instant : sa « collisionnalité ». Mais ce n'est pas tout. Car la naissance dépend du naître, et non le contraire. La naissance survient sur le naître de cette naissance. En projetant l'éclairage sur leurs instants respectifs, l'instant passant survient sur l'instant courant. En termes de devenir, il faudrait traduire : un événement suppose qu'il ne se passe rien, ou plutôt : *pour qu'il se passe quelque chose, il faut aussi que rien n'arrive*. A partir d'ici il te faut ralentir et avancer très prudemment, car s'annonce la deuxième complexité de l'instant. D'abord il ne faut pas t'imaginer une ligne (celle du naître), qui se poursuivrait en une autre (celle de la naissance). Suis le conseil que d'autres ont déjà donné et tâche de te débarrasser du schéma tenace de la ligne pour représenter le temps. Cela te sera plus facile si, dès que le mot « temps » est prononcé, tu ne penses plus qu'à l'instant de ce temps, qui est le temps lui-même réduit à sa plus simple (mais ici très complexe) expression. Au moins l'habitude est prise d'y voir une sorte de point, ce qui est déjà préférable. Ceci dit l'instant n'est pas plus un point qu'une ligne. L'instant est premièrement une *collision*. Mais je t'annonçais la deuxième complexité de l'instant, donc la voici. Tu dois maintenant comprendre que cette collision obéit à la nature générale de tout instant, dont nous avons dit qu'elle était faite d'une *coordination* et d'une *conversion* opérée par l'opérateur Et (¶ (vav)). Dans cette opération la conversion assure la mutation d'un terme en laissant intact le converti, tandis que se maintient la coordination des deux termes. Naître est converti en naissance et maintenu à l'état de naître. La naissance est convertie en naître et maintenue à l'état de naissance. Par cette opération, la naissance est instantanément la naissance qu'elle est, et ne retient rien d'une quelconque origine. N'oublie pas que la conversion se comprend en langage spirituel plutôt que

monétaire, et que s'opposent instantanément non pas deux mêmes comparables, mais deux *incomparables mêmes* (ceci sera pour toi une sorte d'évidence, mais seulement à ta mort, à l'instant de demeurer le même, l'*incomparable même*). Tu observeras cela plus tard. Pour le moment, contente-toi de relever que par cette conversion instantanée, dès que tu entends le nouveau-né se demander d'où il vient, tu devines que cette seule question l'engagera à poser une origine. Ce que tu ne tardes pas à constater : il effectue par là le premier acte mental productif de la catégorie temporelle dite de « succession ». Car la conversion a laissé intact un passé qui ne passe qu'à lui-même, qui renouvelle son annulation. De sorte qu'il ne reste plus au nouveau-né qu'à se donner un passé factice, un naître fictif qui le commence. A peine né à sa pensée, ses présences donc apparaissent et parmi elles, la présence de sa naissance, un présent apparemment passé, un tout nouveau présent passé qui se présente « passé » à la place du passé véritable. Laisse-le faire, regarde son premier geste mental, interprète-le et note :

la succession n'est pas un après qui succède à un avant, mais un avant qui procède d'un après.

Ainsi naît le *temps qui passe*. Tu crois perdre ton passé, pourtant depuis que tu es né, tu n'as jamais cessé de te le donner.

Tu vois ainsi que la succession est bien le résultat d'une projection d'un avant par un après, d'une rétrojection en quelque sorte. Ainsi se présente en même temps et dans le même instant présent ce qui est interprété comme successif. Cette succession instantanée constitue dans un tel acte la forme de la relation avant/après, à laquelle s'ajoute une seconde projection consistant à y placer un point de vue (après du point de vue d'avant, et avant du point de vue d'après). Cette dernière opération mentale confère une sorte d'authenticité à l'expérience temporelle, la succession quittant ainsi son allure formelle pour imposer un vécu.

Mais cela ne suffit pas à faire, de ce temps, le temps. Il y manque l'essentiel, l'irréversibilité. Ce qui te met déjà en garde contre une confusion possible : une succession n'est pas nécessairement irréversible, car on peut imaginer un *temps qui passerait* successivement de l'un de ses états à un autre, mais à l'envers. Or le *temps qui passe* passe à l'endroit, et ce sens ne peut s'inverser. Comment expliquer cette irréversibilité, non pas du devenir des choses, mais du temps lui-même ? Tends bien l'oreille, je vais essayer de répondre. Si je t'ai mis en garde contre une confusion tentante entre succession et irréversibilité, c'est que l'une appartient à un temps, et l'autre à un autre temps. Autrement dit l'irréversibilité n'est pas une propriété attribuable à la succession, pour constituer à elles deux le *temps qui passe*, car l'irréversibilité appartient à un temps qui soutient le *temps qui passe*. L'instant de naître et l'instant de la naissance montrent, dans leur collision même, cette distinction qui semble se fondre. Au fond, l'instant de ta naissance comme l'instant de ta mort proposent ici des archétypes de ce que peut bien être une succession et une irréversibilité en collision dans l'instant d'un temps. Tu as compris que la succession appartenait au temps mental, et d'ailleurs on a pu nommer cela une appartenance « transcendantale ». Or ce n'est pas le cas de l'irréversibilité, qui appartient au temps non-mental, là où je t'ai dit qu'il ne se passe rien, en ce sens que ce n'est pas un *temps qui passe*. Mais pour comprendre qu'il ne se passe rien, et que le *cours du temps* ne se confond pas avec un *temps qui passe*, il faut se pencher sur la fonction de ce « rien », de cette sorte de lieu d'échange virtuel et de vide temporel, au lieu du présent (ce que naguère tu devais répéter : à la place du présent, rien). Alors fais ici et

sans tarder le point. Le *cours du temps* n'est pas un *temps qui passe*, pourtant c'est bien un cours qu'anime un instant *courant*. Cet instant est complexe et associe deux fonctions respectivement nommées « futur » et « passé », fonctions coordonnées par l'opérateur Et (¶ (vav)). Cet opérateur assure la *conversion* du futur en passé, de sorte que le futur maintienne sa fonction (de renouvellement) tout en se voyant annulé par le passé, et qu'à l'opposé le passé soit maintenu dans sa fonction (d'annulation) tout en se voyant renouvelé par le futur. Et maintenant, concentre-toi sur le point suivant. Cet instant *courant*, dépourvu de présent, ne passe pas mais comporte en lui-même un échange. Non pas un échange où une valeur se maintient inchangée (comme dans l'échange de devises), mais un échange où, dans l'opération, la valeur s'avère incomparable avec elle-même (comme dans la conversion spirituelle). Voici brièvement exprimée la source de l'irréversibilité : *l'incomparabilité des termes de l'échange*. Échange effectif et impossible Il ne s'agit bien sûr pas de religion, et pourtant l'irréversibilité est comme la religion de l'instant. C'est ainsi que l'instant de ta mort est irréversible : à cet instant tu restes bien incomparablement toi-même, quand dans ta vie d'âge en âge, tu l'es comparablement. Si le temps se montre irréversiblement autre, c'est parce que son instant est incomparablement lui-même. Telle est l'œuvre d'un opérateur inconnu, noté *Et* (¶ (vav)), qui annule *Et* renouvelle au même instant.

Remarque ceci, qui reste souvent inaperçu. Tu imagines parfois et assez facilement ta propre mort. Il te suffit de penser à ta suppression, et malheureusement l'idée peut te venir de la provoquer. Mais tu imagines rarement, sinon jamais, ta propre naissance, je veux dire le *naître* de cette naissance : la survie de ta pensée, de ta propre pensée, de l'absolument « tienne » pensée. Cela n'est pas une suppression, la suppression du néant, ou la mise à l'écart de toute pensée autre que la « tienne ». Ni le néant, ni la pensée des autres ne forment un univers qui s'ouvrirait pour te laisser place, et où tu surgirais pour la prendre. Ce qui se supprime, c'est le « néant » qu'invente ta pensée déjà présente, et ce qui s'ouvre, c'est ta pensée qui se pense accueillie. Mais le néant ne cesse ni ne s'ouvre, le néant, un mot pour dire le naître de cette pensée in-née. Le néant ne se supprime pas. En quelque sorte un n'être n'est, même quand sa naissance survient. La pensée « tienne » n'interrompt pas ton temps de *naître* ni l'instant sans présent qui l'anime, car cette tienne pensée ne commence qu'avec sa propre *naissance* qu'elle produit. Aiguise ton regard sur ce point, ces deux temps en collision, temps de naître, temps de naissance qui se rencontrent et ne se rencontrent pas. Ce point n'est pas un point, mais une faille, un trou. Un vide de temps un instant découvert, le temps qu'irréversiblement l'incomparable *Et* l'incomparable s'échangent sans dire un mot. Ainsi te vois-tu *naître*. A cet instant donc tout s'échange, et rien ne change. C'est l'instant d'une naissance qui commence *Et* d'un n'être qui demeure, ni plus ni moins qu'en l'instant de *mourir*.

5 Cinquième méditation : *Mourir*

Te voilà bien étonné, car je te demande d'assister à ta propre mort. Et même je t'invite à l'observer, comme si elle ne te concernait pas plus que cela. Personne ne peut assister à une mort, pas plus les très proches, affligés des derniers souffles qu'ils pressentent, que le spécialiste qui diagnostique l'approche de l'événement

fatal. Car tu l'as compris, cette mort est la *tienne*, comme *tienne* est ta pensée depuis qu'elle est née. Par conséquent tu es seul à pouvoir assister à ta mort.

Et bien sûr tu n'y assistes pas, si « assister » implique que cette mort t'apparaisse. Ma mort est la mienne, ta mort est la *tienne*, sa mort est la *sienne*, or ni moi, ni toi, ni lui ne saurons jamais ce qui nous arrive d'être ainsi enlevés à notre propre pensée. Quand aux autres qui vivent et qui pensent, ils ne vivent rien d'autre que leur pensée, et non son enlèvement. Autrement dit cette mort concerne tout le monde, mais personne ne l'a jamais vue. Il est vrai que l'on ne manque pas de signes, et le mot « mort » signifie le sens *interprété* de ces signes. Mais leur référence reste inaccessible, invisible comme nous l'avons dit : non pas de par l'insuffisance de nos moyens d'accès, mais invisible de par la nature de l'invisible même. Un peu comme une étoile qui n'existerait pas et dont nous affirmerions l'existence du fait d'indices suffisants qui la montrent : nous ne faisons pas erreur, puisque sa nature consiste à *ne pas exister*. Il ne s'agit pas ici d'une manière d'être d'un certain non-être, ni d'une quelconque forme de survie de ce qui a cessé de vivre. Tu sais en effet quelle est la perspective initiale de ta randonnée d'observation : comme à cheval sur un *instant*, tu te penches à chaque bruit de sabots. Ce qui existe, c'est ce qui soutient ta course, et s'il faut en venir à examiner l'abîme, le lieu de l'impensable, alors tu restes sur ton cheval, tu parcours ce territoire et tu notes avec méthode ce que peut bien être, du point de vue de l'instant, cet invisible par nature : invisible, pour cause de non-existence. Or puisque tu sais maintenant venir à peine de naître, *ne pas exister*, tu ne le comprends pas seulement comme ce qui arrive un certain temps après être né. *Ne pas exister* est, au cours d'un autre temps, ce qui parvient de ta naissance, comme à titre de message qu'il lui fallait transmettre, et que ta vie portait sans le savoir, et qu'elle te rappelle quand elle n'y pense plus.

Ce que tu vas constater d'abord, c'est qu'il n'y a pas une, mais deux morts. En cela tu te feras lecteur du lointain message, car tu sais qu'il n'y a pas une, mais deux naissances, l'une qui naît à la pensée, l'autre qui *n'est* en cette pensée. Y aurait-il deux morts, l'une qui meurt à cette pensée, l'autre qui *n'est* en cette mort ? C'est par cette question que ton attention doit se laisser guider. Pour cela je vais te parler par courtes séquences, car je veux que tu respire entre les mots, entre les phrases, entre les paragraphes, et non que ta pensée s'y noie et disparaisse comme l'y invite le sujet qu'elle poursuit. Et je ne m'interdirai pas de répéter, sous une forme ou une autre, ce dont tu dois te pénétrer pour appréhender ces dimensions en quelque sorte secrètes.

Il y a une étrange analogie entre naître et mourir, que personne n'ignore, puisqu'il semble s'ouvrir une immense aire de non-pensée en deçà de l'une comme au delà de l'autre. Mais remarque ceci : ces deux événements sont immédiatement compris au travers d'une idée habituelle du temps. Il y a le passé de la naissance, et l'avenir de la mort, et même le présent de l'instant de la mort. Or tu as appris à te défier de cette représentation, et tu as aussi admis que le présent était un horizon propre à la seule pensée. La *naissance*, tournée vers l'existence, lui appartient et se trouve donc soumise à la pensée et à son temps qui passe. *Naître* n'appartient pas à l'existence, ni à sa pensée, ni à son temps.

La *naissance* appartient à ce présent posé par la pensée, car elle est une *présence* rétrospectivement constituée. Or présence et présent sont en quelque sorte une seule et même chose. Mais *naître* appartient à un autre temps, du côté de la non-pensée, un temps sans présences, donc un temps sans présent.

Ce mot, *naître* est étrange, car il semble désigner une sorte d'activité avec son début et sa fin. Or la fin de *naître* n'est pas la naissance, laquelle -je viens de te le rappeler- est rétrospectivement posée par la pensée. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que *naître* ne rencontre pas la naissance, et pourtant cet événement a lieu. De même *mourir* ne rencontre pas la *mort*, et pourtant cet événement a lieu. Une rencontre effective mais qui par impossibilité, n'est pas une rencontre. Cet événement effectif et impossible, nous le nommons *collision*. Ce qu'il te faut observer, après la collision du *naître* et de la *naissance*, c'est celle du *mourir* et de la *mort*.

Regarde, ta mort semble bien la fin d'une pensée, et pourtant cela n'existe pas, la fin d'une pensée. La pensée pense, un point c'est tout, jusqu'à la dernière seconde, et durant tout le temps de cette dernière seconde. Une pensée qui ne pense pas, cela n'existe pas. Mais je t'entends t'indigner, « bien sûr que la mort existe, malheureusement elle nous le fait sans cesse savoir, qu'elle existe ! ». Oui, bien sûr, elle existe. Mais quand tu dis cela avec tant de force, tu sais bien que tu parles avec ta révolte contre ta propre mort annoncée, ou avec ta tristesse devant celle d'un proche que tu pleures. Oui, la mort existe, cette mort là existe. Mais cette mort n'est pas ta mort, elle est la « mort », celle qui enlève tout le monde sauf toi. Ta mort, la *tienne*, ta *tienne mort*, il ne t'est pas difficile d'admettre que tu ne la rencontreras jamais. Aussi craint-on d'être fauché par un squelette fantôme, avec l'espoir d'être enlevé sous le baiser d'un ange. Il arrive même d'avoir peur de soi-même mais comme d'un autre, parce que soi-même ne peut se donner ce qu'il ne possède pas.

Entre *mourir* et la *mort*, une *collision*. Une collision, celle en plein platane par ton automobile lancée à deux cents à l'heure, tu n'en fais l'expérience qu'en n'en faisant aucunement l'expérience. Car cette collision contre l'arbre se double d'une autre collision, celle de ta pensée avec sa propre disparition. Voilà la rencontre effective et impossible, celle de la mort, celle de la *tienne mort*. Elle est impossible, car la pensée est faite pour penser, non pour ne pas penser. Mais elle est effective, car une sorte d'événement a lieu, une sorte étrange d'événement où il ne se passe rien. Le fait d'un événement où rien ne se passe et qu'il est impossible de constater, voilà une source inépuisable de paradoxes, mais tu n'es pas là pour te plaire à ce genre de glissades sur le lac gelé. Ces paradoxes se réduisent donc à un seul sujet d'étonnement : que la mort est l'instant d'une *collision*, et c'est elle dont il te faut examiner la nature.

Cette *collision* est instantanée. Cela n'est pas une description de la mort, mais aussi une description de l'instant. Réfléchis donc à cette nouvelle analogie que je te propose. Si tu comptes parcourir une distance de 5 kilomètres, tu sais qu'il te faudra *une heure* de marche, à la vitesse de 5km/h. Un coureur très rapide parcourt une dizaine de mètres en *une seconde*, à la vitesse de 36 km/h. Mais *un instant* n'est pas une unité de mesure. Il n'y a pas un début de l'instant, puis une fin de l'instant entre lesquels interviendrait une sorte de durée. Non pas une durée donnant le temps de marcher, ou le temps de courir, mais le temps de mourir. Pourtant il y a l'instant de la mort, non celle de l'expiration de ton souffle, mais celle de la rencontre de ta propre pensée avec sa disparition définitive. Le temps de mourir n'est pas une durée, il est la substitution d'un temps à un autre, et c'est là une des significations de la *collision* instantanée.

Cet instant est le fait d'une non-rencontre, c'est pourquoi l'image d'une limite infinitésimale elle-même ne convient pas, car bien qu'infinitésimale, cette limite reste une limite qui s'atteint ou ne s'atteint pas, selon l'interprétation

préférée. L'instant de la mort est en quelque sorte une limite que l'on franchit sans la toucher, en la croisant, un peu comme deux avions semblent devoir se rencontrer au loin, dans le ciel, à la seconde où heureusement ils se croisent. La mort est cette collision qui n'a pas lieu, et c'est cela une *collision* : un fait, une effectivité, l'événement qui survient sur un instant qui s'arrange de telle sorte qu'il ne se passe rien. L'image de la mort n'est pas celle d'un corps qui s'écrase dans un fracas terrible, mais plutôt celle de deux corps qui se croisent sans se remarquer. Cet instant configure la mort à la manière d'un fait impossible, d'une impossibilité effective, et non de cette possibilité redoutée qui finit par arriver. Au lieu du choc épouvantable, dont les témoins décrivent l'horreur, le mourant meurt comme son instant lui ordonne de le faire : sans franchir une fin ni débiter un début, sans rencontrer ce qui effectivement l'enlève, en faisant donc la preuve non que l'impossible est possible, ce qui serait une erreur de jugement, mais que le possible est impossible, ce qui suppose un changement de perspective. Car ce qui est un choc pour les autres est pour lui une *collision*. Cette collision de l'instant de la mort est donc l'ordre de cet instant. Et comme la lumière obéit à l'ordre de la lumière, de ne pas dépasser la vitesse qui la limite, le mort meurt ainsi, de franchir sa limite sans la rencontrer.

Ta première découverte est celle-ci : l'instant de ta mort révèle la collision inhérente à tout instant qui te porte, la collision constitutive de l'instant même. Car il n'y aurait pas de mort sans un instant fait de sorte de la permettre : de permettre qu'une possibilité sans cesse reportée durant l'existence, s'avère impossible à l'instant de se produire. L'instant révèle ce que le temps dissimule.

Il y a cependant dans l'existence un ou deux moments qui semblent chasser les figures habituelles du réel ou du possible, à l'occasion d'une nostalgie, ou bien d'une crainte soudaine d'avoir à changer, sans se sentir partir, sans se sentir vieillir, mais en éprouvant une vague modification. Pas plus perceptible que le bruit que fait une étoile quand elle scintille. Cet instant évidemment n'est pas la mort, mais il est un peu plus l'instant qu'il est, un instant non qui transporte, qui mène ailleurs, mais qui s'ouvre, sans cependant laisser tomber. Rien de grave donc, tout semble normal, sauf cette légère apesanteur. Ce n'est pas vraiment là une expérience de ce temps bien connu qui nous emporte, le déséquilibre passager produit par une sorte de scansion de notre vie qui passe. Ce serait plutôt une sorte de basculement inattendu, non donc d'un instant à un autre du même temps, mais d'un temps à un autre du même instant. L'apesanteur venant de l'aspiration soudaine par la gravité d'un autre univers. Car du présent d'un instant, te voilà brusquement jeté sur deux rives d'un instant sans présent. Bien sûr l'éclat de ce présent ne fait cette fois que prendre une légère pâleur, mais une ombre donne parfois une idée de la nuit. A ce présent en instance, l'entre-deux-jours enlève l'être et le transfère : à ce qui va venir et à ce qui vient de n'être plus. Dès lors le passé *est*, le futur *est* ; et quant au présent, il *n'est pas*, ou pas tout à fait. Au lieu du présent, quelque chose comme : « plus rien ».

Rappelle-toi, un ou deux moments ressemblent à cela, dans un coin d'existence, celui de ton nez collé contre une vitre, ou d'un regard égaré vers un plafond de chambre inhabituelle. Ou bien à ton éveil, à l'orée du réveil, juste avant de reprendre tes esprits et de te reconnaître. Il est vrai que presque aussitôt, le présent se presse de reprendre tous ses pouvoirs. Pourtant demeure, une ou deux secondes, l'impression d'un évanouissement lucide, d'un instant de sommeil éveillé. Appelle cela une *somnescence*. C'est d'ailleurs ainsi que tu t'imaginais la mort, comme quand tu te voyais voir, mais voir d'un regard qui

regarde l'invisible et qui le voit. Bien sûr tout cela restait de la pensée, tu le savais, et c'est pourquoi tu te laissais quitter la vitre et reprendre vue. Mais aujourd'hui que tu es toi-même invisible, tu te rappelles cette impression, elle seule, et tu sais au moins te demander si l'*impression* d'une pensée qui pense de cette manière là, qui pense somnolamment, ne serait pas après tout la seule à se faire quelque peu celle d'une pensée qui ne pense pas. Ou plus exactement si ce genre d'impression ne serait pas, telle l'onde fossile de l'explosion génératrice de l'univers, ce qui reste non pas de la pensable naissance à la pensée, mais de son impensable *naître* : une impression fossile non du vécu de la naissance, mais d'un *naître* non vécu, d'un *naître* in-né, la naissance en quelque sorte, mais vue de l'autre côté.

Mais qui est né ? Et qui meurt ? Cette question est celle de la persistance du sujet, de son identité chronologique, de toi qui est le même que toi-même, sous la forme du vivant qu'il était à la forme du mort qu'il est et qu'il sera. Qui es-tu, *toi* qui meurs, *toi* qui est mort ? La grammaire nous apprend que « toi » est un pronom, un remplaçant du nom. Soit. Alors « toi », qui remplaces-tu ? Ne me dis pas ton nom, car je te demanderai qui représente ce nom. Qui es-tu ? Il est vrai que je devrais le savoir, puisque je te parle. Mais rappelle-toi, je suis aussi toi-même, qui te parles comme on se parle habituellement, en se tutoyant en silence. Alors quand tu te parles, à qui t'adresses-tu ? Quel est donc ce sujet qui se parle à lui-même ?

Je sais qu'on a nommé « sujet » l'entité dont tu es tenté de faire un être, sorte de sujet substantiel. Ou bien la fiction subrepticement produite par les termes de ta question elle-même, sorte de sujet linguistique. Ou bien ce sujet serait produit par les structures de ton propre cerveau, sorte d'effet neuronal. Mais le mot « propre » reste encore ici énigmatique. Qu'est-ce qui fait que ce cerveau est le *tien* ? Que lorsqu'il éclate, c'est *toi* qui disparaît ?

Cette évidence est une vérité, une illusion ou une énigme. D'autres diront : un mystère. Toi, tu devines qu'il peut s'agir d'un des secrets du temps, dès que tu admetts que tout ce qui survient, survient sur un *instant*. Alors, que fait donc cet instant de ta mort ? Quel rôle joue cet instant pour la faire *tienne*, *tienne* absolument ?

Je t'entends me demander : « parles-tu à qui est à naître, ou bien à qui est déjà né ? » Il est vrai que ton statut est ambigu, car tu es censé observer ta propre mort, comme d'ailleurs tu as assisté à ta propre naissance. Ceci en quittant le présent posé par ta pensée et ses présences mentales, pour t'installer sur l'instant d'un temps non-mental, un temps que tu examines mais que tu ne penses pas. Nous avons désigné cela sous les termes d'une sorte d'« expérience de pensée » d'une pensée qui ne penserait pas. Comprends qui pourra, et plutôt qu'une expérience, on devrait appeler cela une aventure. Mais peu importe, poursuivons-la. Te voilà donc installé sur l'instant d'un temps non-mental, ce que tu peux faire à condition évidemment de ne pas le penser. Tu regardes la *mort* de son côté, du côté de la mort, non de celui du mourant qui meurt, celui de ton *mourir*. Et c'est là que je te demande : Est-ce bien *toi*, qui ne penses pas ? Cette non-pensée reste-t-elle la *tienne* ?

Remarque l'extrême ressemblance de cette question avec celle que tu pourrais poser à un mort « qui es-tu, toi qui ne penses pas ? Et voilà qu'il te répond : « je suis « moi » qui ne pense plus. Je pensais bien quand j'étais vivant, oui. Mais à présent je suis mort, et je ne pense plus. »

A présent ! Voilà donc quelqu'un qui à *présent* ne pense plus. Or tu sais, toi,

que le présent est un produit de la pensée, une forme prise par ses présences. Comment peut-il répondre : « à *présent* je ne pense plus » ?

Ce mort, la mort l'a sans doute abruti. Mais tu peux le ramener à plus de bon sens. Dégage doucement son esprit de sa torpeur et dis-lui ceci. « Tu as beau être mort, tu continues de penser au *temps qui passe*, et tu cherches désespérément à te maintenir sur son instant présent, dans le présent des autres, pour les accompagner encore. Mais cet instant n'est pas le tien. Tu es mort à ta pensée, donc mort à ses présences. Ton temps est un temps, oui, mais sans ta pensée et sans ses présences : ton instant est sans présent. »

Le mort écoute, vaguement stupide, vaguement sceptique, vaguement stupéfait. Il est bien difficile pour un mort de s'entendre déclarer qu'il n'est plus vivant. Mais toi, diras-tu : « je suis mort, c'est à dire je pensais, et à *présent* je ne pense plus » ? Non, car tu sais que ce sont là des termes pour un temps qui n'est pas le tien. Pour répondre à la question : « ta mort est-elle bien la *tienne* ? », il faut suivre l'événement dans le temps auquel il appartient. Comme pour attendre un voyageur, il faut vérifier qu'on ne se trompe pas de gare. Cette précaution prise, je vais maintenant te dire ce qu'est exactement l'identité d'un mort.

L'énigmatique permanence d'un vivant au sein de sa mort elle-même, cette identité au titre d'avoir été, ce « viatique pour l'éternité » qui donc semble n'avoir pas de limite, suppose une conception très habituelle du temps. Un présent qui se prêterise et reste figé dans cet état dit « passé », à partir de l'annulation de son caractère de présent. Le début du passé est cette annulation, doublée de son contrôle permanent par un présent qui se renouvelle régulièrement. Un peu comme si un employé licencié frappait tous les jours à la porte du patron, qui chaque fois renouvellerait l'annonce du renvoi. Car les instants successifs de la mort qui dure sont des instants présents, mais présents pour d'autres. Pour ces autres, la mort dure, ils peuvent contrôler ce fait chaque jour, mais ils ne le font pas, car ils savent que le temps est le temps, irréversible, et que le passé est irrévocable. Donc le mort est mort, un point c'est tout. Ceci est bien sûr un point de vue d'existant, le seul qui peut penser du mort ce qui doit en être pensé. Si tu veux, c'est lui le patron. Le mort est renvoyé du temps qui passe, et c'est déjà bien beau qu'il ait pu travaillé un moment sur place. Le mort est au chômage jusqu'à la nuit des temps, et il n'a même pas besoin de frapper à la porte pour se l'entendre dire.

Par cette image, je veux te suggérer que cette personne identique à elle-même dans le cours de sa propre mort, que cette *identité du mort* suit la chronologie des jours du calendrier. Elle est conçue à l'image de ce retour impossible, que je te représente à l'envers comme un renvoi renouvelé. Ce sont deux images pour un même instant : celui du présent qui passe à un autre présent. L'*identité du mort* porte en filigrane dans son linceul le présent auquel, deux mètres plus haut, appartient sa tombe. Il n'a pas tout perdu, car un linceul a une poche, et dans cette poche, il y a un agenda. C'est qu'il faut penser le temps comme la pensée le pense, et pour elle ses pensées passent d'un présent à un autre, et il n'y a aucune raison que la non-pensée fasse autrement. Et ainsi les vivants et les morts s'accompagnent, chacun restant jour après jour celui qu'il a été, sempiternellement. L'identité du mort sera ce que l'identité du vivant était, par ce soutien indéfectible de la sempiternité d'un instant passant d'un présent à un autre. Qu'avoir été est éternel, et que le présent soit sempiternel, sont une seule et même pensée.

Mais dès l'instant de la mort, le mort quitte un temps de ce genre. Si une

certaine identité le caractérisait dans sa propre persistance vécue, cette identité est quittée à l'instant où est quitté le présent du temps, et donc le temps de ce présent. Ce temps et ce présent sont faits pour les autres, ceux qui pensent et qui vivent la présence de leurs pensées, la présence de leur passé, et cela suffit largement à les conforter dans une adhésion indéfectible à eux-mêmes. L'identité dans le temps dont ils éprouvent la présence indubitable est le reflet du présent qui la produit. L'identité est à la pensée ce que le présent est au temps. Ceci n'est pas une analogie, mais une tautologie : l'identité et le présent sont une seule et même chose. Retire le présent, et tu retires l'identité. Or la mort est le présent retiré. La mort est l'identité retirée.

Qu'est-ce que tu dois comprendre par « la mort est l'identité retirée » ? Ici tu n'es pas sûr de ce que « identité » signifie. Ce n'est pourtant pas difficile, si tu comprends ce que je te dis lorsque je te parle de ta mort, lorsque le doigt se dirige vers toi et t'indique : toi ! Cela fut appelé aussi l' « ipseité », le *même* du « toi-même ». Mais le mot « identité » devient insaisissable dès qu'il faut définir ce « tien » qui fait que ta mort est la tienne, comme d'ailleurs ta vie est la tienne, et que de l'une à l'autre, le mort et le vivant sont identiques. Identiques, quoique d'une *identité* dont les termes sont incomparables. Voilà ce qu'il faut comprendre : par la mort, toi et toi-même sont identiques et incomparables.

Par ailleurs, peu importe en tout cas qui de la pensée ou du sujet pose l'identité ou l'ipseité de l'une ou de l'autre. Ce qui compte, c'est que cette tienne *identité* d'un vivant mort semble avoir surpassé la collision de la pensée et de sa *propre* disparition. Elle semble l'avoir surpassée, mais elle ne fait que le sembler, car une collision ne se traverse pas : une collision entre deux termes les maintient dans l'impossibilité de se rencontrer. La mort n'est pas une *transition*, mais une *conversion* par laquelle le vivant n'en finit pas de vivre, et le mort ne commence pas par mourir. Comme s'il ne s'agissait pas d'une personne identique sous un changement radical, mais de *deux* identités face à face, intactes et incomparables, deux ipseités si tu préfères. Car le principal réside dans la substitution du chiffre *deux* au chiffre un.

Tu es seul à comprendre ce que tous ces mots signifient, mais sur un tel sujet, un seul être qui comprend, cela suffit pour une connaissance. Alors cette identité des incomparables, comment la comprends-tu ? Elle se trouve dans ce constat : identité -ou ipseité- n'est pas unicité. *Toi et toi mort*, vous êtes bel et bien *deux*. Pareils aux deux mains qui sont tiennes l'une *ET* l'autre. Pourtant le vivant et le mort ne correspondent pas tout à fait à ces deux êtres appartenant à deux lieux liés d'un même corps. Car *toi et toi mort* formez deux êtres appartenant à deux instants non d'un même temps, mais de *deux* temps différents. Vivant, tu te demandes souvent ce que va bien faire de toi le *temps qui passe*. Il faut maintenant que tu te poses la même question, incomparablement la même : que fait de toi le temps qui ne passe pas ?

Car tu le sais, il y a deux temps. L'un mental et animant l'instant présent, l'autre non-mental et dont l'instant est dépourvu de ce présent dynamique. Le premier temps survenant sur le second. Avec la pensée donc, le présent fait irruption tandis que sa place se forme dans le temps en quelque sorte quitté. Un peu comme Sarah qui laisse soudainement son père couper le tissu à l'atelier, sa mère préparer le repas du Chabat, pour faire sa vie en Amérique. Ils n'en continuent pas moins de mettre son couvert à table, et Sarah ne veut pas le savoir. Mais elle le sait. Le présent donc fait irruption et impose son propre temps. Mais de l'autre côté de ce présent et de ce temps, une interruption

s'efface et se prolonge, là où rien ne change.

Nous avons dit cela de ta *naissance*, qui ouvre à ta vie. L'interruption est celle d'un *naître* qui semble avoir aménagé, et qui garde le lieu de cette naissance survenue. Deux temps donc se mêlent sans se confondre. A l'endroit, le temps de ta *naissance*, la naissance *tienne* que recompose rétrospectivement la pensée qui est née. Ta pensée, avec ses présences, son présent, son identité, son ipséité...en somme toute l'individualité *personnelle* de Sarah. A l'envers le temps de ton *naître*, *naître* tien mais un tien sans apparaître, sans pensée, sans individualité, identité, ipséité, sorte de tien impensé que tu nommeras ici ta « singularité », ta *tienne singularité*. La *singulière* personnalité de Sarah. La personnalité est à sa *singularité* ce que la naissance d'une pensée est à sa mort. Car tu sais bien qu'il y a une étrange symétrie entre la naissance et la mort. Suis de plus près cette symétrie, sorte métaphysique d'invariance par translation dans le temps qui passe, doublée d'une invariance par involution dans le temps qui ne passe pas. A l'endroit, dans le *temps qui passe*, la *naissance* à la pensée fait instantanément irruption et se transfère en un *mourir* instantané à cette même pensée. Deux instants distincts d'un même temps. Tout ce qui au premier instant apparaît à cette pensée -présences, présent, identité, ipséité- disparaît au second instant avec elle. A l'envers, dans un *cours du temps* qui ne passe pas, un instant et un seul, mais non pas un instant simple. Un instant double, sans présent et portant comme d'un côté un *naître* futur, sans naissance, sans pensée ; et de l'autre un *mort* passé, un mort qui n'est jamais né.

D'où cette manière analogique de symétrie métaphysique : de même que la *naissance* est l'irruption instantanée de ta pensée personnelle, destinée à exister et à *mourir* ; de même ta *mort* est l'irruption instantanée de ton *naître* singulier, instantanément destiné à n'être une naissance qu'elle ne rencontre pas.

Par ce qui précède, il te faut maintenant admettre en te gardant de toute méprise, les deux principes de tes deux temps. Je te les livre ici, écoute et comprends.

Qui un instant est né, un autre instant est destiné à mourir.

Qui un instant est mort, au même instant est destiné à naître.

Le mort, destiné à *naître*...cela à l'instant même d'être mort. Pas n'importe quel instant, certainement pas l'instant du *temps qui passe*, mais un instant singulier qui est à lui seul un temps tout entier, que nous avons nommé *cours du temps*, sans présent. Il est d'autant plus essentiel de saisir sa structure que cet instant unique est en quelque sorte l'archétype inhérent à tout instant du temps qui passe, bien qu'occulté par l'épaisseur opaque du présent mental. Nous avons déjà évoqué cet instant sans présent. Pourtant reste cette étrange formule : le mort est destiné à *naître*. Nous n'avons pas fini de l'appréhender, car en trois mots, l'interrogation parfois angoissée de notre mystérieux passage dans le temps de notre vie s'inverse en une affirmation insolite de la conversion de ce passage dans l'instant d'un autre temps. Comme un retour à la condition métaphysique de la naissance.

Mais il s'agit ici de ton *naître* et de ta *mort* tels que tu es censé les observer. Il ne faut pas que ce genre de théorie te tombe sur la tête, comme venant d'un ciel d'abstractions hasardeuses. Avant de poursuivre, il vaut mieux que tu nous décrives ce que tu vois et ce que tu comprends, en prenant la voix du *n'être* dont tu éprouves l'expérience. Qu'est ce-qu'un *n'être* qui voyage dans l'instant

de ce temps sans présent, dans les contrées du naître et de la mort, qu'est-ce donc qu'il voit, et qu'est-ce qu'il comprend ? Dis-le nous.

Allons je t'écoute, mais fais bien attention à ce que tu vas dire, car d'autres s'apprêtent aussi à t'écouter. D'autres vivants peut-être. D'autres morts en tout cas. Ta voix reste silencieuse, pourtant nous l'entendons. Allons. Parle. Rappelle-nous, qui es-tu ? Qui es-tu, toi qui meurs ?

- Qui je suis ? Mais tu le sais, je suis qui tu m'as demandé d'être. J'étais né, je vivais plus ou moins tranquillement comme tout le monde, et puis tu es venu, tu as interrompu mes pensées ordinaires et tu m'as conseillé de me confier à une certaine impression ancienne, d'avoir été une sorte de quelque chose avant de naître, un peu à la manière dont je serai à peu près rien après ma mort, presque rien peut-être, mais tout de même quelque chose, du seul fait de cet instant irrévocable où ma pensée m'est apparue. Alors j'ai accepté de faire ce que tu m'as demandé. Je me suis porté vers ces instants où parmi les mondes anciens, je n'étais qu'attente pure, une attente que personne n'attendait et qui n'attendait rien.

Ces instants n'en étaient qu'un seul, le mien qui m'entraînait comme s'il accompagnait les autres, ces êtres qui vivaient tandis que je n'étais pas mort, puisque je n'étais pas né. Je voyais bien la différence entre ces multiples existences et moi, et cette différence, elle aussi épurée, se montrait très simple. Eux vivaient l'empire immense de leurs sensations, le présent absolu qui engouffrait tout, à la manière d'un ogre géant nourri du monde, qui digérerait, qui serait le monde. Chacun faisait l'épreuve de milliards d'événements dévorés, puis peu à peu ils s'apercevaient que leur destinée était de se voir engloutis à leur tour, avalés comme pour fortifier encore ce présent jamais repu. Ils regrettaient le temps où ils ne distinguaient pas cet appétit, mais cela les contraignait à comprendre qu'ils leur fallait avancer, qu'il leur était impossible de reculer. En plein présent, sans pouvoir le quitter, ils se savaient pourtant glisser vers l'abîme. Quant à moi, autant leurs passions se montraient multiples et envahissantes, autant je demeurais impassible, ou plutôt calme et intéressé. Je constatais simplement la différence entre la richesse du présent et la pauvreté de son instant, dont ils ne pouvaient en aucune manière saisir une quelconque teneur, et même s'il avait une quelconque existence. Quant à moi je percevais constamment la faille invisible de leur présent pensé, et aussi que ce présent était installé sur une faille pure et simple, dissimulée par la plénitude des présences multiples de leurs esprits. Or moi je voyais bien cela : *au lieu du présent, rien.*

J'ai vu leurs indifférences, leurs distractions, leurs craintes. Puis toutes ces danses sans fins se sont interrompues, les présences ont quitté la scène. Et j'ai vu le présent disparaître.

Donc ainsi que tu me l'as demandé, j'ai noté que je venais d'assister au spectacle des pensées qui pensent, occupées par un monde dont ils produisent le présent même, et ignorant la teneur de l'instant qui les porte. J'ai remarqué que cet instant était bien une sorte de place, si occupée toutefois qu'elle restait invisible, une place pour un présent comme l'espace aussi fait place aux mouvements, sauf que cela se voit. C'est pourquoi ils ne pouvaient apercevoir ce que je me trouvais seul à observer : que mon instant sans présent, dans le cours de son propre temps, était seul à soutenir ce présent d'un temps qui passe. Mais mon instant, fait d'un passé sans mémoire et d'un futur sans anticipation, mon instant lui ne passait pas.

Certains parmi leurs philosophes affirmaient que seul ce présent était la

réalité, ou au moins avait la *consistance d'une réalité*. Mais je savais qu'il s'agissait d'une consistance mentale, seulement mentale, d'un temps mentalement produit. Depuis mon instant non-mental -paradoxalement chevauché dans la course de mon expérience de pensée- je ne percevais de consistant que le passé lui-même, et le futur lui-même, de part et d'autre d'une faille, d'un présent tout entier réduit à sa *faille*.

Entre cette sorte d'être du passé et d'être du futur, non le présent mais sa seule place : une place vide. Je comprenais pourquoi elle ne pouvait être qu'impensable, cette place, car une pensée est par nature occupée à ne viser que ses présences mentales et leur indissociable présent. Cela permet de dire qu'au fond, Pensée et Présent sont une seule et même chose. Une place, un écart, cela est imaginable bien sûr, mais seulement par une imagination présente, pour laquelle donc « rien » n'est jamais qu'un mot. Pourtant sur l'instant de ce temps, le mien en l'occurrence, le passé *est*, le futur *est*, et le temps ne passe pas. Or cela, ce rien au lieu du présent, il faut ne pas penser pour le rencontrer, serait-ce en une collision sans rencontre. Ne pas penser, c'est à dire *n'être*.

J'avais vu cependant ces pensées s'apprêter elles aussi à cesser de penser, et je les entendais encore s'imaginer poursuivre, absents, le voyage persistant de leur présent pensé par d'autres, encore chargés de leur présence disparue. Ils croyaient, quand ils cherchaient à penser quelque chose de leur propre non-pensée, que tout devait continuer quelque peu comme avant, aussi morts, aussi annihilés seraient-ils, corps et âmes. Ils songeaient qu'un instant présent du temps qui passe, passe avec ce temps qui passe, serait-ce accompagné d'êtres anéantis. Seulement ils savaient devoir se confronter un jour avec l'étrange mystère, l'instant de l'anéantissement, étape effrayante et cependant si dérisoire, si transitoire pour leur bon vieux présent et le train-train du temps qui passe.

Je ne les ai pas vu disparaître. Je n'ai pas vu ces pensées plonger dans leur disparition, mais j'avais compris. Une pensée pense, elle est née pour cela, ne pas penser ne fait pas partie de son horizon. Un peu comme le disait un peintre de la Renaissance : la surface d'une chose ne fait pas partie de cette chose. Pourtant la mort était pour eux cette surface, sempiternellement peinte sous de milliards d'aspects.

Quant à moi, voici ce que je notais. Une pensée, pensant ses présences mentales, pense le présent de ces présences. Et ce « présent » n'est que le mode spécifique qu'ont ces présences d'être « présentes ». Ce qui disparaît donc, c'est l'unité indissociable du présent et de la pensée. Dans ce qu'on appelle la « mort », cette unité sombre corps et biens. Que reste-t-il ? Le temps. Non pas le temps où un présent passe à un autre présent, le bon vieux temps qui passe. Non, ce qui reste est le temps, mais celui dont l'élément me porte, *l'instant de n'être* dont je sais qu'il soutient tous les autres : le temps sans présent.

-Je t'arrête, tu oublies la question que je te posais : qui es-tu, toi qui meurs, toi qui es brusquement passé d'un temps à un autre ?

- Oui, moi-même j'ai vu ma *naissance* et je me suis vu *mourir*, comme tous les personnages que je viens d'évoquer. Mais j'ai d'abord perçu cette distinction. *Mourir*, cela concerne encore la pensée, la *surface* - comme nous le disions - de cette pensée. *Être mort* ne la concerne plus. Entre *mourir* et *être mort*, il y a ce basculement du *présent* d'un instant du temps, à ce qui *tient lieu* de ce présent dans l'instant d'un autre temps.

-Mais encore, qui meurt ? Qui ? Un mort n'est pas n'importe qui. Qui donc est le *sujet* de sa propre mort ? Qui donc est la *personne* de sa propre mort *en*

personne ? As-tu observé quelque chose qui nous renseigne sur ce point capital ?

- Patience, j'ai bien aperçu quelque chose, mais cela venait de ce que j'avais d'abord compris quelque chose. Voici donc en premier lieu ce qu'il faut comprendre. Il est vrai que le verbe lui-même « mourir » doit nécessairement être précédé d'un pronom, et que le seul pronom qui concerne vraiment la mort elle-même, cette rencontre étrange d'une pensée avec sa suppression, ce pronom est le pronom « je ». Cela est bien connu. Or ce pronom « je » est si indissociable de son verbe, « pense », que pour exprimer le plus exactement possible la mort, le verbe et son sujet doivent s'effacer en même temps. « Je pense » s'éclipse tout d'une pièce, et par là interdit toute formulation du genre « je ne pense pas ». Sauf que cette interdiction repose sur une obéissance *instantanée*. Or toute ma nouvelle expérience m'a appris à ne pas escamoter le rôle que joue l'*instant* sur tout ce qui survient ainsi instantanément. Quel est donc la nature de cet *instant* où, d'une expression permise -je pense-, on bascule vers une expression soi-disant interdite -je ne pense pas? Maintenant je devine que cet *instant* détient non seulement un secret de la mort, mais un secret concernant l'énigmatique *sujet de la mort*.

Mais approcher d'un tel instant, d'un tel secret, est chose plus que difficile. Il est raisonnable de considérer cela comme impossible. Or aujourd'hui, c'est cette impossibilité qui se révèle impossible. Je dois donc, de toutes mes forces, montrer l'impossibilité de cette impossibilité, refuser le mystère, et me porter résolument vers ce qui est un secret, sans doute, mais n'est somme toute qu'un secret.

Il faut le faire pas à pas. Donc mot à mot, suis ce que je cherche à dire. A l'instant de *mourir*, la *mort* ne vient pas à l'instant d'après, dans un temps qui passe. Il n'y a pas d'instant d'après, et il n'y a pas de temps qui passe. *Mourir*, cela ne se représente pas par une ligne horizontale faite de points « successifs ». Il vaut mieux se représenter un trou, un point vide, et une sorte d'échange entre le *présent* et ce qui en *tient lieu*. Bien sûr ce qui tient lieu du présent n'est pas le présent. Or si un instant *présent* est le vecteur élémentaire d'un temps passe, ce qui *tient lieu* du présent est le vecteur d'un autre temps, un temps qui ne passe pas. *Mourir*, c'est comme procéder à l'échange, ou plutôt à la *conversion* d'un temps à un autre. C'est donc aussi qu'il n'y a pas un temps, mais deux. Et comme il y a deux temps, il y a deux morts. Et comme il y a deux morts, *il y a deux sujets de la mort*.

Ceci dit, il faut se souvenir que « sujet » est un terme-béquille, qui permet au mieux d'alléger le poids de la marche. C'est d'ailleurs pourquoi j'avance si lentement, mais j'avance, pas à pas, mots après mots. Je te rappelle que tu m'avais toi-même demandé de distinguer entre deux modes d'échange, de *conversion* : l'une où une même valeur se transmet d'un état à un autre état, changeant seulement de forme, comme lorsque j'échange une pièce de deux euros contre un croissant au beurre. L'autre où l'état initial et l'état final se font face sans changer, intacts, quoique l'un et l'autre liés par une sorte de fonction. Une fonction par laquelle l'un de ces états s'annule, ou disparaît, tandis que l'autre se renouvelle, ou apparaît, cela *sans le moindre passage* par où l'un se changerait en l'autre.

Cette image rapportée au temps se traduit ainsi. Dans le premier cas, la valeur qui demeure inchangée, c'est le présent, et le temps qui passe est l'échange du passé, deux euros, contre le futur, le croissant au beurre. Mais dans le second cas, il n'y a pas de valeur invariante. Ce qui ne varie pas, ce sont les termes de

l'échange, non la valeur, puisque cette valeur, le présent, est un vide, rien. La vie vit dans un temps d'échange, pourvu du présent qui le permet. La mort est la substitution, à ce temps d'échange, d'un temps de conversion, dépourvu de présent. Un temps où le passé et le futur restent face à face, la pièce de deux euros et le croissant, intacts, et pourtant liés par une dépendance réciproque qui, malgré leur invariance, modifie quelque chose comme leur allure respective. Le mort en tant que passé, le mort en tant que futur sont ainsi *deux* termes non d'un échange, mais d'une conversion. Deux morts, et non un.

Il ne faut pas s'effrayer de ces machineries, il faut tranquillement en suivre la description. Elle montre des sortes d'aspects on ne peut plus familiers, mais transposés, bien que dès qu'on y réfléchit ils paraissent étranges et compliqués. Par exemple, le présent, tout le monde sait qu'il passe à un autre présent. Donc le premier présent est annulé en tant que présent devenu ancien, et renouvelé en tant que présent devenu nouveau. Or si le présent est uniquement mental, pensé, il faut bien que le temps non mental se charge du mort, un temps donc non pensé, sans présent. Je ne fais qu'essayer de comprendre cela. La mort survient sur le processus de son instant, instant d'un temps non pensé.

Et de même que la vie est ce qu'ordonne son temps, la mort est ce qu'ordonne son temps. Dans l'instant de ce temps, au contraire du présent qui passe d'un instant à l'autre et de son instant machiné pour permettre un tel passage, au contraire donc de la vie pensante, la mort survient sur un instant qui lui impose un autre ordre, l'effet d'une autre machine. Mon voyage m'a en tout cas très clairement montré que la mort n'échappe pas à la nature du temps, et à l'instant de ce temps. Et que la question du *sujet de la mort* a aussi une réponse temporelle, c'est à dire instantanée.

S'agissant de l'instant de la mort, comment comprendre ce processus étrange de *conversion* d'un temps à un autre ?

Envisage cet instant à l'image d'une sphère coupée en deux, et de ses deux hémisphères séparées par un vide. Admettons que la première hémisphère représente toute ta vie, entièrement passée, et que la seconde hémisphère représente toute ta mort, entièrement future. Entre les deux, pas la moindre transition : entre le mourir du vivant et la mort du mort, il n'y a aucun présent capable d'assurer cette transition. Cette sphère est parfaitement scindée, sans présent pour déterminer un passé et s'engager en un futur. Sphère vide, évacuant l'une hors de l'autre deux hémisphères.

D'un côté de la sphère, la vie. Une vie entièrement passée et qui reste la vie, sans la moindre mémoire, sans la moindre pensée présente qui se la rappelle. Vie intacte, sans retouche, sauf que nous la dirons « annulée ». À cet instant la vie est son tout *converti* à rien **Et** demeurant le tout qu'elle est. Nous avons comparé cela à une conversion spirituelle, sorte d'acte idéal où le converti est totalement lui-même **Et** totalement un autre.

De l'autre côté de la sphère, la mort. La mort et son futur, la mort encore. Cette hémisphère est entièrement future, et ne rencontre nulle part la vie passée en tant que commencement. Au tout début de la mort, il y a la mort, rien d'autre, pas la moindre fin de vie.

Le passé est entièrement passé, le futur est entièrement futur, et entre les deux, rien : le lieu d'une *collision* où ce qui se rencontre ne se rencontre pas. Dans l'instant de la mort, à la place du présent, rien. Rien que cette collision.

Or cette collision est le lieu d'une *conversion*. Car si la vie est ainsi *passée*, entièrement passée, sans le moindre présent pour la porter en tant que passée,

c'est que la collision a produit quelque chose. La collision, le rien de l'instant de la mort se substitue au présent pour convertir une totalité en cette même totalité, mais nous l'avons dit, *annulée*. Un peu comme lorsque tu te rends à un rendez-vous d'embauche et quand, une fois sur place, il t'est annoncé que la rencontre est annulée : le poste est pourvu, te voilà renvoyé avant même d'être entré. Renvoyés, toi, tes projets et tes rêves, tout est à recommencer. Dans la collision, une annulation de ce genre opère, une porte est ouverte, mais un garde te signifie l'interdiction de passer. Plus de passage. Rien que du passé. Reste à tourner en rond dans ta moitié de sphère, sans même pouvoir te dire : combien de temps ?

Mais de l'autre côté cela ne se passe pas du tout de la même manière. Là se trouve l'autre moitié de la sphère, le mort et son futur de mort. Le mort sans passé, sans début de la mort qui serait la vie passée. Le futur pur, futur encore et encore futur, sans présent qui le produise ni passé d'où il proviendrait. Le futur qui se renouvelle et qui ne fait que cela.

De même que le passé est un lieu d'*annulation*, le futur est un lieu de *renouvellement*. Exactement comme dans la vie, sauf que le présent est absent, et qu'à sa place, la collision renvoie chacun à son activité propre. Tout acte du présent ayant disparu, le passé s'annule lui-même, et le futur se renouvelle lui-même.

Sauf que par *conversion* d'une hémisphère à l'autre, le futur renouvelle l'annulation du passé, et le passé annule le renouvellement du futur. Cela se complique, mais reste bien plus familier qu'il n'y paraît. Car si l'instant présent est une sorte de machine à dynamiser le temps de sorte qu'il passe, dans l'instant sans présent une activité *conversive*, que nous avons noté ¶ (**vav**), assure la dynamique du temps qui ne passe pas, sorte d'animation interne à son instant. Or c'est exactement ce que fait l'instant présent, de convertir en lui un futur en passé. L'absence de ce présent ne fait que découvrir cette pure activité *conversive*, clandestinement à l'œuvre dans le présent lui-même. La pensée, avec ses présences et son présent associé, masque son propre vide, sa *faille* à l'œuvre. De même qu'il faut parfois attendre d'être bien vieux pour découvrir ce que cela vaut d'être plus jeune, de même l'instant qui ne passe pas dévoile ce qui fait que le temps passe. L'instant présent semble porter la vie vers la mort, mais la mort montre qu'un instant vide de présent porte la vie vers la vie.

L'instant qui permet cela se comprend comme pure *coordination* de deux processus, annulation et renouvellement, à la fois autonomes et liés par une dépendance réciproque. Il y a *conversion* et cependant l'un s'annule lui-même et renouvelle cette annulation par l'opération de l'autre. Et l'autre se renouvelle lui-même et annule ce renouvellement par l'opération du premier. *Mourir*, est un premier terme de la conversion. *Être mort* en est le second terme. L'un et l'autre obéissent à l'ordre de coordination *Et* de conversion de l'instant unique qui les soutient.

La mort est une *conversion*, un peu comme en un certain sens, une conversion peut ressembler à une sorte de mort. Pour respecter au plus près cette conversion d'un temps à un autre, du temps qui passe à celui qui ne passe pas, il faut invoquer le sens strict de cette conversion, laquelle n'est pas une transition.

D'une part un « je pense » intact, mais du côté *passé* de l'instant de la mort : le côté de l'annulation annulant encore et encore, car cette annulation est instantanément renouvelée. Dynamique d'une annulation pure.

D'autre part rien, pas le moindre « je pense » serait-il annulé, mais du côté *futur* de l'instant de la mort : le côté du renouvellement renouvelant encore

et encore, car ce renouvellement est instantanément annulé. Dynamique d'un renouvellement pur.

L'instant est bien le lieu intemporel d'un échange de processus, où au présent se substitue ¶ (vav), sorte de *fonction de conversion*. Le passé fait son travail, il annule tout renouvellement. C'est ainsi que l'on se représente la mort, l'annulation de tout renouvellement. Mais le futur fait aussi son travail, il renouvelle cette annulation. C'est ainsi que l'on se représente la mort, le renouvellement d'une annulation.

Mais là où ces représentations s'égarerent, c'est lorsqu'elles plaquent ces deux processus sur un instant présent qui continue sa route dans un temps qui passe. Or l'instant de la mort appartient à un temps qui ne passe pas, et dont les fonctions de renouvellement et d'annulation opèrent l'une sur l'autre, réciproquement. L'une sur l'autre, et non sur un présent annulé d'une part et renouvelé de l'autre. Car l'instant de la mort étant sans présent, le passé et le futur *sont ce qu'ils font*, comme le présent est ce que la prétérition et la futuration font de ce présent.

La mort est en quelque sorte l'effet de la réduction du temps à l'instant d'un temps sans présent. Mais la vie est aussi l'effet de la réduction du temps à l'instant qui l'anime, l'instant présent. Dans les deux cas, la dynamique est la même, et opérée par les deux fonctions du passé et du futur.

Mais dans la vie, c'est le plein présent qui est l'objet de cette opération. A l'instant de la mort, ce sont ces fonctions elles-mêmes, passé, futur, annulation et renouvellement, qui œuvrent l'une sur l'autre. La mort repose sur cet instant unique, où se coordonnent et se convertissent l'un à l'autre l'annulation pure et le pur renouvellement. D'un côté un « je pense » purement annulé, et de l'autre le renouvellement pur, sans le moindre « je pense », même annulé.

Aussi n'y a-t-il pas une, mais deux morts. *La mort du mort Et la mort de la mort*. Tel est l'ordre donné à la mort par son instant.

Mais tu me demandais : qui meurt ? La réponse se rapporte à cet *instant* sur lequel survient la mort, et auquel la mort obéit, comme d'ailleurs la vie obéit à l'instant présent de son temps qui passe. Il n'y a pas de présent dans l'instant de la mort. Il y a cette coordination et cette conversion instantanées du *mort* passé et de la future *mort de sa mort*. Il faut se pénétrer de cette idée : l'instant de la mort n'est pas l'origine à partir de laquelle le vivant se serait changé en mort dans un présent en transition. La vie est passée, cela ne veut pas dire qu'elle précède le présent du jour. La vie est passée *dans l'instant même*, dans un temps où il n'y a ni instant précédent ni instant succédant. La vie y est passée comme si elle avait toujours été passée, non pas *avant*, mais *dans* cet instant là.

C'est pourquoi l'instant de la mort n'est pas un instant précédant un état qui aurait la mort pour commencement, ou qui succéderait à la fin d'une vie. Cette habituelle manière de voir projette sur cet instant un *temps qui passe*, et fait de la mort une transition présente. Non. L'instant de la mort ne *précède* pas l'intervalle interminable de la la mort continuée. La mort ne *succède* pas à la vie.

La mort est ce que son instant lui ordonne d'être. Ni vivre, ni mourir ne précèdent le passé de cet instant. Soit, mais alors qui est mort ? Car on en revient à la même question : il y a bien un vivant singulier qui désormais est un mort singulier...

Par « mort singulier » il ne faut pas penser à cet être rapporté à un « je pense » originaire, à un « je pense » qui ne pense plus. Car « plus » suppose un

temps qui passe, c'est à dire un instant de ce temps où le « je pense » pense, auquel succède un instant où ce « je pense » ne pense plus. Mais le temps du mort n'est pas ce temps qui passe. Avec l'instant présent du temps qui passe, le « je pense » bascule totalement, lui et son présent, dans un temps sans présent. Totalement, cela veut dire : « sujet » et « verbe » annulés. Alors qui est le mort ? Le mort n'est pas un individu, une personne, un sujet. Le mort est une *singularité*. C'est cela qu'il nous reste à comprendre. C'est ce que nous ferons au cours de la méditation suivante, la sixième, la dernière.

En attendant, dis-toi que le mort est ce qu'il a toujours été, sauf que soutenu sans le savoir par cet instant sans présent, il n'est pas celui qui est *né*, il est celui qui *naît*, ce *naître* qu'il n'a jamais cessé d'être. Le mort n'est pas plus le sujet mort d'une pensée morte qu'un être à naître n'est un sujet pensant. Garde pour l'instant à l'esprit que la naissance à la pensée aboutit au *mourir*, non à la mort. Ce *mourir* est ce que pense la pensée de sa propre disparition, et cela reste du côté de la pensée qui reconstitue rétrospectivement sa *naissance*. Or la mort est du côté du *naître* de cette naissance, un *naître* dont la naissance n'est pas l'aboutissement. À l'instant de la mort, disons qu'un singulier n'être naît. La mort survient sur l'instant sans présent où le temps ne permet que de *naître*, non de *mourir*. *Mourir* est la fin de vivre. Mais la *mort* n'est pas la fin de la vie. Elle n'est pas non plus le début de la survie.

La mort est un naître qui commence.

Le mort en est la naissante *singularité*.

6 Sixième méditation : *La singularité de soi*

Il y a une expérience de pensée bien connue, qui prouve de manière difficilement discutable que revenir dans le passé est impossible. Dès que l'on parle d'un voyage à l'envers dans le temps, voilà ce qui est répondu : si tu te portes au temps d'avant la rencontre de ton grand-père et de ta grand-mère, et si tu séduis l'un ou l'autre de sorte qu'ils ne s'accouplent pas pour engendrer, tu supprimes toi-même ta propre possibilité de naître, d'exister, et donc de faire ledit voyage. Par conséquent de deux choses l'une. Ou bien tu es né et tu ne peux pas revenir dans le passé ; ou bien tu reviens dans le passé sans être né.

Il est tout de même étrange que cette expérience de pensée rencontre précisément celle que tu viens de faire, comme s'il elle interdisait à l'endroit ce que nous nous sommes permis à l'envers.

A l'endroit, tu es né, et tu dois suivre le temps irréversible qui passe. A l'envers, il y a un autre temps que ce temps irréversible qui passe, autre temps auquel l'événement « tu es né » n'appartient pas.

Cette fois toi et moi disposons maintenant de certaines données qui permettent de reprendre le paradoxe en suivant une tout autre perspective, mais d'abord il faut bien distinguer les deux problèmes qu'il implique. Le premier est celui du voyage dans le temps. Le second est celui de ce que peut -ou ne peut pas- y faire le voyageur. Certains ont d'ailleurs envisagé que si ce voyageur a toutes les libertés, sauf celle de séduire, l'affaire est résolue. A fortiori s'il n'a pas la moindre liberté. Mais cet argument intervient ad hoc, et ressemble à la fameuse vertu dormitive de l'opium : il peut faire ce voyage, parce qu'il ne peut pas faire ce qui l'en empêcherait. Autrement dit il peut parce qu'il peut. Mieux

vaut donc mettre de côté la liberté dans cette histoire. Restent le voyage et le voyageur.

Pourtant il faut tout de suite te garder d'une bévue clandestine qui risque de déformer ton interrogation sur le voyage dans le temps. Car à l'évocation d'un tel voyage, tu t'imagines dans le wagon d'un train qui retourne en arrière sur des rails. Le wagon est ici un instant, les rails sont le temps qui dirige les roues, mais le voyageur...qu'est-il ? Est-ce une entité indépendante du wagon-instant et du rail-temps ? Es-tu indépendant de la nature de l'instant qui te porte ? Non, tout ce que nous avons dit précédemment suppose cette idée très familière : si ta vie passe, c'est que ton temps passe, ta vie dépend de ce temps et de son instant propre qui le dynamise. Or ta mort dépend aussi de ce qu'est le temps de la mort, et de son instant propre qui le dynamise. Ainsi vivant ou mort, ce que tu es dépend du temps qui te fait, et de l'instant qui te porte.

Il faudrait bien sûr détailler plus avant la nature de cette « dépendance », mais répétons le : que ton existence soit soumise au temps qui passe, cela te donne ici une image suffisante de ce que « dépendre » signifie. Tu peux bien sûr te représenter cela comme tu le veux, t'en préoccuper ou non, cette dépendance reste entière : que tu dépendes du temps ne dépend pas de toi. Ta vie dépend du temps qui est celui de ta vie. Ta mort dépend du temps qui est celui de ta mort.

Il doit maintenant être bien clair que tu es ce voyageur qui voyage sur un instant, et que ton voyage obéit aux conditions que cet instant t'impose. Dans le si familier *temps qui passe*, l'instant semble t'imposer son présent, or ce présent n'est pas vraiment celui de l'instant, mais plutôt celui de ta pensée, car le présent de ce temps est indissociable de tes présences vécues. Il faut examiner comment, à partir d'une telle prégnance de son présent, la pensée parvient tout de même à prendre conscience du caractère *irréversible* de son temps. Car c'est un fait, conscience est prise, ce qui pourrait se traduire de la manière suivante. Un instant est annulé, aboli en quelque sorte, et un nouvel instant se substitue au premier. La pensée porte alors ce qu'elle pense -toutes ses présences mentales et leur présent associé- sur ce nouvel instant. Pour ce qui nous concerne, il faut remarquer ceci : la pensée est indissociable de son présent, et dissociée de son instant. Le produit de cette *association* (pensée-présent) et de cette *dissociation* (pensée-instant) conduit au constat d'une *succession* des instants dans le temps.

Mais la même pensée doit encore expliquer l'ordre *irréversible* de cette succession. Car cette irréversibilité ne se constate pas, alors comment y parvient-elle ? Ce que notre pensée remarque de la succession qu'elle produit, c'est la modification d'un mode de présence jointe à l'absence de ce mode initial. Présence et absence aussi présents dans ce constat l'une que l'autre. La pensée prend acte de cette présentation nouvelle, mais également de son incapacité à rétablir la présence initiale. Aussi ce qu'elle observe directement n'est-il pas l'irréversibilité, mais cette incapacité. Pourtant elle la traduit en se disant que la succession de ses présences ne peut faire apparaître que ce qui apparaît, non ce qui a disparu. De l'impossibilité de rétablir un disparu, la pensée induit la nécessité que s'établisse un apparaître. Ainsi la pensée passe-t-elle de l'idée d'irrévocabilité subjectivement éprouvée à celle d'irréversibilité objectivement connue. Du coup, refusant à l'ordre de sa découverte le titre d'ordre de l'être, elle a inversé l'ordre des raisons. Au lieu d'expliquer l'irréversibilité du temps par sa propre expérience de l'irrévocabilité de son passé, elle s'explique l'irrévocabilité de son passé par l'irréversibilité du temps.

Tu as donc toute légitimité pour rétablir le juste ordre des raisons, et pour appréhender l'irréversibilité par son aspect premier, l'irrévocabilité du passé. Il te faut alors démonter le processus qui égare la pensée, afin de saisir ce qu'elle aperçoit tout de même, mais en quelque sorte sans s'en apercevoir. L'impossibilité du retour dans le passé est donc pour la pensée une *interprétation* de son incapacité présente. Mais cette incapacité a clandestinement reçu une interprétation nouvelle : que le passé est *définitivement* identique à lui-même, irrévocable donc non par limitation de la pensée, mais par *définition* du temps.

Comment parvient-elle à ce jugement, que le passé l'est *définitivement* ? À cette question la pensée nous proposerait cette réponse : dans le temps irréversible un *instant* s'est annihilé. Dans le plein présent d'un esprit, on passe d'une absence constatée à sa confirmation définitive, et comment cela ? Par la position de l'*anéantissement de l'instant* soutenant les pensées dites passées, un autre instant soutenant à sa place leur mémoire. Cette substitution d'un instant à un autre n'est jamais qu'une interprétation que la pensée propose de sa propre expérience. Elle perçoit bien qu'il y a une sorte de néant quelque part, et elle projette cette suspicion sur un instant, qu'elle déclare anéanti. Voilà ce que pense la pensée, et elle ne peut pas faire autrement : puisqu'elle pense, puisque l'instant où elle pense lui paraît bien présent, puisque sa pensée reste pensante et que le présent reste présent. Aussi qualifie-t-elle de *définitivement passé* non un présent qui serait passé, mais *l'instant anéanti* de ce présent. « De rien, rien ne saurait provenir » clamaient les anciens. De là leur écho : « vers rien tu ne saurais revenir ». Et la pensée nomme « irréversibilité » ce vide insondable qui la concentrerait sur elle-même. La pensée présente est pleine de souvenirs, pleine de regrets parce qu'elle pense anéanti à jamais l'instant qui leur donnait réalité, parce que donc elle est pleine de son vide. Ce vide qu'elle porte en elle, elle l'évacue sur un temps qu'elle nomme « passé », sans évidemment penser que ce vide pourrait bien définir quelque chose d'immanent au présent lui-même.

Quant à toi qui n'est pas soumis aux décrets de cette pensée, tu perçois bien un vide, mais il n'est pas à la place de l'instant : il est à la place de ce présent lui-même. Si le *mort* que tu es, ou bien l'*à naître* devait s'exprimer, que confierait-il au penseur bien né et bien vivant ? Qu'en posant l'irréversibilité de son temps, sa pensée perçoit bien un vide étrange, mais sans savoir le situer là où vraiment il se trouve. Car ce vide est projeté en dehors de sa pensée, ce qui lui permet de déclarer *anéanti* un instant séparé qu'il qualifie de « passé », et non un élément *actuel* de ce qui unit cette pensée à son présent. Une fois ce déplacement opéré, il déclare *définitif* cet anéantissement extérieur. Mais maintenant il faut qu'il aperçoive ce vide non là où il le pense, en un ailleurs indéfini, mais là où il est, au cœur de son présent même. Pour une pensée, ce n'est pas facile. Essaie tout de même de la diriger vers ce qu'il lui est impossible de savoir.

Te voici donc en compagnie de la pensée, mais cette fois tu la guides, à la recherche de la genèse de son idée d'irréversibilité. Celle-ci reste abordée par le biais du passé déclaré *définitivement* passé.

Mets-toi à sa place, celle d'une pensée vivante, d'une pensée née. De cette place, regarde. Ce que tu as vécu demeure à présent dans ta mémoire, ce n'est donc pas cela qui est véritablement annulé. Ce n'est bien sûr pas non plus ta pensée elle-même et son présent. Ce serait -dirais-tu- un certain *instant* fait pour porter ta pensée présente et sa mémoire, instant désormais séparé et dont la mission serait annulée. Mais tu te demandes ce que signifie « annulée » ? Tu imagines alors un taxi que tu prends, qui te mène à destination, et que tu

quittes en entendant le chauffeur te déclarer que sa licence lui a été retirée et que c'était sa dernière course. Désormais, quand tu prendras le taxi, tu sais que tu ne trouveras celui-là dans aucune station. Ce taxi est un instant. Le chauffeur est si tu veux le temps qui passe, et il s'en va ailleurs faire autre chose. Désormais tu peux bien chercher l'instant partout, il ne se trouve nulle part. C'est cela une annulation, une radiation, une abolition si tu préfères. Pour toi, l'instant passé est annulé, tu ne pourras jamais plus t'y installer.

Examine cependant de plus près toute cette histoire. L'acte d'annulation suppose un *objet* sur lequel il agit, et un *agent* qui accomplit cette action. L'*objet* de l'annulation est d'après toi -non pas le vécu- mais l'instant sur lequel le vécu survient. Mais quel est l'*agent* de l'annulation ? Il n'est pas le *présent* de l'instant, car celui-ci ne fait que *présenter* à la pensée d'innombrables présences - dont d'ailleurs les souvenirs et les impressions nostalgiques -, des milliards de sensations, une telle multitude d'objets que la pensée en est immédiatement envahie, aucun vide n'y a la moindre place, serait-ce celle qu'occupe la tristesse ou même le désespoir. Le présent n'annule rien, il ne saurait se faire agent d'annulation. Et comme cet agent n'est pas non plus l'*instant* de ce présent, puisqu'il est dit l'*objet* de l'annulation, alors quel peut bien être l'*agent* de cet acte d'annuler, agent par lequel un instant uni à la vie s'en désunit, s'anéantit et passe à cet état d'absolue nullité, sans matière, sans lieu sans temps que l'on nomme le « passé » ? Qu'est ce qui peut accomplir un acte aussi extravagant que celui de réduire instantanément à rien tout corps, tout temps et toute étendue ?

Quel est l'agent de l'acte d'annuler un instant ? Tu es maintenant en mesure de transmettre la réponse. L'annulation de l'instant est dans l'instant l'œuvre du passé lui-même. *Le passé n'est pas un résultat* posé par la dynamique de l'instant présent, *le passé est un agent* de cette dynamique. Comme d'ailleurs le futur est un agent de la même dynamique, sauf que sa fonction n'est pas d'annuler, mais de renouveler. Passé et futur sont des *opérateurs* appartenant à l'instant, non ses extériorités indéfinies. Quant au passé, il n'est pas le prétérit inerte d'un instant révolu, ni un imparfait certes présentement actif, mais dont l'œuvre est celle du présent lui-même. Le passé n'est pas le résultat de cette œuvre, il est dans l'œuvre ce qui anéantit son résultat. Le passé qui semble si tristement inerte et inactif, se révèle être l'acteur alerte de cette inactivité même. Puisque tu guides la pensée vers ce qu'elle doit admettre, traduis ainsi l'étrange idée qu'elle découvre.

Un instant passé n'est pas anéanti en tant qu'instant, et actuel dans une pensée présente.

*Le passé opère dans l'instant de ce présent une **annulation actuelle**, couverte par la pensée.*

Mais il reste à comprendre pourquoi il est impossible d'annuler cette annulation, impossibilité qui détermine le caractère *définitif* de l'irrévocabilité. Or nous venons de l'évoquer : on peut reconnaître là l'action *renouvelante* d'un futur, cette autre fonction du même instant par laquelle cette fois l'annulation est reconduite. Nous avons déjà largement décrit ces deux processus -annulation et renouvellement- instantanément coordonnés. Pour ce que nous examinons ici, ils mettent en lumière particulièrement ceci : l'annulation de l'instant impose la *succession*, tandis qu'au même instant, le renouvellement de l'annulation impose qu'elle soit *définitive* -ou si tu veux, *irréversible*. Or que voit la pensée de tout cela ? Elle voit que son présent passe au futur, qu'elle ne peut reve-

nir vers le passé, ce que d'ailleurs les exigences de la causalité confirme, et de cela elle conclut à l'irréversibilité du temps. Pourtant ce n'est pas vraiment le temps qui est irréversible, c'est bien l'instant qui comporte une double fonction -d'annulation et de renouvellement- par laquelle une « annulation renouvelée » peut être dite *définitive*. Aucun besoin pour cela d'un temps qui interdise le retour. Un instant suffit pour inclure ce principe d'exclusion.

Une telle *exclusion incluse* est, comme à l'envers du présent, non le principe d'une inexistence imminente, mais d'une *inexistence immanente*. Par une faille en cet envers, une chose identique à elle-même qui un instant existe, exactement au même instant, incomparable avec elle-même, cette chose n'existe pas.

Tu le vois, la pensée de l'irréversibilité du temps suggère et couvre le non-pensé d'un *définitif* instantané, c'est à dire du renouvellement d'une annulation. La pensée vit sans cesse le regret, la nostalgie, la peur de l'inévitable, mais ce qui lui apparaît n'est pas ce qu'elle saisit. Le plein présent n'est pas limité dans l'avenir, et limité dans le passé. Le plein présent n'est pas non plus fini en lui-même. Il y a seulement, impliqué à l'envers du présent, inhérent à son instant, un principe absolument actuel par lequel ce qui existe n'existe pas.

*Par ce principe d'exclusion incluse en l'instant, sorte de **principe d'inexistence**, une chose absolument actuelle et existante survenant sur cet instant, peut être dite inactuelle et ne pas exister. Cette double et étrange détermination, œuvre des deux fonctions passé et futur inhérentes à l'instant, tu la nommeras ici : sa **singularité**.*

Ce qui te paraît étrange le serait moins si tu te familiarisais avec cette idée que le passé est *dans* l'instant même, *dans* l'instant sans présent, et n'est pas un dépôt déposé par un présent en marche.

Ces deux temps *dans* l'instant à titre d'agents de sa dynamique, constituent ce que nous avons appelé la « quandoquité » instantanée de cette chose. Rappelle-toi : non pas l'ubiquité d'une chose qui se situerait au même instant en deux lieux de l'espace, mais la quandoquité d'une chose survenant à la fois dans le passé et le futur inhérents au même instant. Une chose peut donc être passée, c'est à dire annulée, *dans l'instant même* où elle renouvelle son existence. Existence et inexistence ne se succèdent pas, mais se coordonnent selon l'ordre de cette quandoquité instantanée, déterminante de la quandoquité de cette même chose, laquelle donc à la fois existe et n'existe pas. Je dis donc bien : existence et inexistence de cette même chose au même instant, et non d'un instant à un autre. C'est par ailleurs ce qui me faisais te dire, souviens-toi, que la véritable identité d'une chose est d'être incomparable avec elle-même. Plutôt qu'identité, il faut dire maintenant : *singularité*. Je te le répète donc, ce qui paraît étrange l'est moins si tu penses les choses non en tant que soumises à l'instant présent d'un temps qui passe, mais en tant que soumises à l'instant sans présent d'un temps qui ne passe pas.

Mais il y a là une autre symétrie étrange, une symétrie para-logique peut-être, métalogique en tout cas : celle de tout et de rien. Tu sais bien que pour une pensée qui pense, « rien » est le produit d'une négation, et ne présuppose aucune désignation empirique d'un référent quelconque, serait-ce un fantôme. Mais tu es né et tu vas mourir, et tu connais l'expérience de l'impossibilité de l'expérience. Cela fut appelé l'expérience « mét empirique ». C'est là une sorte singulière d'expérience, celle du commencement et de la fin de tout. L'épreuve initiale d'une *collision*, la rencontre à la fois effective et impossible d'un *naître* singulier tourné vers le néant, avec une *naissance* personnelle tournée vers la

vie. L'épreuve finale de la collision d'un *mourir* personnel à la vie et d'une *mort* singulière tournée vers le néant. Comme cette image t'y invite, chacun de ces événements comporte deux aspects, symétriques si tu veux. Soit la pensée pense et elle regarde la vie, soit elle ne pense pas et regarde le néant. Une seule et même pensée ressemble à l'endroit et l'envers d'une carte. Un événement instantané, de par la nature même de l'instant de cet événement, se compose en quelque sorte d'une face et d'un dos. Cela est compréhensible pour ce qui concerne ta tienne apparition à toi-même, et ta tienne disparition. Cela l'est moins pour chaque instant de ta vie, et cependant, tu sembles tourner le dos au passé et marcher face à l'avenir.

Nous avons examiné la nature de ce sens. Mais il faut ici bien remarquer la symétrie qui s'y trouve à l'œuvre. Car il n'y a pas un quelconque mouvement du temps, mais plutôt un instant seul, et la symétrie immanente de ses fonctions, une manière d'instant de face et une manière d'instant de dos. Or de même que ton visage est tourné vers ce qui lui fait face, ta pensée et ta vie s'ouvrent vers ce seul horizon. Tu es né et tu vas mourir : même ces instants ultimes sont regardés à l'image d'un visage tourné vers le futur, et d'un corps marchant au pas du temps. Regarde donc cela à l'envers.

On ne conçoit d'expérience que vivante, sauf qu'il y a l'expérience *collisionnelle*, celle qui s'impose sans s'exposer. L'expérience d'une vie que tu ne ferais que croiser, et sur laquelle tu te retournerais comme pour la regarder s'éloigner. L'instant qui passe vu du point de vue de l'instant qui s'arrête. Le point de vue du *naître*. Le point de vue du *mort*. Ce ne sont pas là des personnages de fiction, mais des perspectives disons métalogiques, légitimées par ces expériences instantanées, impensables et effectives : la *naissance* d'un être qui est toi-même, destiné à *mourir* en personne, doublées du *naître* de cette naissance et du *mort* de ce mourir. Ainsi de *toi-même en personne*, tu devines la secrète et symétrique *singularité*. Juste pour appréhender cette singularité, commence donc par songer à cette seule et familière image. Toi, toi et ta certitude d'exister, tu t'endors et alors à tes yeux tu n'es rien, ton regard à peine clos ne garde aucun *toi-même*, te voilà rien *en personne*, et pourtant disons quand même, rien sinon ce qu'il te faut pour simplement dormir, ou pour mourir dans ton sommeil, rien que ta vie, ta respiration, ton souffle pur, ta vie à ce point anéantie et cependant réduite à sa seule et tendre et infinie confiance.

Tu peux emprunter à l'astrophysique une interprétation qui permet d'entrevoir ce que peut bien être une *singularité*. Cette science nous apprend qu'en admettant la théorie de l'expansion de l'Univers, un certain « facteur d'échelle » établit sa grandeur en fonction d'un temps t . Pour une certaine valeur de t , la fonction s'annule. La traduction physique de cette annulation est que la densité de l'énergie et de la matière serait alors infinie, comme si l'Univers en son début était totalement comprimé en un point. A ce niveau la courbure de l'espace-temps est également infinie, de sorte que les concepts physiques d'espace et de temps y deviennent vides de sens. Pourtant dans cet état inconcevable, à ce degré inouï de densité infinie, l'Univers commencerait son expansion, exactement là, sans autre précision possible, là en ce point étrange appelé la *singularité* du Big Bang.

On remonte les étapes du devenir cosmique, on parvient à un point singulier à partir duquel l'Univers se serait déployé, et l'on exclut de se demander comment le devenir est devenu le devenir qu'il est, pour la juste raison que la démesure ne se mesure pas. De même exclut-on de se demander, en ce point sin-

gulier, comment le temps est devenu le temps qu'il est. Mais tout cela montre aussi la limite qu'impose la seule perspective du devenir des choses pour rendre compte du temps de ces choses. Cela invite même à un double renversement de perspective.

D'une part expliquer le devenir par le temps, et non l'inverse. Par le devenir initial des choses, le temps n'est pas devenu temps, au contraire : c'est par l'instant initial que le devenir a pu être instauré devenir.

D'autre part expliquer le temps par l'instant initial, et même la temporalité du temps par la structure de cet instant.

Cet instant initial est l'instant singulier. La singularité de cet instant consiste principalement -entre autres principes- à porter en lui son passé : le passé n'est pas *antérieur* à cet instant, il lui est *intérieur*. Cela projette une tout autre lumière sur cette question -physiquement vide de sens- du passé de la singularité du Big Bang. Car il ne faut pas seulement se demander ce qui explique l'existence d'une telle singularité, c'est à dire la positivité de cette existence. Il faut aussi envisager son inexistence, non pas à l'instant précédent, mais dans son instant même. Pour cela il faut admettre non pas une négativité de ce qui n'existe plus, mais une *positivité de ce qui n'existe pas*.

Pour le physicien donc, évoquer un passé d'un tel instant ne signifie rien. Pour toi maintenant, métaphysicien en l'occurrence, l'instant de cette singularité *n'a pas* de passé antérieur, il *comporte* un passé intérieur. Tu n'oublies pas que le passé n'est pas une sorte de passif déposé par un présent, car il n'y a pas de présent. Le passé est un agent de l'instant. Par conséquent il n'y a pas de présent d'une singularité. Il y a un *instant* sans présent, et le double agencement de sa dynamique, dont un agent d'annulation pure et simple. Dans une certaine « métachronologie » philosophique, on a pu nommé « chronon » cet instant sans présent. La *singularité* est l'état de l'univers survenant sur ce chronon. Un chronon dont le temps ne passe pas. De sorte que tout instant du temps que l'on pense passant, avec son présent trotinant, dépend de ce chronon prototypique dont le temps ne passe pas.

Mais il faut appréhender de manière plus proche ce qui donnerait un sens à énoncer des propos sur le *passé d'une singularité*, c'est à dire non pas sur cette singularité en tant qu'elle n'existerait *pas encore* (dans un instant précédent), mais qui n'existerait *pas du tout* (dans un passé inhérent). Comment comprendre d'une chose qu'en un sens, elle existe ; mais qu'en un autre sens, cette chose *n'existe pas* ?

Pour te mener vers une compréhension vivante de ce qui peut se comprendre de cette étrange expression, ne pas exister, je te propose le détour par une analogie très familière. Tu as tous les jours sous les yeux, par le souvenir, cette chose qui n'existe pas. Tu sais bien qu'elle a existé dans le passé, et c'est là un vrai savoir. Tu ajoutes qu'à l'instant présent elle n'existe *plus*. C'est extraordinaire, mais cela te semble très ordinaire, comme une donnée de la condition humaine. Elle te contraint d'admettre que le temps passant, ce qui existait en réalité n'existe *plus*, sinon porté par une réalité de la mémoire, et non une réalité hors d'elle. Mais déjà ton esprit s'embrouille de ces termes : réalité de ce qui existe dans la pensée, réalité de ce qui existe hors de la pensée...et tu te disposes à régler cela à coup de postulats et de définitions. Mais l'analyse n'est pas si urgente qu'il n'y paraît. Si tu me demandes ce que j'entends par « exister », voici ce que je te répons.

Tu ne sais pas trop ce que signifie « exister », car il y a des objets ima-

ginaires produits par ton esprit qui « existent » en lui, mais en n'ayant de réalité que celle que possède une pensée. Il ne t'est pas difficile de reconnaître que ces objets n'existent pas. Du coup « exister », « exister réellement », ces expressions prennent une allure confuse, si bien qu'il te faut spéculer, analyser... et tu demeures insatisfait. Pourquoi? Parce que l'usage courant de ces termes « exister » et « ne pas exister » portent une signification suffisante pour de multiples usages courants, mais se rapportent au seul sens d'une expérience humaine singulière et immémoriale. Celle-ci. Tu sais bien qu'un jour, il te faut mettre de côté les investigations et te tourner vers la seule image d'un être aimé, immensément aimé, et disparu. Alors tu te dis à toi-même : « il existait mais il n'existe plus » et ton écoute te frappe par la douleur de son évidence. Or *ne plus* exister, c'est *ne pas* exister. « Ne pas exister », bien sûr parce que le temps passe et que la mort est venue. Rien de plus simple à comprendre, dans toutes les langues qui se parlent et dans celles qui ne se parlent plus. Ce qu'il est plus difficile d'admettre, c'est que l'on saisit directement une *inexistence*. Par une visée secrète de la mémoire, tu appréhendes l'*inexistence* de l'être perdu, car penser « il n'existe pas », c'est en quelque sorte désigner cet être, un être *qui n'existe pas*. Pourtant tu sais qu'il n'est pas raisonnable de déclarer qu'existe ce qui n'existe pas. Alors tu projettes sur le temps qui passe une existence passée, rejetant ainsi la pensée pourtant la plus adéquate : il n'existe pas. *Ne plus exister* est l'interprétation d'une pensée qui trouve sa forme dans la perspective habituelle d'un temps qui passe et de son instant présent. *Ne pas exister* est une sorte de perception impensable, ce que serait une pensée *singulière* visant le *passé intérieur* d'un instant dépourvu de présent. Ce qu'il y a de nostalgie dans la mémoire avive son penchant pour ce qui existe. En abandonnant l'une et l'autre, tu verrais de trop près les morts eux-mêmes.

Mais si tu parvenais à convertir entièrement ton sentiment à l'impression qui la porte, tu pénétrerais au cœur de cette énigmatique nuance : la mémoire est née pour oublier que *le passé n'existe pas*. Sais-tu, « ne pas exister », il ne faut pas être mort pour le savoir, mais seulement être triste. Car la tristesse n'est pas seulement à l'endroit, le *sentiment* actuel d'un être qui n'existe plus. Elle est à l'envers aussi, l'*impression* inactuelle de son inexistence. Ce n'est pas ce sentiment, mais cette impression qui peut te mener à envisager ce qu'un mort peut comprendre, ce que ta morte et vivante tristesse devine, l'état *singulier* d'un être qui n'existe pas.

Tu as compris que l'aspect le plus paradoxal d'une singularité, c'est qu'elle porte en elle une inexistence à titre positif. Mais bien sûr nous risquons d'être piégés par les mots que nous employons, puisqu'ils se composent avec la négation. Avec celle-ci tu peux tout construire : une non-Tour Eiffel, par exemple, ou un non-Univers. Une non-vie, un non-toi, etc. La négation peut se montrer rationnelle ou magique, parfois les deux à la fois. C'est pourquoi mieux vaut brièvement faire le point sur elle, afin seulement de percevoir les limites de sa pertinence pour comprendre ce qu'elle semble désigner : l'inexistence. Ainsi la langue grecque compose-t-elle sa notion de ce qui *n'existe pas* au moyen de deux sortes de négations : *Mé-on* et *Ouk-on*. Un philosophe en a d'ailleurs proposé l'éclairage suivant. *Mé-on* signifierait ce qui n'existe pas, mais tout en ayant l'existence d'une sorte de potentialité, un peu comme l'intention d'agir sans son action. Telle serait l'inexistence d'un non-*existant*. Tandis que *Ouk-on* signifierait ce qui n'existe pas totalement et sous tous les rapports, et dont toute potentialité est donc niée. Rien, purement et simplement. Telle serait

l'inexistence d'un *non*-existant. Vas-tu choisir ici un mot pour dire l'inexistence *singulière* ? *Non-existant* ? *Non-existant* ?

Je sens bien que tu serais tenté d'exprimer la *singularité* par l'inexistence d'une potentialité plutôt que de rien du tout. Par exemple à l'instant du Big Bang, l'Univers posséderait l'inexistence d'un *Mé-on*, d'un *non-existant*. Un peu comme toi-même avant ta naissance. Ou peut-être comme toi après ta mort. Or je t'arrête tout de suite car je te vois là visiter la non-Tour Eiffel, et tomber de son sommet par le piège de sa négation. Celle-ci bien sûr suppose la perspective d'une pensée qui pense, qui perçoit des présences et qui compose les mots désignant les absences au moyen de cette négation. Un absent est un présent qui n'est pas là. L'élève Nicolas est aujourd'hui absent, pour la seule raison qu'il n'est pas là. Si cet absent est un dragon, on ne dit pas qu'il n'est pas là, mais qu'il n'existe pas. Peu importe qu'il s'agisse d'un *mé-on* ou d'un *ouk-on*. Pour la pensée il n'y a que des présents, et des jugements à leur égard employant ou non la négation. Quand Nicolas sera mort, il sera encore absent. Définitivement peut-être, mais absent. Donc présent. Et jugé au moyen d'une négation. Nicolas n'est plus là. La pensée ne peut penser que des présences, à l'instant présent où elle pense, et *Mé-on* ou bien *Ouk-on* sont évidemment des présences jugées.

Mais ta naissance et ta mort ne sont pas l'objet d'un jugement de la pensée vivante. Un mort n'est mort que de son point de vue de mort, tout autre point de vue faisant seulement de lui une présence niée. Or il s'agit de ta propre naissance et de ta propre mort, de ta *tienne* mort. Ce que nous nommons *singularité* vise l'instant de cette conversion d'un être à son incomparable même. Le singulier Big Bang aurait aussi son mot à dire sur ses raisons d'exploser, et si on l'entendait rager : « je n'explose pas encore, mais gare... », on ne le verrait pas se retourner vers l'instant *précédent* pour savoir ce que signifie « pas encore... ». C'est *dans* son instant même, *dans* l'instant de son explosion qu'il percevrait ce « pas encore », quand pourtant l'Univers commencerait déjà sa randonnée au soleil. « Pas encore » est l'inexistence imposée par sa nature au premier instant, et de celui-ci à tous les autres. Car en tant qu'instant, le premier n'est pas un instant *présent*, il comporte un *passé intérieur* par lequel effectivement il n'existe *pas encore*. Quant à l'Univers, porté par le même instant, il ne peut être dit en expansion qu'en ajoutant également qu'il ne l'est *pas encore*, comme si ce qui parvient à l'arrivée devait *aussi* avouer n'avoir pas pris le départ. Il n'y a pas là un véritable négation. Il y a une *conjonction* de coordination et de conversion : **Et**, en lieu et place du présent. A cette place vide en quelque sorte, par la nature de cet instant même où il explose, l'Univers renouvelle sa décision d'exploser **Et** l'annule.

Il serait possible de suivre tel philosophe pour qui « exister » est une notion si simple qu'elle se comprend d'elle-même. Mais malgré nos approches précédentes, « ne pas exister » reste difficile à saisir. Essayons encore. Tu peux comprendre qu'une chose existe dans ta pensée, mais non hors d'elle, par exemple un dragon. Mais des choses peuvent-elles exister hors de ta pensée, sans exister dans ta pensée ? Il faut bien que tu sois au moins informé de ces choses pour dire qu'elles existent hors de ta pensée. Bien. Mais remarque que cette information suffit pour en faire une présence mentale, et donc que ce signe existe dans ta pensée. Laissons cela. Reste encore une question : existe-t-il des choses hors de ta pensée, mais que tu ne penses en aucune façon ? Si tu es raisonnable, tu répondras : « sans doute, mais comment le savoir ? » Bien. Voici cette fois l'ultime question : d'une chose qui n'existe d'aucune manière dans ta pensée,

peux-tu affirmer qu'elle n'existe pas hors d'elle? J'entends ta réaction : « s'il n'y a pas la moindre indication qui permette au moins de me représenter cette chose, comment pourrais-je même en parler? »

Eh bien, c'est pourtant de cela qu'il s'agit ici. Ce qui *n'existe pas* est exactement cette chose là : elle n'existe ni dans la pensée, ni hors de la pensée, et c'est d'elle que nous parlons. Car elle est bel et bien ce que saisit un *n'être* de son état, un *n'être* qui naît, un *n'être* mort. Tout ce qu'il est possible d'en dire, c'est que ce *n'être* est le *conjoint* d'une existence, et non son *nié*. L'instant de la mort *conjoint* le mort et le vivant, l'instant de naître *conjoint* ce naître à sa naissance. Comme nous le disions dans la langue grecque, ni le *n'être* du *naître*, ni le *n'être* du mort ne sont un non-être, potentiel ou absolu, un *mé-on* ou un *ouk-on*. Tu remarques à quel point la pensée pense tout cela à coup de négations, et il semble qu'elle ne puisse faire autrement. C'est pourtant ce que je te demande de faire : substituer une *conjonction* à une *négation*.

Car une *singularité* ne se pense qu'au moyen d'une *conjonction*. Tu sais maintenant pourquoi. La pensée ne peut poser le passé et le futur qu'au moyen d'une certaine *négation* du présent. Or pour chacun, un jour ou l'autre, *n'être* s'impose. Alors toute pensée et tout présent retirés, reste à leur place cette sorte de *conjonction*, une conjonction étrange, nécessaire et impossible, effective, insaisissable, et qui maintient -dans l'instant même de leur *collision*- ce qui *conjoint* le passé et le futur du tien *naître*, comme le passé et le futur de ta tienne mort. Pour appréhender ce que peut bien signifier « ne pas exister », sans le moindre rapport avec aucune pensée, ni en elle, ni hors d'elle, il faut annuler ce que la négation forme dans ce mot : *n'être*. Efface donc d'un seul coup cette négation et son objet, et porte toi aussi directement que possible vers ce à quoi t'emmène ton *n'être* effacé. Que perçois-tu? Cette pure conjonction, « toi naissant **Et** toi né », « toi vivant **Et** toi mort », « toi **Et** toi ». Singularité de soi : naître et ne pas exister, toi **Et** ton incomparable même.

« Être » peut être nié en pensée. « *N'être* » en vérité, c'est être *avec* soi, s'accompagner en quelque sorte, comme nous venons de le faire toi **Et** moi. Sais-tu que lorsque tu te parles à toi-même, habituellement, n'importe où, entre deux gares, toi et toi, vous n'êtes morts ni l'un ni l'autre. Pourtant une conjonction secrète te fait déjà don de la confiance, l'un envers l'autre. Écoute, écoutez tous les deux ce que confie votre confiance, cette même confiance par laquelle tu te parles, elle vous souffle qu'au delà de toute existence, personne ne quitte personne, comme vous ne vous quittez jamais.

Maintenant il faut que vous compreniez tous deux ce que peut bien être ce *temps qui ne passe pas*, que vous aviez appelé *cours du temps*, un temps non mental, sans présent, et que vous aviez distingué du *temps qui passe*, temps mental installé sur son présent. Vous savez bien que votre vie entière soutient l'existence de votre pensée, et que pour celle-ci cette vie passe d'un présent à l'autre, avec pour seule défaillance chacun de vos profonds sommeils. Mais vous savez aussi qu'il a fallu que vous soyez conçus pour parvenir jusqu'à votre naissance, de même que vous savez être destinés à mourir. Ces deux instants extrêmes ne portent ni votre existence, ni votre sommeil, ni votre pensée, ni la présence de ses divers objets, ni le présent de leur temps. Car sans votre pensée, le temps est sans présent. De sorte que ces deux instants n'appartiennent pas au *temps qui passe*, passant d'un présent à l'autre, mais à ce *cours du temps*, sans présent passant.

Or ces deux instants extrêmes forment le lieu d'une *collision* entre ces deux temps : entre le temps présent où vous existez, et le temps sans présent où vous n'existez pas. Comme vous à la fois existant et inexistant, chacun de ces instants est ainsi ce que vous avez nommé une *singularité*. Votre existence tout entière semble émerger de cet état singulier, pour en quelque sorte flotter entre deux horizons. Votre pensée navigue comme au dessus d'un océan qui la soutient et ne voyage pas.

Ainsi de votre temps qui passe, sur un temps qui ne passe pas. Mais quelle est donc la nature de ce temps, de cet océan dont le temps ne passe pas ? Comment comprendre qu'un temps puisse être un temps et ne pas passer ?

Cela semble surprenant, et cependant cela vous est aussi tout à fait familier. C'est même là l'expérience la plus commune, il suffit de la remarquer. Observez donc bien votre instant présent : vous le voyez courir comme un athlète infatigable, d'enjambées en enjambées. Pourtant dans ce cas, vous n'êtes que spectateur. Imaginez que vous êtes cet athlète. Voilà les arbres et les spectateurs qui défilent. Imaginez maintenant leur absence, que reste-t-il ? Votre effort musculaire, votre respiration. Mais vous ne sentez plus le choc des espadrilles sur le sol, ni le frottement de vos bras sur les flancs. Vous vous entendez respirer, un peu plus vite seulement que lorsque vous êtes sur le point de vous endormir. Et puis voici que votre respiration cesse, votre cœur ne bat plus, votre esprit sombre. Plus rien. Vous vous trouvez dans l'instant même, et il fait de vous ce qu'il est.

Qu'est-il, cet instant, que fait-il ? Il fait ce qu'il faisait durant votre course, il la permet. Mais il n'en est ni le sol, ni votre corps, ni ce que vous y pensiez. Il est le *courant* instantané dont s'animait chacune de vos enjambées, mais de ce courant, vous ne voyiez que votre course. Or vous ne courez plus, vous ne respirez plus. Seul reste ce courant élémentaire qui dynamise un point singulier et ultime du cours d'un temps. Seuls donc demeurent conjointement ce courant singulier et l'état singulier qu'il anime en votre mort elle-même.

Un *courant*, produit dans l'instant même, courant instantané du cours du temps. Pourtant un courant est bien couramment une certaine dynamique qui secoue quelque chose. Mais ce courant est sans chose agitée, un courant d'air sans air. Le courant d'un instant nommé le cours du « temps », mais seulement par habitude de nommer temps ce genre de chose. En vérité il n'y a même pas de cours du temps. Il y a un instant, purement et simplement. Un instant et son courant intérieur.

En quelque sorte, un instant qui respire dans un Univers vide. Comment

fait-il ? Il inspire, il expire, sans emplir ni désemplir bien sûr aucun poumon. Il renouvelle et il annule.

Nous avons beaucoup parlé de cette annulation, de ce que peut bien signifier, en une singularité, ne pas exister. Mais nous avons peu parlé de ce renouvellement. Écoutez bien, cela restera bref.

L'instant qui porte votre mort n'est pas un instant autre, mais le même qui vous porte à naître.

Il n'y a pas à proprement parler de temps qui ne passe pas, il y a un instant qui respire, un seul instant, un instant qui inspire et qui fait de vous un être qui inspire. D'une inspiration singulière aspirant à naître. Non à renaître. A naître, simplement.

7 *Épilogue*

Mais les mots, les idées et les lignes des méditations précédentes s'engouffrent ensemble et sombrent déjà dans votre pensée. Si vous avez eu la patience de les parcourir, elles s'entremêlent maintenant et forment au mieux une brume insolite. Peut-être vous laisse-elle sur une certaine impression, et cela serait suffisant, s'agissant principalement de ce qui n'existe pas quant à votre naissance, votre vie, votre mort. Par la nature de tout cela, il faut bien sûr renoncer à la précision, et aspirer à la seule exactitude.

Pourtant une impression n'existe qu'à peine, et son savoir est vaguement éventuel. Aussi faut-il au plus vite apercevoir ce qu'elle vous montre encore, comme s'il s'agissait des dernières lueurs d'une allumette. C'est la fin. Approchez-vous.

1. Le présent n'existe que dans le temps de votre pensée.
2. Votre naissance et votre mort n'appartiennent pas à ce temps. Naître et mourir ne surviennent pas au présent.
3. *Ne pas exister* ne nie pas exister, mais *se joint* à exister. Naître se joint à votre naissance. Mourir se joint à votre mort.
4. Vous êtes *personnellement* vous-même durant votre existence. Vous l'êtes *singulièrement* quand vous n'existez pas. Aujourd'hui vous êtes deux : personnellement *Et* singulièrement. Il n'y a pas d'aujourd'hui quand vous êtes seul. Et vous êtes seul.
5. Ce qui unit votre personnalité et votre singularité est la même confiance qui vous encourage à parler à vous-même.
6. Gardez confiance. Car même si vous craignez de la perdre, elle vous garde.

Chapitre 2

Chronon : Principes de la métachronologie (Mathématique et métaphysique de l'instant)

Remarque préalable

Ces principes sont ceux d'une « métachronologie » dont je suis le seul auteur, et dont les idées sont développées dans mon ouvrage « Métachronologie » (Le Cerf, 2ème éd. 2016). Ils trouvent toutefois ici une formulation nouvelle, laquelle repose sur un modèle et une théorie mathématiques élaborés par Stéphane Dugowson. Présenté dans le chapitre suivant ¹ ce modèle ne prétend pas — comme cela y est précisé — à une totale exactitude vis à vis de la métachronologie. Il permet cependant de *formaliser* — et cela à mon sens de manière suffisamment pertinente — la compréhension de sa notion principale, l'instant dénommé « chronon ». C'est pourquoi je me suis largement inspiré de ce modèle pour rédiger ces « Principes de la métachronologie », en mobilisant suivant ma propre perspective un certain nombre de concepts qui y apparaissent, mais sans chercher à en conserver la signification strictement mathématique ². Ces concepts se voient ainsi engagés dans des interprétations qui m'appartiennent entièrement, sans que cela implique nécessairement une adhésion de la part de Stéphane Dugowson à l'ensemble de ces propositions.

PMK

1. Chapitre 3 : WHY = \aleph , un modèle sous-fonctoriel d'interaction métachronologique.

2. Ou, d'ailleurs, philosophique : par le choix de certains termes ces concepts sont par eux-mêmes porteurs d'interprétations, par exemple « livre », « destin », « mythique », « chef d'orchestre », etc...

Table des principes

1. Que la naissance et la mort forment une double face d'un même fait.
2. Que la naissance et la mort surviennent chacune sur un instant.
3. Qu'un instant est l'élément d'où s'engendre le temps.
4. Qu'un instant n'est pas un élément simple, mais une unité complexe et décomposable.
5. Qu'un instant se distingue d'un événement et ne dépend pas de lui.
6. Que la forme de l'instant s'impose à celle de l'événement.
7. Qu'un instant est un système dynamique, objet d'une approche métachronologique double : métaphysique et mathématique.
8. Qu'un tel instant, système dynamique et génétique, prend ici le nom de chronon.
9. Qu'un chronon est fait de trois horloges battant chacune suivant sa propre loi.
10. Qu'il y a deux sortes d'instant.
11. Que globalement le chronon ne comporte aucun présent.
12. Que la machine à faire du temps n'est pas un instant présent.
13. De l'instance dite « Futur » du chronon. Que l'avenir n'y est pas inactuel et incertain, mais actuel et indéterminé.
14. De l'instance dite « Passé » du chronon. Que son commencement n'est jamais un présent.
15. Que le commencement du temps est un vide de temps.
16. Qu'un vide de temps impose à toute existence une certaine forme d'inexistence.
17. Que le passé se modifie.
18. Que le passé irrévocable dans le temps, est modifiable dans l'instant.
19. Que si le passé est modifiable, il a son propre avenir.
20. Que le chronon comporte deux avenir.
21. Que la mort n'est pas un mystère.
22. Qu'un avenir peut s'annuler.
23. De l'instance dite « Intemporel ». Que son horloge ne comporte qu'un seul instant.
24. Que le chronon est comme un orchestre dont le passé serait le chef.
25. Que le temps serait né comme d'une forme de syncope.
26. Que l'instant serait comme un concert.
27. Que sans condition autre que celle de ses composants, le chronon global est un système fermé.
28. Que le temps pourrait n'être qu'un grand Instant.
29. Qu'en cet « Instant » s'accomplit l'unité dynamique de trois principes : liberté, histoire, destin.
30. Que le modèle du réel n'est pas la ponctuation du présent, mais la pulsation de l'instant.

31. Qu'en l'absence de présent, le réel ne décide plus du possible et de l'impossible.
32. Que par la forme de son instant, un événement ne doit pas être dit « réel », mais « exact ».
33. Que la pulsation de l'instant peut cependant le conduire à sa perte.
34. Que le chronon donne singulièrement forme aux événements extrêmes, dits « collisionnels ».
35. Que tout événement survenant à la fois dans le passé et le futur, il faut admettre sa quandoquité.
36. Qu'en un sens un événement qui survient n'est ni déterminant, ni déterminé, et ne survient pas.
37. Qu'en ce sens un événement n'est ni l'effet d'une cause, ni la cause d'un effet, et n'arrive pas.
38. Qu'un instant commande notre propre événement d'exister, et définit notre singularité.
39. Que toute chose est individuelle et singulière.
40. Que toute individualité comporte sa singularité symétrique.
41. Que le dernier mot sur la mort se rapporte moins à l'individualité qu'à la singularité.
42. Que l'annihilation est moins une interruption individuelle qu'une irruption singulière.
43. Que dans une collision, l'annihilation est un événement existant et un avènement inexistant.
44. Que l'origine des choses n'est pas une présence mais une collision.
45. Que le chronon est un objet mathématique et métaphysique irréductiblement équivoque.
46. Être ou ne pas être, telle est la question. Exister et ne pas exister, telle est la réponse.

La mort n'est pas inconnaissable : l'instant de la mort nous en apprend quelque chose. Il y aurait quelque chose de connaissable dans la mort, à condition de savoir ce que peut bien être son instant même. Il est aujourd'hui temps de se demander ce qu'est vraiment un instant. Car tout instant détiendrait un secret, dont celui de la mort elle-même.

1 Que la naissance et la mort forment une double face d'un même fait.

De la mort, de sa propre mort, avec ou sans émotion, chacun croît reconnaître qu'il ne peut rien en connaître. Ce fait inévitable s'impose toujours à lui sous un aspect insaisissable d'éternelle inconnue, de catastrophe révoltante ou d'obscur destinée. Quelles qu'en soient les circonstances, tragiques ou dramatiques, et aussi bouleversé soit-il, ou courageux, ou sage, chacun se fait à l'idée de devoir finir en se disant : il faut mourir, un point c'est tout. Les cris et les silences n'y changent rien. Tout le monde sait cela, bien que ce savoir se couvre de croyances diverses, raisonnables ou non. De plus chacun se sait accompagné non seulement par sa mort future, mais aussi par sa naissance passée comme les deux faces d'un même fait indubitable et mystérieux. Tandis qu'entre temps on est frappé par la mort d'un autre que l'on aime, et informé de celle d'innombrables tiers indifférents.

2 Que la naissance et la mort surviennent chacune sur un instant.

Pourtant chacun sait aussi autre chose avec une certitude semblable. C'est que la naissance et la mort surgissent en deux *instants* très singuliers d'une durée plus ou moins longue, cette durée s'allongeant elle-même comme sous le drap tiré d'un temps immense. Or rien de plus obscurément métaphysique et de plus étrangement familier que cette expérience de tous les jours, que ce *temps qui passe* : le passé semble s'éloigner, le futur semble s'approcher, et le présent semble se charger d'accueillir l'un et de repousser l'autre. Cette pensée si ancienne et si universelle, chacun l'éprouve à bien des occasions. Je suis né, le temps passe, je vais mourir, ces trois aspects de la même destinée composent indissociablement le fond de toute existence, fond parfaitement indifférent à ses joies et à ses tristesses. Mais il est possible de traduire autrement cette même pensée. Il y eut l'*instant* de ma conception, il y aura l'*instant* de ma disparition, et il y a chaque *instant* de ma vie depuis le premier jusqu'au dernier. Formuler les choses ainsi, cela permet d'isoler plus nettement l'élément commun de la naissance, de l'existence et de la mort, en ce qu'elles supposent ensemble cette unité : l'*instant*.

3 Qu'un instant est l'élément d'où s'engendre le temps.

L'instant est ainsi l'unité du temps de toute existence. Il pourrait sembler pertinent de se demander combien de temps dure un instant, mais cela supposerait de cet instant qu'il soit une section plus ou moins large, ou une portion infinitésimale de cette durée. Or l'unité nommée « instant » n'est pas ici appréhendée comme un morceau de chose, la partie d'un tout qui la précède, mais plutôt comme la source dont ce tout procède. Un instant tout commence, un instant tout finit, et de ces instants surgissent des temps. Et de même qu'un événement de la vie présuppose un moment où il survient, une durée du temps présuppose l'instant qui la commence. Peu importe encore ce qui explique qu'un tel instant produise du temps, il suffit d'abord d'admettre la légitimité de cette hypothèse : l'instant n'est pas seulement l'unité du temps qui passe, il est l'élément premier de sa genèse.

4 Qu'un instant n'est pas un élément simple, mais une unité complexe et décomposable.

Lorsque les philosophes anciens se représentaient un atome de matière, ils le voyaient radicalement simple, indécomposable : un « atome ». Aujourd'hui on le sait décomposable et compliqué. Pourtant quand on évoque un « instant », on l'imagine encore simple, sorte d'atome non de matière, mais de temps. Or par ailleurs, la cellule vivante se montre elle aussi décomposable, ainsi que son noyau, les éléments de ce noyau, les molécules de ces éléments... Par analogie on peut alors ne pas s'interdire de penser ceci : de même que l'analyse de l'atome et de ses éléments permet d'y envisager comment de l'énergie circule et se distribue, de même que l'analyse du noyau cellulaire et de ses éléments permet d'y envisager comment du vivant se forme et se reproduit, de même l'analyse de l'instant et de ses éléments pourrait bien permettre d'envisager comment du temps surgit et se dispose. C'est exactement ce que nous proposons ici : un temps élémentaire, un *instant* serait une sorte de noyau décomposable et compliqué³.

5 Qu'un instant se distingue d'un événement et ne dépend pas de lui.

Pourtant cet instant dont le temps s'engendre semble abordé indépendamment d'un événement dont il marquerait la date. Autrement dit *le temps et l'instant* seraient ici envisagés abstraction faite de leur contenu concret, *le devenir et l'événement*. Vous êtes alors en droit de douter de l'existence d'un tel instant -ou du temps lui-même- sans qu'un tel événement survienne et déploie ses conséquences. Car que peut bien être le temps si rien ne devient ? Et que peut être un instant si rien n'advient ?

Eh bien nous nous posons ces mêmes questions, mais en en inversant les termes : comment un monde pourrait-il devenir sans temps qui passe ? Et

3. Par la suite nous distinguerons entre *l'instant-chronon*, composé de trois systèmes dynamiques, et *l'instant d'horloge*, correspondant à l'état de l'un de ces systèmes.

comment un événement pourrait-il arriver sans instant où survenir ? Simple-ment nous demandons d'admettre que cette inversion n'est pas arbitraire, et d'attendre que sa légitimité s'éclaire par la valeur explicative de la théorie métachronologique de l'instant.

6 Que la forme de l'instant s'impose à celle de l'événement.

La théorie métachronologique en effet repose sur cette hypothèse que le terme indépendant est l'instant du temps, et que le terme dépendant est l'événement de l'univers. De là tout événement doit fondamentalement respecter la forme que l'instant lui impose. Après tout chacun éprouve cette évidence que sa vie doit obéir à la loi du *temps qui passe*. Eh bien nous ne faisons ici qu'inviter chacun à se demander si sa naissance et sa mort, qui sont des événements, ne doivent pas aussi obéir aux lois de l'instant qui les commande.

7 Qu'un instant est un système dynamique, objet d'une approche métachronologique double : métaphysique et mathématique.

Un instant donc engendre un temps. Un tel instant est une unité complexe, dont la forme se dispose suivant une certaine *relation* entre ses éléments. Il est aussi une unité dynamique, dont la puissance naît en une certaine *interaction* entre ces éléments. Or cette unité n'est pas celle d'un événement : elle donne sa forme à tout événement. Aussi ne peut-elle encore se proposer aux exigences expérimentales de la physique, mais à ce que celle-ci accepte à titre de présupposé hypothétique ou théorique. Ici donc l'instant, unité élémentaire complexe du temps, sera examiné selon deux perspectives à la fois associées et spécifiques : métaphysique et mathématique.

8 Qu'un tel instant, système dynamique et génétique, prend ici le nom de chronon.

Cette unité de temps, sorte de gène instantané et complexe, nous l'avons nommée **chronon**.

- Du point de vue métaphysique, il fait déjà l'objet de larges développements dans un livre de philosophie déjà paru : *Métachronologie*.⁴
- Du point de vue mathématique, il intervient à titre d'exemple dans la théorie déjà diffusée des *dynamiques sous-fonctorielles ouvertes*.⁵

Nous reprenons dans ce livre ces théories sous une forme plus accessible, suivant deux développements bien distincts.

4. Pierre Michel Klein, *Métachronologie, pour suite de Vladimir Jankélévitch*, 2ème édition, Le Cerf, coll. Patrimoines, 2016

5. Stéphane Dugowson, *Dynamiques en interaction, une introduction à la théorie des dynamiques sous-fonctorielles ouvertes*, hal.archives ouvertes.fr/hal-01357009, 31 août 2016.

- L'un, principalement philosophique, prend la figure de six « méditations métachronologiques » (chapitre 1).
- Le second, principalement mathématique, constitue le chapitre 3 : « WHY = \aleph_1 , un modèle sous-fonctoriel d'interaction métachronologique ».

Toutefois ces deux développements ne se présentent pas comme deux constructions complémentaires d'un même objet, mais plutôt comme deux visées singulières d'un objectif semblable, ledit **chronon**, unité temporelle élémentaire et génétique, dynamique et systématisée.

9 Qu'un chronon est fait de trois horloges battant chacune suivant sa propre loi.

Le chronon se compose de trois instances, trois systèmes dynamiques spécifiques : le système « passé », le système « futur » et le système « intemporel ».

Chacun de ces systèmes *présuppose* son écoulement temporel, une durée constituant le moteur de sa dynamique. Dire que l'écoulement est présupposé, cela doit se comprendre en deux sens. En un premier sens (hypothèse structurelle) la dynamique suppose qu'une *durée s'écoule* et met en mouvement un système. En un second sens (suivant une hypothèse génétique) cette *durée découle* de la conjugaison des systèmes. Dans le premier sens l'instant dépend de la durée. Dans le second sens la durée dépend de l'instant. Ces deux sens conduisent alors à distinguer entre deux manières d'être un « instant ».

10 Qu'il y a deux sortes d'instant.

Les écoulements se repèrent en ce qu'ils font passer chaque dynamique de l'un de ses états à un autre. Chacun des trois systèmes du *chronon* possède alors sa propre « horloge » marquant ces états, horloge qui obéit à une loi chronologique particulière. On peut alors parler d'« instants » de ces horloges, correspondant aux « états » qu'atteint leur système. Mais il faut alors distinguer entre d'une part les *instants particuliers* propres à chaque horloge, et d'autre part l'*instant global* nommé « chronon » qu'ils constituent ensemble.

Autrement dit chacune des trois horloges obéit à sa propre modalité chronologique, liée à la loi de son système et passant suivant cette loi d'un *instant chronologique* à un autre. Mais ces trois modalités particulières composent ensemble un système global que l'on peut nommer *instant métachronologique*, ou « chronon ».

11 Que globalement le chronon ne comporte aucun présent.

Le présent suppose le *constat* d'un état, c'est à dire d'un instant propre à l'une des trois horloges du système instantané intégral (nommé chronon). Le temps présent repose ainsi sur la saisie d'un état de l'une ou l'autre des horloges, tandis que le temps global du chronon ne se réduit à aucun de ces états, ni donc à aucun de ces présents. Aussi convient-il de distinguer entre un *temps saisi* (un

présent propre correspondant à l'état de l'une ou l'autre des horloges.) et un *temps courant* né du chronon global et dépourvu de présent propre.

12 Que la machine à faire du temps n'est pas un instant présent.

Il faut donc s'accoutumer à ce que l'instant ne soit plus considéré à l'image d'une machine construite sur un présent qui se porte vers un futur et dépose un passé. La machine à faire du temps est un *chronon* dépourvu de « présent », à la place duquel s'ouvre une instance dite « intemporelle ». Il faut admettre alors que le temps émerge en quelque sorte de l'exécution orchestrale d'une partition faite de trois portées et jouées par trois instruments : un « futur » se produisant comme futur suivant une loi particulière, un « passé » se produisant comme passé suivant une loi différente, et un « intemporel » se produisant comme intemporel suivant une loi différente des deux autres.

La métachronologie envisage que le temps survient sur un tel chronon fait de ces trois dynamiques ouvertes et en interaction, chacune obéissant à la loi de son propre système dans un ensemble harmonique et synchronisé. La mathématique du chronon établit la forme de cette synchronie, de cette harmonie et de ces lois.

13 De l'instance dite « Futur » du chronon. Que l'avenir n'y est pas inactuel et incertain, mais actuel et indéterminé.

Quant à l'instance future du chronon (symbolisée dans le chapitre 3 par la lettre hébraïque י (yod) ou par le caractère \mathbb{Y}), la caractéristique principale de sa loi propre consiste à être indéterministe. On peut se représenter cet indéterminisme ainsi. Si un *état* du système Yod se définit par l'unité d'un certain *instant* (de son horloge propre) et d'une certaine *position* (représentée par un point dans l'espace), ce système dans la durée *circonscrit* un ensemble de positions qu'il lui est possible d'atteindre, mais dans cette limite n'en *prescrit* aucune en particulier. Il est vrai que « position » est encore ici une métaphore spatiale. Il faut donc en proposer une interprétation temporelle dont l'intuition devra respecter cette exigence : trouver une représentation où le futur n'est pas une sorte de sphère subjective de réalités inactuelles dont aucune n'est certaine, mais une sorte de champ objectif de possibilités actuelles dont aucune n'est déterminée.

Il faut alors se défier de notre pensée courante : le futur ne s'inscrit pas dans un avenir *différé* et présentement incertain, mais dans une instance *inhérente* au chronon et actuellement indéterminée.

Il n'est bien sûr pas habituel de déposséder notre vie du présent et de sa réalité décisive, et de l'immerger dans un instant sans présent et en soi indécis. Mais encore une fois le point de vue de l'instant bouleverse celui du temps, comme les comportements atomiques le font des habitudes macroscopiques. Ce serait un peu comme si l'indétermination *quantique* des éléments de la matière se doublait d'une indétermination *chrononique* des instants du temps, et même que l'une ne serait pas sans rapport avec l'autre. En tout cas cette analogie nous

conduit une fois de plus à l'admettre : le possible ne caractérise pas demain, mais bien aujourd'hui même.

14 De l'instance dite « Passé » du chronon. Que son commencement n'est jamais un présent.

Quant à l'instance passée du chronon (symbolisée par la lettre hébraïque \aleph (Hé) ou par le caractère \mathbb{H}) une caractéristique remarquable de son horloge consiste à être dépourvue d'origine : l'instant 0 n'existe pas. Pourtant il y a bien une extrémité où débute le temps passé, mais ce *début* radical ne se confond pas avec un *commencement* absolu. Un tel commencement est inaccessible, et cela malgré ce début qui s'impose. Or cette inaccessibilité du commencement n'est pas due à une limite subjective de notre intelligence. Car de même que l'indétermination du futur ne vient pas de ce que l'avenir nous est largement inconnaissable, de même cette inaccessibilité du commencement est objective et inhérente à l'instant même. Là où commence le passé ne se trouve pas au point de fuite d'un présent fugitif, car il n'y a pas de présent fugitif. Le passé n'a pas de commencement, le présent qui passe n'est pas son commencement, car il n'y a pas de présent qui passe. Autrement dit si « exister » suppose d'être présent, le commencement du passé a pour statut paradoxal de *ne pas exister*.

15 Que le commencement du temps est un vide de temps.

Mais que signifie vraiment « ne pas exister » ? Antique étonnement philosophique que ces deux références, le non-être, le sans-commencement. Plus ancien encore en est l'émerveillement théologique. S'il y a un début, par quoi commence le début ?

Justement, la réponse de la métachronologie repose sur cette distinction : il y a un « début », et il y a un « commencement ». Si le début est dit radical, le commencement doit renvoyer à une sorte de temporalité à l'état virtuel, sorte positive de vide. Positive comme un présent, mais vide de présent. Le passé aurait alors pour passé, non un instant fait d'un présent effectif, mais un instant ouvert sur cette étrange virtualité qu'il porte, un temps fait pour que le temps passe, mais un temps vide, un *vide de temps*. Là cependant doit s'arrêter le tâtonnement verbal, et mieux vaut s'en tenir ici à expliciter ce qu'il suggère. A l'instant présent à partir duquel *débute* son propre passé, il faut donc substituer un instant dépourvu de présent à partir duquel il *commence*.

16 Qu'un vide de temps impose à toute existence une certaine forme d'inexistence.

Bien plus, si tout présent est le début de son passé, le commencement du passé n'est pas ce début, mais un *vide de temps*, temporalité virtuelle inhérente à l'instant, sorte d'*inexistence en acte* au cœur d'un chronon dépourvu de

présent ⁶.

Il n'y a pas à définir une notion aussi simple que celle d'« exister », écrivait Descartes, car ce verbe épouse à tel point ce qu'il veut dire que le mot et la chose se confondent (comme d'ailleurs lorsque il prononce « j'existe », où sa pensée et sa réalité ne font qu'un). Quant à « ne pas exister », il s'ajoute là une médiation logique, une négation qui éloigne les époux. Pourtant l'inexistence est aussi une sorte d'insensible expérience qui n'est sans doute source d'aucune évidence, mais qui nous laisse sur l'impression d'une étrange familiarité avec l'inconnaissable. Pour nous, bien que cela par nature demeure incertain, l'évidence actuelle de l'existence ne chasse pas l'impression inactuelle de l'inexistence, comme deux pans entiers de notre venue au monde. De même d'ailleurs que « j'existe » est, à chaque instant où nous la prononçons, une expression simple à comprendre, nous nous disons aussi qu'aux instants extrêmes de notre naître et de notre mourir, et sans que nous puissions la prononcer, l'expression « j'inexiste » serait aussi simple à comprendre, bien qu'elle touche à un genre de réalité ultime que seul peut atteindre ce qu'il y a de vide dans notre souffle. Ce message inaudible du côté de l'existence, et indicible du côté de l'inexistence, il suffit d'imaginer l'entendre pour nous pénétrer d'un savoir très facile, plus facile même qu'une idée évidente, cela bien qu'il s'agisse d'un fait impossible ou d'une vérité interdite.

En ces instants donc, *exister Et ne pas exister* se joignent, la seule conjonction « *et* » se montrant ici logiquement pertinente, bien qu'imposée par une nécessité plutôt énigmatique ⁷. De sorte que chassée par cette conjonction *Et*, la formule « ne pas exister » perd son pouvoir de dire avec exactitude l'acte d'« in-exister ». Il faut employer, d'une manière ou d'une autre, la seule conjonction qui joint existence *Et* inexistence, tout en acceptant son exigence logique : ces deux termes ainsi conjoints doivent impérativement être vrais en même temps, faute de quoi la formule devient fautive. Exister *Et* in-exister forment ainsi un couple indissociable, à la manière de ce que la physique nous apprend de ces particules originellement liées et dont on observe que, même séparées par des années-lumière, ce qui arrive à l'une reste instantanément dépendant de ce qui arrive à l'autre. La conjonction *Et* est bel et bien l'opérateur principalement pertinent de la logique du chronon, cet instant sur lequel alors peuvent survenir des événements encore apparemment étranges, mais par une telle logique, moins mystérieux. Il faut seulement se familiariser avec cette idée simple, simple au sens où Descartes le pensait de la seule existence, qu'*in-exister* n'est pas la négation d'*exister*, mais le conjoint d'une sorte de polarité interactive et instantanée.

17 Que le passé se modifie.

Ce qui va également à l'encontre de nos intuitions habituelles, c'est que dans notre nouvelle représentation du temps (animé par un chronon dépourvu de présent) le passé n'est pas immobile, *le passé bouge*. Que ce soit le présent qui bouge, nous le savons tous, puisqu'il se change sans cesse en un autre présent. Ainsi s'impose la condition humaine, faite d'espoir et de crainte : le présent bouge, et chacun peut s'en réjouir ou s'en accommoder. Mais que *le passé bouge*,

6. Dans la formulation mathématique des trois systèmes dynamiques constitutifs du chronon, ce « vide de temps » correspond au système dénommé « intemporel » et noté \mathbf{v} (**vav**).

7. En hébreu, la lettre \mathbf{v} **vav** désigne la conjonction *Et*.

sans qu'aucun présent ne soit là pour assurer sa progression, cela doit surprendre. C'est pourtant ce qui est ici suggéré. Dans la perspective métachronologique, le passé ne constitue pas une histoire terminée, un domaine *fermé* à reconstituer du dehors, au contraire : le passé est un système *ouvert*, en interaction instantanée avec les autres systèmes. Un paramètre propre à la dynamique du « passé » assure cette *ouverture* à son interaction dans le chronon global. En tant donc qu'il interagit, le passé se modifie.

18 Que le passé irrévocable dans le temps, est modifiable dans l'instant.

Bien sûr cette *ouverture du passé dans l'instant* s'oppose à notre intuition familière de la *clôture du passé dans le temps*. Mais il faut ici bien remarquer le changement de perspective. De même que la vie ne présente pas la même allure selon qu'on l'observe sur un terrain de football ou sous un microscope électronique, de même que la matière ne semble pas se comporter de la même manière selon qu'on l'envisage au niveau des astres ou à celui des atomes, de même le temps ne s'appréhende pas identiquement selon qu'on le comprend dans la durée ou dans l'instant. Dans la durée, le présent agit et mobilise le passé immobile. Dans l'instant, le passé interagit et se mobilise lui-même. En quelque sorte ce n'est pas l'enfant que vous étiez qui a appris à ne plus l'être, c'est l'enfant que vous êtes qui apprend à le rester.

19 Que si le passé est modifiable, il a son propre avenir.

Le passé bouge. C'est là bien sûr une métaphore faite pour attirer l'attention, non pas à proprement parler sur l'inertie ou l'accélération d'une sorte de mouvement, mais sur cette nouvelle et étrange donnée : que le passé porte son propre avenir, un avenir vers lequel la loi de sa dynamique le conduit. Aussi faut-il distinguer, dans l'activité du chronon, entre d'une part son système dynamique *futur* ($\mathbb{Y} = \text{Yod } (\overset{\bullet}{\text{Y}})$), et d'autre part l'*avenir* de son système dynamique passé ($\mathbb{H} = \text{Hé } (\overset{\bullet}{\text{H}})$).

20 Que le chronon comporte deux avenir.

Ainsi dans l'instant même, confinés au sein du même chronon instantané, deux avenir s'accompagnent. Les lois de leurs dynamiques respectives les portent vers un état à atteindre, tandis qu'un paramètre propre à chacun les ouvre à leur mutuelle interaction. Que donc le chronon soit un instant complexe et non pas simple, qu'il intègre la dynamique d'un futur instantané contemporaine de celle d'un passé instantané, cela change radicalement notre manière de concevoir « l'avenir ». Car il n'y a pas *un avenir* procédant d'un instant présent, mais *deux avenir* interagissant dans un instant sans présent.

Le terme « avenir » prête cependant à confusion, car il évoque une époque « inactuelle », par opposition à un présent seul « actuel ». Mais désormais, l'instant (le chronon) se comprend comme dépourvu de présent, et l'« actuel » ne

peut plus se confondre avec ce « présent ». Dans le chronon donc, la qualification d'« actuel » se déporte, elle se distribue sur deux instances et constitue la dualité synchronique d'un futur actuel et d'un passé actuel. Or tous deux sont conçus comme aussi dynamiques et mouvants que semblait l'être le présent dans notre expérience habituelle. En l'absence de ce présent, l'« avenir » perd ce point de vue, et son assignation nouvelle le partage alors en *deux avènements* propres à deux dynamiques synchroniques et instantanées, celle d'un système futur (\mathbb{Y}), et celle d'un système passé (\mathbb{H}).

Ces *deux avènements* se rapportant à ce qui dynamiquement s'actualise, c'est bien ce double mouvement d'actualisation que l'on qualifie d'« actuel ». Ce futur et ce passé inhabituels se substituent donc à notre présent habituel pour désigner l'« avenir », non plus objet anticipé d'une prospective dans le temps, mais formes contemporaines d'une actualité dans l'instant.

21 Que la mort n'est pas un mystère.

Cette distinction permet d'envisager tout autrement la question bizarre, sans doute confuse, plutôt angoissante, de l'avenir d'un mort. Une fois la vie passée, que devient-elle ? Une fois mort, où irez-vous ? Et jusqu'à quand ? « Rien, nulle part, éternellement... » vous dites-vous dans un instant de vertige. Mais là encore, la perspective d'un temps qui étourdit n'est pas celle d'un instant qui bouleverse. Or c'est à cet instant et non au temps qu'il faut adresser la question. Une fois mort, où irez-vous ? Là où *le présent n'est pas*. Jusqu'à quand ? Jusqu'à ce que *l'avenir s'annule*. Ces réponses demeurent énigmatiques, et pourtant l'inconnu s'y métamorphose : ce qui dans le temps est un mystère se révèle dans l'instant n'être plus qu'un secret.

22 Qu'un avenir peut s'annuler.

Nous avons vu que le futur \mathbb{Y} obéit à sa loi propre (indéterministe), laquelle admet *plusieurs* futurs possibles (une loi déterministe n'en admettrait qu'*un et un seul*). L'*avenir* du passé \mathbb{H} obéit de son côté à sa loi propre, qualifiée ici de « quasi-déterministe » : cet avenir admet *au plus un* futur, c'est à dire éventuellement aucun. Autrement dit, l'avenir du passé peut consister à être sans avenir, à proposer un avenir annulé. Nous voilà alors comme avec un passé pur : non seulement il doit avoir un vide pour origine (et non un présent disparu), mais il peut avoir un vide pour destinée (et non une éternité de disparition).

23 De l'instance dite « Intemporel ». Que son horloge ne comporte qu'un seul instant.

Quant à l'instance intemporelle du chronon (notée $\mathbb{1}$ (vav) ou \mathbb{W}), la caractéristique singulière de son horloge consiste à ne comporter qu'un seul instant, noté 0. Or cette instance n'en est pas moins dynamique : une certaine durée en constitue le moteur, bien qu'étrangement une telle durée puisse être déclarée nulle. Et pourtant, malgré sa fixation en un instant unique, cette instance conserve une sorte d'adaptabilité potentielle, une sorte d'indice d'influçabilité.

Car un certain paramètre — propre par ailleurs à chaque dynamique — dispose celle-ci à pouvoir se modifier dans son interaction avec l'autre. Pour $\mathbb{W} = \text{vav}$ (1), suivant donc la valeur de ce paramètre, l'état correspondant à l'unique instant peut : ou bien être préservé, ou bien ne pas l'être et mis « hors-jeu ». Cette seule alternative suffirait alors à rendre l'intemporel « influençable », comme s'il disposait d'un attribut lui permettant en quelque sorte de subsister ou de se retirer. Un peu comme si l'éternité — où rien n'arrive — s'expliquait ainsi sur son inexplicable sympathie avec le temps qui passe.

24 Que le chronon est comme un orchestre dont le passé serait le chef.

Nous sommes ainsi en présence d'un *chronon*, famille interactive composée de trois instances dynamiques, passé, futur et intemporel. Or trois horloges y scandent trois temporalités, d'où l'impératif d'harmoniser les tempo, et de changer ladite famille en une sorte d'orchestre dont⁸ un membre sera instauré chef. L'instance du « passé » assumera cette charge de synchroniser l'ensemble. Ainsi chaque temps indiqué par le passé sera associé à un temps des autres instances.

- Quant à l'intemporel qui ne possède qu'un seul instant, tout temps du passé sera nécessairement associé à cet instant unique.
- Quant à l'horloge du futur, elle sera synchrone avec celle du passé, à l'exception de son instant 0, puisque le passé est dépourvu d'instant 0.

25 Que le temps serait né comme d'une forme de syncope.

Le passé est sans instant 0, le futur en est pourvu, comme si le chef d'orchestre connaissait toutes les notes sauf une. Pourtant cette note est bel et bien inscrite au tout début de la partition propre à l'un des instruments. De là l'instance « passé » (qui dirige le rythme) ne pouvant battre cette note 0, il semble qu'un blanc initial se substitue à la note inconnue. De sorte qu'à l'aurore du temps, en sa genèse élémentaire une faille ouvrirait un instant, une syncope indescriptible comme née d'un malentendu entre deux partitions. On dirait que le temps a dû naître d'une absurdité nécessaire.

26 Que l'instant serait comme un concert.

Mais le trio ne doit pas seulement synchroniser les rythmes de ses instruments, il lui faut encore accorder leurs vibrations. Chacune d'elles doit savoir accueillir la qualité de l'autre, en quelque sorte communiquer. Une instance joue donc sa partition une oreille tendue vers sa réalisation propre, et l'autre vers la réalisation des autres.

- Mathématiquement formulée, cette interaction des dynamiques est rendue possible par une cohérence obligée dans le jeu entre leurs paramètres respectifs. Ou plus exactement : entre les valeurs que les réalisations de l'une

8. Selon le modèle de SD.

donnent aux réalisations de l'autre par l'intermédiaire de ces paramètres. Dans le chronon, c'est ainsi par les valeurs paramétriques de ses instances dynamiques que s'exerce leur influence mutuelle.

- Métaphysiquement interprétée, cela signifierait par exemple qu'au sein d'un même instant (chronon), la relation entre le passé et le futur ne serait ni de détermination ni d'indétermination, mais si l'on veut d'*orchestration*. Car une corde qui vibre n'est pas seule à vibrer, et ses ondes doivent aussi faire écho à celles d'un cuivre ou d'un tambour. D'où cette exigence, qu'à l'harmonie (abstraite) de la composition s'ajoutent les arrangements (concrets) de son exécution. Alors de ces timbres divers, de leurs intonations changeantes et des intensités peut s'élever un concert.

Autrement dit au niveau de son instant (chronon), le « *flux* » du temps repose sur une « *influence* » mutuelle de ses instances dynamiques. Exprimée mathématiquement, cette influence obéit à un certain ordre que traduit ce résumé : « le futur influence le passé qui influence l'intemporel, de façon cohérente, sous la conduite du passé, chef d'orchestre de la famille interactive ainsi constituée : WHY = ויהי »⁹.

27 Que sans condition autre que celle de ses composants, le chronon global est un système fermé.

Le jeu entre ses trois instances élémentaires et dynamiques constitue le chronon. De là, ce *chronon* lui-même instaure sa propre dynamique globale, notée \mathbb{S} = Shin (ש) ¹⁰.

Nous avons vu que chaque dynamique de WHY était *ouverte* à l'autre, de sorte d'en permettre l'influence. La dynamique \mathbb{S} est quant à elle *fermée* à toute influence. Elle doit cependant respecter les conditions imposées par chacune des trois dynamiques qui la composent, et principalement par l'instance \mathbb{H} du passé (chef d'orchestre de WHY). Aussi emprunte-t-elle à \mathbb{H} le moteur qui assure sa durée, et l'horloge qui à chaque instant marque ses états. Comme pour \mathbb{H} donc, la dynamique \mathbb{S} comprend un *début*, mais ne connaît aucun *commencement* (son horloge étant dépourvue de 0). Un peu comme s'il y eut bien un temps où le temps n'avait pas d'existence, ce qui donc lui suppose un *début*. Mais ce *début* n'empêche pas le temps de n'avoir aucun *commencement*, car il vient d'un instant disposé de sorte que le temps s'y présuppose lui-même.

28 Que le temps pourrait n'être qu'un grand Instant.

Il y a de ce point de vue une sorte d'analogie entre le passé inhérent au contenu analytique du chronon (l'instance \mathbb{H}), et le passé dans le temps habituel : le passé serait dans l'entité élémentaire du temps ce qu'il est dans le temps tout

9. Rappel : lues de gauche à droite, les trois lettres hébraïques (ויהי) reproduisent le mot WHY. Lues de droite à gauche, elles expriment leur ordre d'influence dans le modèle mathématique.

10. ש, choisi par SD en raison des trois branches qui composent cette lettre.

entier, un début que rien ne commence. Autrement dit tout chronon apparaîtrait comme le microcosme dont le temps serait le macrocosme, comme si l'immense Temps n'était qu'un grand Instant portant le même nom que son frère : *chronon*. Pour l'un comme pour l'autre, au commencement, rien. Rien en ce sens qu'aucun présent ne peut être assigné en tant que commencement du passé. La métachronologie postule la possibilité de découvrir ce que peut bien cacher cette absence, ce rien à la place du présent. Au commencement de votre naissance, rien. Au commencement de votre mort, rien. Décidément la naissance et la mort semblent bien prendre la forme que leur impose leur instant singulier, comme le ferait d'ailleurs un grand, un immense Instant : le temps lui-même.

29 Qu'en cet « Instant » s'accomplit l'unité dynamique de trois principes : liberté, histoire, destin.

Système fermé, la dynamique $\mathbb{S} = \text{Shin } (\mathfrak{W})$ (chronon global résultant du jeu des ses trois instances) n'a de conditions que celles des dynamiques qui la composent. Nous nommerons ici « dynamique métachronologique » ce système fermé $\mathbb{S} = \text{Shin } (\mathfrak{W})$. Comme pour ses dynamiques composantes, chacun des états de \mathbb{S} contiendra aussi quatre aspects. Une *date* (exception faite de son instant originel interdit), une *position* (dans l'éventail obligé des trajectoires possibles), une *histoire temporelle* (depuis un début assigné et un commencement inaccessible) et une *histoire intemporelle*, nommée « destin ». Par sa liaison avec son instance passée, \mathbb{S} comporte une histoire. Par sa liaison avec son instance intemporelle, \mathbb{S} est porté par un destin. Le *chronon* $\mathbb{S} = \text{Shin } (\mathfrak{W})$ est ainsi une dynamique qui semble concilier trois principes : *Liberté*, *Histoire*, *Destin*.

- *Liberté* : on peut se contenter de se la représenter par l'éventail « Futur » de positions possibles.
- *Histoire* : on peut se la représenter par l'horloge « Passé » faite d'instant sans temps zéro.
- *Destin* : on peut se le représenter par l'horloge « Intemporel », faite d'un seul instant.

De plus il faut penser tout cela dans un seul et même système instantané, système dynamique où l'on passe d'un état à un autre. Or le Destin contraint à un passage d'un état à un état identique, de manière si l'on veut *involution*, et c'est dans ce cadre que l'Histoire peut alors se faire *évolutive*.

Au sein du chronon, il semble qu'une conciliation doive alors s'opérer entre involution et évolution. Si donc un processus *évolutif* permet à une histoire de se poser pour elle-même, reste qu'un destin lui impose de rejoindre un état prescrit par son processus *involutif*.¹¹ Une fois ce destin accompli, le futur reprend ses droits, la liberté et ses possibles vient à nouveau intervenir dans le processus global. Reste que la triple interaction de ses dynamiques internes continue de constituer le cadre général du chronon $\mathbb{S} = \text{Shin } (\mathfrak{W})$, dynamique métachronologique animée par trois principes indissociables : liberté, histoire, destin.

11. Faute de quoi le système se met *hors jeu*, état en quelque sorte si instable qu'il ne peut pas même se poser dans une durée nulle. Comme si l'instant disparaissait à l'instant, et peut-être même, comme s'il s'annihilait sans avoir été.

30 Que le modèle du réel n'est pas la ponctuation du présent, mais la pulsation de l'instant.

Le chronon $\Psi = \mathbb{S}$, élément ultime du temps, doit donc régler sa dynamique propre en respectant une compatibilité entre la variance de ses performances et l'invariance de sa prescription. Or il faut bien remarquer ceci. Dans notre représentation habituelle d'un instant, c'est le présent qui en quelque sorte confère à cet instant consistance et réalité. Mais le chronon Ψ (Shin) est dépourvu de présent. À sa place, entre passé et futur, une instance « intemporelle ». C'est là, au cœur de l'instant même que s'inscrit un destin, lequel, en cas de transgression, réagit d'une seule manière : en mettant ledit chronon hors-jeu, en état d'annihilation instantanée. Le destin n'est donc plus une réalité présente finale, où une idéalité finalisante qui y conduit. Le destin est une loi parmi deux autres de l'instant, dont la transgression se traduit par l'anéantissement instantané. Une compatibilité doit donc se voir respectée et dans cette limite, la liberté de l'histoire *cohabite* avec la contrainte du destin. A toute réalisation de la dynamique \mathbb{S} , l'intemporel prescrit ainsi un destin dont le chronon doit se rapprocher jusqu'à l'atteindre, de sorte de recommencer librement son processus. Il y a là une sorte de *pulsation* du chronon, à l'image d'une diastole et d'une systole, entre la liberté et le destin de la dynamique global. Au cœur de l'instant, c'est cette *pulsation* qui se substitue au présent, en évacuant la réalité habituelle et en ouvrant à une réalité inhabituelle : celle d'un instant non pas fait pour mourir, mais destiné à respirer.

31 Qu'en l'absence de présent, le réel ne décide plus du possible et de l'impossible.

La philosophie est née d'une certaine perplexité devant l'opinion et néanmoins cette opinion elle-même peut se montrer perplexes. Par exemple lorsque arrive un événement malheureux, on s'exclame « cela devait arriver ! », tandis que la victime murmure « si j'avais su... » : ce qui face au futur se vivait dans la liberté semble face au passé se dissoudre en destin.

Depuis l'antiquité a lieu dans la pensée cette collision entre le futur face au possible, le présent face au réel et le passé face au nécessaire. Or il faut remarquer que cette collision a lieu au cœur du présent même. Là exactement tombe le verdict : tous les possibles futurs sont déclarés impossibles et irréels dans l'instant même, tous sauf un : celui qui vient de se réaliser. Or d'où les possibles tirent-ils leur statut d'irréels ou de réels ? De la fonction décisive du présent, qui tranche entre la réalité ou la non-réalité actuelle d'un possible. Tous les numéros peuvent sortir, la roulette tourne, rien ne va plus... « 13, noir, impair et manque ! ». Vous voilà ruiné. Le présent impose le réel, décide du possible, fixe l'impossible et ramasse la mise. Soit, mais retirez le présent, comment alors se joue la roulette ?

Or le temps du chronon est justement dépourvu de présent. A sa place, un « intemporel » dont la fonction n'est pas *discriminante* (admettre un possible et recalculer tous les autres) mais *prescriptive* (établir ce qui permet la poursuite de la dynamique et ce qui l'interdit). Par là l'instant métachronologique n'est

pas décisif de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas. Son modèle n'est plus le point final d'une sélection, comme celle d'un instant (chronologique) qui impose une *réalité actuellement incompatible* avec la liberté de son futur. Car l'instant (métachronologique) quant à lui se compose de *possibilités actuellement compatibles* avec la contrainte de son destin. Et ce destin n'est pas plus une contrainte pour le futur qu'une grammaire le serait pour son histoire quand on la racontera.

Si l'on admet cette figure, un événement ne proviendrait pas d'une possibilité inactuelle devenant une réalité actuelle, mais d'une possibilité maintenue possible non malgré, mais par la réalité même. C'est donc qu'un autre mode de réalité se substitue à celle du présent instantané, une modalité nouvelle expressive de cette *pulsation* instantanée où battent ensemble liberté et destin, comme par la palpitation d'un cœur sans laquelle l'instant, et le temps qu'il engendre, seraient anéantis.

32 Que par la forme de son instant, un événement ne doit pas être dit « réel », mais « exact ».

Possible, réel et nécessaire sont les modalités habituelles de la forme conceptuelle donnée aux événements du monde, passant par leur instant « présent ». Quel nom alors donner à cette modalité nouvelle qu'impose la forme d'un instant sans présent ? L'actualité ponctuelle a disparu, elle n'est plus décisive, et si l'on joue à la roulette, ce qui arrive arrive et pourtant rien n'est perdu. A l'envers du numéro qui tombe, il y a un vide où il sombre. A l'instant de la mort, un croupier invisible semble ramasser toute la mise, mais a-t-on vraiment tout misé à l'instant de sa naissance ?

Or l'instant sans présent, le chronon confère sa forme à ces instants. Notre perplexité devant la mort n'exprimerait pas alors l'ignorance devant l'inconnu, mais l'appréhension d'une familiarité inhabituelle, un peu comme si nous portions la mémoire d'avoir hésité à naître. Non que nous refusions l'existence, non que nous craignons l'inexistence, mais l'une se mêlant à l'autre en ces instants extrêmes, nous serions justement proche de découvrir de quoi est fait cet instant, et de quoi est-il fait ? De rien de décisif précisément, plutôt d'une *exactitude* incertaine, accueillante à la cohabitation des possibles. Comme si en son principe le temps avait du cœur. Ainsi se propose le nom de la modalité recherchée : entre possible et nécessaire, au lieu de réel : *exact*.

33 Que la pulsation de l'instant peut cependant le conduire à sa perte.

Il existe cependant des raisons qui mènent à l'annihilation de la dynamique du chronon Shin (Ψ). D'abord l'égarément d'une histoire qui s'éloignerait de son destin, mais aussi cette sorte d'essoufflement par lequel une course trop rapide empêcherait d'atteindre l'arrivée. En ce cas plus on s'efforce, plus on s'éloigne, et la tentative répétée ne fait qu'accélérer l'échec. Trop rapide, la dynamique se met comme en sursis, poussée vers son extinction pure et simple. Cela rappelle l'étrange phrase par laquelle Kafka ouvre «Le Procès» : « On avait sûrement

calomnié Joseph K., car, sans avoir rien fait de mal, il fut arrêté un matin. »¹² Anéantissement interminable, car ainsi s'achève « Le Procès » : « ...c'était comme si la honte dût lui survivre. »¹³ Entre deux, le récit ne développe ni une destinée ni une liberté, mais l'essoufflement même due à cette pulsation condamnée dont auraient pu s'irriguer l'une et l'autre.

34 Que le chronon donne singulièrement forme aux événements extrêmes, dits « collisionnels ».

Le chronon — instant sans présent — vient de se voir développé dans ses aspects théoriques. Mais l'absence de présent n'est pas seulement une hypothèse de pensée. Elle ne peut non plus être l'objet d'un vécu affectif quelconque. Pourtant elle semble bien présupposée dès qu'il faut considérer des états quasi métaphysiques tels que le naître initial d'un être humain, ou sa mort même. Sans ignorer les difficultés posées par la notion de « sujet », il est demandé ici d'admettre qu'il puisse s'agir de quelque chose comme l'instauration d'un sujet, et de son abolition en tant que tel. Bien sûr il peut sembler téméraire d'évoquer le mot « expérience » concernant une telle instauration ou une telle abolition. Néanmoins chacun parfois peut ne pas s'interdire de s'égarer dans la fouille d'un éventuel for intérieur, et de penser y parvenir à une sorte de trou en lieu et place des extrémités de sa propre histoire, soit qu'il en cherche la mémoire, soit qu'il en examine l'appréhension. Un tel trou ressemble comme deux gouttes d'eau à la nuit totale que rencontre celui qui tenterait d'apercevoir un quelconque souvenir des périodes profondes de son sommeil sans rêve. Il y aurait là comme l'expérience d'une absence d'expérience, visant un événement quasi métaphysique, sorte de conscience stupéfaite d'avoir part à sa propre inexistence. Ce vécu de ce qui n'est pas vécu, nous le nommons une expérience *collisionnelle*, où se rencontre ce qui ne se rencontre pas. Cette sorte de « collision » définit alors l'aspect à la fois spéculatif et empirique de la saisie de tels événements extrêmes. L'instant de mourir, l'instant de naître constituent ainsi des manières singulières de paradigmes existentiels du *chronon* sans présent, lequel impose sa forme à ces événements quasi métaphysique et à leur expérience collisionnelle.

35 Que tout événement survenant à la fois dans le passé et le futur, il faut admettre sa quandoté.

Les événements extrêmes semblent éclater par une collision produite devant la stupeur des témoins. Le chronon (sans présent) commande leur forme, mais ni plus ni moins qu'il la confère à n'importe quel événement des intervalles paisibles. Ce qui signifie qu'à tout moment, nous ne vivons pas la plénitude infiniment fugace d'un présent immédiat, mais la collision le plus souvent silencieuse du passé et du futur dans l'instant. Car tout ce que nous vivons ne

12. Traduction Alexandre Vialatte

13. *id.*

manifeste pas la substance évanescence d'un temps qui passe, mais l'accident incessant de temps anachroniques.

Ce qui nous paraît contemporain serait ainsi toujours anachronique et, par dessus tout, ce qui survient dans les manifestations extrêmes où se conjuguent le rien et le tout, à l'instant de naître ou de mourir. Pourtant ce rien et ce tout restent corrélatifs dans tout événement, qu'il se produise ou non de façon sensationnelle. Le chronon associe en un seul et même instant un passé et un futur anachroniques, et impose sa forme à tout événement comme à la collision qu'il manifeste. Or puisque il est demandé ici d'admettre qu'un événement ne survient pas sur la pointe d'un présent, mais *à la fois* sur les deux versants passé et futur du temps, il faut bien accepter aussi cette étrange formulation : que tout ce qui se passe arrive *à la fois* dans le passé et dans le futur. A l'image donc de l'« ubiquité » qui qualifierait une chose située *à la fois* ici et là dans l'espace, il faut convenir ici d'une « quandoquité » qui qualifierait un événement située *à la fois* ici et là dans le temps, de par la forme même du chronon qui le soutient. Par là en effet cet événement ne serait pas simple, mais double, car il serait commandé par deux lois temporelles distinctes, et il lui faudrait survenir deux fois *à la fois* au même instant.

36 Qu'en un sens un événement qui survient n'est ni déterminant, ni déterminé, et ne survient pas.

Au moment « exact » de sa manière d'être (qui n'est pas une manière d'être « réelle »), et par la forme du chronon qui s'impose, un événement présente trois caractéristiques.

1. Un événement est fait de *possibilités* constitutives de son actualité même, et non d'un avenir anticipé. (§13)
2. Son commencement est un *vide* en lui, et non un plein d'événements hors de lui. (§15)
3. Ce vide même impose à son existence une certaine forme d'*inexistence*. (§16)

Par la caractéristique 1, un événement n'est pas *déterminant* de manière univoque, mais il l'est de manière équivoque. Par la caractéristique 2, un événement est *déterminé* de manière ainsi équivoque par un autre événement, mais reste *indéterminé* de par un vide en lui-même. Par la caractéristique 3, un événement à la fois *survient et ne survient pas*.

37 Qu'en ce sens un événement n'est ni l'effet d'une cause, ni la cause d'un effet, et n'arrive pas.

Par la caractéristique 1, un événement ne peut être dit cause suffisante d'un autre événement, non parce que celui-ci aurait d'autres causes conjointes, mais de par le caractère équivoque de sa puissance même de causer.

Par la caractéristique 2, un événement ne peut être dit l'effet d'une ou de plusieurs causes suffisantes. Il se fait somme toute effet de lui-même, non en réaction à une action, ni en s'inaugurant cause de soi, mais en se posant — et se présupposant — en tant que pur effet sans cause.

Par la caractéristique 3, de loin la plus étrange, la plus impalpable, la plus indicible : ce qui arrive *arrive*, et à la fois *n'arrive pas*.

Mais il est possible de se représenter cela de manière suffisamment « exacte », en se disant de notre propre mort que cet événement pour nous suprême survient, mais n'arrive jamais. Reste que cette exactitude est plus difficilement saisissable si nous la portons vers notre propre naissance, laquelle également viendrait d'un naître qui n'aurait jamais abouti.

38 Qu'un instant commande notre propre événement d'exister, et définit notre singularité.

Nous imaginons facilement que, pareille à l'expérience de notre chute dans le sommeil dont la collision ne peut être perçue, l'expérience de notre chute dans la mort se ferait par une collision semblable, imperceptible. Nous ne pouvons atteindre notre propre limite sans nous éteindre, et donc sans atteindre notre propre limite. Par extension notre pensée, bornée par elle-même et non par ce qui la supprime, peut se faire le modèle de toute chose, et inviter à affirmer : aucune chose ne peut atteindre sa propre surface, tant celle de sa figure spatiale que celle de sa figure temporelle (Léonard de Vinci affirmait par ailleurs que la surface d'une chose n'appartient pas à cette chose). Si en outre cette chose se donne en quelque sorte comme son propre événement d'exister, alors sa surface spatiale est un flou, voire un vide, tandis que son commencement et sa fin temporelles ne sont rien. Or ce rien n'est pas un précipice extérieure, il est un rien intérieur, un certain vide qui la définit. Il faut alors nous représenter un tel vide qui serait tout ce que nous pouvons atteindre de notre propre limite, non seulement à la surface de notre individualité corporelle, non seulement au seuil de notre venue au jour, non seulement à celui de notre disparition à nous-même, mais aussi à chaque moment où notre pensée passe à la pensée suivante et quitte la pensée précédente. Car lorsque ce passage est interrompu par la mort, nous ne rencontrons pas plus ce vide que lorsque nous passons d'une pensée à une autre, quand pourtant ce vide est là, limite intérieure à une pensée incapable de toucher sa fin. Nous imaginons facilement notre mort — disions-nous — tomber comme un sommeil, ce serait même là l'expérience universelle, la seule dont chacun puisse disposer. Mais il faut aussi imaginer notre naissance, notre limite la plus antérieure, et au delà de cette extrémité en droit pensable, l'extrémité impensable de notre naître à cette naissance, comme à l'instant de notre conception même, notre naître absolu. Telle semble être notre surface dernière, celle qui n'appartient pas à la chose tout en se définissant comme sa surface, quand nous naissons de rien. Il y a là une sorte effective et impossible d'expérience du néant, ou plutôt celle d'un vide qui serait le nôtre, cette surface invisible de l'accession à notre instant, notre instant propre sur lequel nous chevauchons comme depuis toujours. Ce vide qui configure notre naître, ce vide qui serait le nôtre et qui nous accompagne tel un commencement inaccessible et absolu, nous le nommons ici notre singularité. Par singularité, disons qu'il faut entendre

cette sorte d'inexistence à laquelle nous aurions part, non celle d'une négation de notre existence, mais celle d'une conjonction par laquelle notre existence se joindrait à son inexistence de sorte que celle-ci s'appréhende par une définition ni négative, ni positive, mais singulièrement conjonctive. La singularité désignerait cette conjonctivité d'une inexistence jumelle de l'existence et commandée par la nature de l'instant qui la soutient, celle d'un vide qui serait le nôtre et dont parfois nous aurions l'impression, comme d'être accompagné par ce qui en nous ne serait pas parvenu jusqu'à notre naissance, et qui à commencer par notre mort, n'en finirait jamais de naître.

39 Que toute chose est individuelle et singulière.

La métaphysique la plus originelle commence par trois pensées fondatrices de trois principes :

- L'être est, le non-être n'est pas (Parménide).
- L'être n'est pas, le non-être est (Héraclite).
- L'être est **Et** le non-être est (Leucippe).

De ces trois pensées fondatrices, seule la troisième envisage que la conjonction est l'opération logique première de la métaphysique, plutôt que l'affirmation ou la négation. Leucippe songe au principe des choses à partir d'une intuition physique : l'être n'a pas plus d'existence que le non-être, parce que le vide entre les corps n'a pas moins d'existence que les corps¹⁴.

Il faut poursuivre ce troisième principe vers ses conséquences quant aux événements chronologiques. L'instant de la naissance instaure un individu, et cet événement strictement individuel en quelque sorte « existe ». Mais cet événement — comme celui de la mort — se définit doublement, par le plein qu'il inscrit **Et** par le vide qui le circonscrit. L'individu instauré est ce plein, ce corps propre. Mais qu'est-il quant à son vide ? Nous nommons « singularité » ce qu'est un individu quant à son vide, son propre vide, étant entendu que ce vide n'est pas un vide de corps, mais un vide de temps inhérent à l'instant même et indiqué dans le chronon comme son instance « intemporelle ». En réminiscence des intuitions de Leucippe, nous dirons alors que si l'on considère l'élément de son instant d'être et de ne pas être, la pleine *individualité* est l'exacte symétrique de la *singularité* vide. Mais aussi par son instant et l'événement que cet instant commande, toute chose se voit imposer d'être à la fois l'une **Et** l'autre.

40 Que toute individualité comporte sa singularité symétrique.

La connaissance livre à notre imagination les immenses espaces, les étoiles multiples et les années-lumière, la démesure des temps, les milliards d'années, les énergies géantes, les grandioses explosions ...Mais l'imagination a peine à se représenter l'énormité des nombres, même lorsqu'elle repousse les limites des

14. « Leucippe et son camarade Démocrite déclarent que les éléments sont le plein (*pleres*) et le vide (*kenon*), qu'ils nomment respectivement l'être (*on*) et le non-être (*me on*). De là, le plein et le consistant (*stereon*), c'est l'être ; le vide et l'inconsistant (*manon*), c'est le non-être. C'est pourquoi ils pensent que l'être n'a pas plus d'existence que le non-être, parce que le vide n'existe pas moins que le corps (*somatos*). » Aristote, *Métaphysique*, A4, 985b4.

images qui viennent. Alors nous cessons d'y songer et nous percevons à nouveau le plus proche : les murs de notre logement, les rideaux de la fenêtre, les échos du quartier et tout au centre, entre deux sommeils, notre propre instant de vie brève et protégée. La science tente bien de plonger encore cet instant dans les âges de la Terre, parmi les bêtes gigantesques et jusqu'aux marécages d'où nous venons, mais nous ouvrons vite les yeux et pour finir nous voici ramenés à notre chambre, à ses vitres et aux bruits de la rue. C'est que la science jongle avec les échelles, celle des microscopes et des télescopes divers, des puissances et des logarithmes, tandis que l'existence se limite à ce qu'elle voit parfois très loin à la belle étoile, très loin à l'horizon, mais le plus souvent guère au delà du panneau d'un quai où est inscrit « Sortie ». C'est l'échelle humaine. Elle concerne le temps des salles d'attente, des heures de repas, des rendez-vous, des colères qui s'apaisent et du souvenir des voix disparues. Il est facile d'admettre que ce qui est grand semble relatif à ce qui est petit, tout en se montrant petit relativement à ce qui est plus grand. Pourtant existe-t-il une échelle originelle de référence, une sorte d'échelle non pas arbitraire, mais absolue ? Notre galaxie immense est faite de milliards de soleils, mais elle reste minuscule relativement aux milliards de galaxies. Notre Terre est un brin d'herbe dans la Voie Lactée, et le bon vieux système solaire une vague clairière entourée de quelques arbres perdus dans un milliard de forêts. Quant à l'Univers, notre immense Univers, allez savoir s'il ne représente pas encore deux ou trois mètres carrés introuvables au milieu d'autres univers sans nombre, un square éphémère où quelques enfants terminent leurs vacances avant d'être avalés par la nuit. Où cessera notre vertige ? Pourrons-nous nous allonger et affirmer que ceci est immense, vraiment immense, immense absolument ? Pourrons-nous enfin mesurer notre corps dans les espaces interminables ? La taille de notre temps dans les temps infinis ? Alors nous fermons les yeux, et nous nous rappelons avoir appris que l'Univers gigantesque et ses milliards de milliards d'étoiles étaient initialement contenues dans une tête d'épingle. Que même cette tête d'épingle était elle-même trop vaste pour l'Univers entier. Voici maintenant le monde entre nos deux doigts, et pourtant nous perdons encore nos repères. L'immensité devenue minuscule se montre à son tour immense autour d'univers plus infimes. Ceci est-il plus grand que cela ? Il faut se résigner, aucune échelle ne semble absolument dernière ni absolument première, et la relativité semble définitivement légitime quant à revendiquer le dernier mot sur la mesure des choses. Pourtant ces images sans fins nous demeurent extérieures, elles flanquent notre corps de ce qui le dépasse en hauteur, largeur et profondeur, comme si nous respirions au sein d'une sorte de ballon gonflable et dégonflable à merci. Or ce qui est strictement premier est l'avènement de notre propre corps à l'existence, et non l'événement par lequel ce corps décide de prolonger ceux qui le précèdent et les matières qui l'entourent. Disons qu'en tant qu'*événement*, ce corps a une *naissance*. En tant qu'*avènement*, ce corps *naît*.

Il ne suffit pas alors de dire d'un corps qu'il est un « *individu* » pour rendre compte de l'accession *singulière* à l'existence. Il y a dans le chronon, dans la composition de l'instant, une instance intemporelle (notée $\mathbf{1}$ (vav)), dont l'horloge ne bat qu'un seul instant, et qui à ce titre ne semble pouvoir comprendre un quelconque devenir des choses, une altération. Pourtant cette instance possède une fonction capitale, une sorte de droit de vie et de mort sur tout prétendant à l'individualité même. On dirait qu'il lui incombe d'accepter - ou non - cette candidature, et de signifier son décret par la simple retenue de son battement. A

ce niveau il ne s'agit pas alors de conférer son échelle à un corps individuel, mais d'accepter ou non de conférer cette individualité à une singularité. Voilà peut-être une réponse à nos perplexités et à nos frayeurs devant l'immensité. *Ce qui est relatif concerne des individualités et des événements dans l'Espace-Temps. Ce qui est absolu concerne des singularités et des avènements dans l'Instant.*

Cette idée se rattache d'ailleurs à la *pulsation* par laquelle une histoire pouvait se voir confirmée ou infirmée par un destin (§30-33). Cette confirmation et cette infirmation se plaisent en cette image d'un cœur qui bat, qui irrigue un corps ou bien ne l'irrigue pas. Tel se présente l'unique instant de l'horloge intemporelle, l'unique fonction au cœur de l'instant qui ouvre celui-ci à ce qu'un devenir commence et poursuive son devenir, ou à le frapper d'inexistence : à l'accepter ou à l'excepter. C'est là que le devenir des choses dépend du temps de leur instant, car ce qu'il y a d'intemporel dans cet instant décide en dernière instance de l'existence des choses. Par son instant, le temps passe ou le temps s'effondre, il plonge un corps dans *l'individualité relative d'un être quantifié*, à condition d'admettre ce même corps dans *la singularité absolue d'un être accepté*. Il faut alors admettre cette nouvelle symétrie : la grandeur individuelle et relative de toute chose dans l'espace-temps, atome, homme ou univers, se double de sa singularité instantanée et absolue.

41 Que le dernier mot sur la mort se rapporte moins à l'individualité qu'à la singularité.

La mort concerne *l'individu* d'une espèce, celle-ci pouvant d'ailleurs disparaître à son tour sans qu'il s'agisse à proprement parler d'une mort. Peu importe ici le niveau de conscience du vivant considéré, lequel émergerait d'une certaine superstructure individuelle. Peu importe également le degré de complexité organique du même vivant, qui composerait son infrastructure individuelle. La mort semble en tous cas survenir sur cette structure double comme l'effet d'un dysfonctionnement plus ou moins inévitable de ses performances. Quant à la naissance, le fait est qu'elle instaure cette individualité doublement structurée et la possibilité indéfinie de sa déstructuration. A partir de là, abstraction faite des appels aux croyances, tout est dit de la mort, strictement individuelle donc.

Mais tout n'est pas dit si *l'individu* n'est pas le dernier mot dicible d'un vivant qui meurt. Non pas que l'on puisse aussi discerner, dans l'infrastructure organique, des kyrielles d'individus repérables pour lesquels la notion de mort resterait pertinente. Non pas encore qu'il faille distinguer, dans la superstructure neuronale, les formes propres à l'émergence d'une subjectivité à laquelle la pensée de la mort serait réservée. Le dernier mot sur la naissance ou sur la mort n'est prononcé ni en visant cette infrastructure, ni en visant cette superstructure, ni donc en se rapportant à l'individualité compliquée d'un individu. Pour entendre ce dernier mot, il faut en quelque sorte considérer que ses lettres ne sont pas inscrites à l'encre sur un tissu ou en poussières d'or sur un marbre, mais qu'elles se manifestent comme si ce tissu ou ce marbre avaient été, lettre après lettre, minutieusement *ajourés*. « Naissance » et « mort » ne s'imposent plus alors comme saillantes d'une matière ni comme imprégnées de ce qui l'environne, mais exposent ces événements à l'endroit et à l'envers, tous deux liés

par un jour que l'on devine infini. Individualité et singularité sont ainsi en quelque sorte symétriques l'un de l'autre. Reste alors ce jour qui va et vient entre ces deux envers. L'analyse du chronon nous le laisse entrevoir, mais seulement comme l'image de cette pulsation intemporelle qui lui est inhérente (§30), et par laquelle à tout instant une *individualité* surviendrait sur sa *singularité* comme une histoire sur son destin.

42 Que l'annihilation est moins une interruption individuelle qu'une irruption singulière.

Dans le chronon réside ainsi cette instance intemporelle dont la fonction semble consister à veiller à ce qu'une prescription — comme l'Écrit invariant d'un livre — soit respectée par sa compréhension — comme l'Oral variable d'une interprétation. Tout n'est pas permis dans ce qui se vit entre l'un et l'autre, car nous disions que si une histoire se précipite ou perd de vue un destin, en quelque sorte c'est le temps lui-même qui s'effondre. Plus exactement une dynamique se met « hors-jeu, » et le système se trouve en passe d'annihilation instantanée. Cette annihilation concerne principalement la forme de l'instant même et non le contenu du phénomène. Il ne s'agit donc pas d'une transformation, par laquelle un certain contenu changerait de forme, ni d'une certaine identité dont les modalités varieraient. L'annihilation n'est pas la disparition d'un quelque chose et l'apparition de son absence, ce qui supposerait deux instants et la succession par laquelle un présent se verrait interrompu par un autre. Or l'annihilation est un processus inhérent à l'instant même, au chronon dépourvu de présent. Comment alors se représenter une annihilation qui ne soit pas une disparition, un évanouissement, un effacement, ni toutes ces sortes de désintégrations, de volatilisations, de négations explosives ?

C'est qu'il faut encore se défier de la *négation* qui opère dans ces images, et les considérer au moyen de la seule *conjonction*. Pour cela il faut comprendre cette annihilation à l'envers : non l'événement d'un anéantissement (qui ne conserve rien) ni celui d'une transformation (qui conserve quelque chose), mais l'avènement du rien que porte la chose, l'accent mis sur une inexistence que l'existence ne quitte jamais. L'annihilation est en quelque sorte l'abolition de ce qui distingue dans le temps ce qui arrive à la naissance et ce qui arrive à la mort, et l'irruption de ce qui n'arrive pas à l'instant de ces événements mêmes. L'annihilation est l'irruption d'une singularité, davantage que l'interruption d'une individualité. D'où cette formulation exacte quoique énigmatique :

L'annihilation est l'événement lui-même, en tant qu'il n'arrive pas.

Un grand frère donne la main à son petit frère, tel est l'avènement de l'annihilation. L'un de ces frères sans l'autre, tel est l'événement de la disparition. Mais où se trouve l'annihilation puisqu'ils sont là l'un **Et** l'autre ? Précisément à l'endroit de ces mains, mais exactement à l'envers.

43 Que dans une collision, l'annihilation est un événement existant et un avènement inexistant.

La métachronologie établit une certaine saisie d'un objet chronologique nommé « chronon » supposé constituer un système dynamique à la fois élémentaire et complexe du temps. Elle propose ainsi des principes et des lois visant à donner métaphysiquement et mathématiquement forme à ce chronon. Quant au contenu de cette forme, il serait censé obéir en dernière instance à la formalité de ces principes et de ces lois. Ainsi de l'individualité d'une naissance ou d'une mort, qui vient de se voir associer une singularité, la nature du chronon imposant qu'à l'existence portée par ces événements se joigne une étrange part d'inexistence. Cette étrangeté n'est pas sans rappeler le paradoxe que constitue ce que nous avons appelé une « expérience métaphysique »¹⁵, celle là même que nous sommes supposés vivre en nos instants extrêmes, lors de cette collision exceptionnelle que représente l'idée de venir instantanément au jour et puis tout aussi instantanément de partir dans la nuit. Vladimir Jankélévitch nommait justement « collision » cette rencontre sans rencontre de ce qui nous instaure et de ce qui nous enlève. Cette collision trouve son expression logique dans un dilemme de la forme « je meurs » ou un terme est renvoyé sans cesse à l'autre, car l'instant de la mort est déjà **Et** n'est pas encore la mort. Tout le mystère de cet instant semble se réduire à ce « **Et** » qui joint les incompatibles. L'effectivité et l'impossibilité d'une telle jonction prend donc ce nom : « collision ».¹⁶

Or il faut remarquer que cette alternative inscrite dans l'instant même de la mort (le vivant y est encore vivant **Et** déjà mort) impose que la prévalence d'un terme efface celle de l'autre, pour s'effacer elle-même aussitôt, et prévaloir encore aussitôt qu'effacé, et ainsi de suite. La logique de cet instant extrême correspond ainsi à celle de tout instant, en ce sens que s'y montre comme en un cœur cette *pulsation* par laquelle nous définissons la fonction de l'instance dite « intemporelle » du chronon (instance dont l'horloge ne comporte qu'un seul instant) et qui pourtant est paramétrée de sorte de réagir à l'influence des autres dynamiques en accueillant ou en se retirant, ouvrant ainsi à une persévérance ou condamnant à l'annihilation. Si donc la mort se réduisait à la figure de son instant même, il lui faudrait obéir à la logique « métalogue »¹⁷ (pulsative) de cette collision, et non à la logique dialectique d'une négation.

C'est ainsi qu'il faut donc comprendre une « annihilation » : comme celle qu'impose l'instant de cette collision, et où le paradoxe persiste d'y appréhender la conjonction indissociable de l'existence et de l'inexistence. De cela la physique suggère une image analogue lorsqu'elle rapporte la rencontre expérimentale, dans un accélérateur, entre une particule et son antiparticule, par exemple un électron et un positron, lesquels semblent s'annihiler instantanément lors de leur collision. Mais cette annihilation n'est jamais qu'apparente, puisqu'en réalité il se produit une conversion intégrale de la masse en énergie, cela selon l'équivalence exprimée par la formule d'Einstein $E = mc^2$. Reste cepen-

15. Vladimir Jankélévitch qualifiait cela de « *métempirique* ».

16. « Non, il s'agit désormais d'une réciprocité entièrement contradictoire... d'un débat équivoque et infini qui de toute éternité fait prévaloir la mort sur la conscience et la conscience sur la mort. » Vladimir Jankélévitch, *La mort*, Flammarion 1966, p.384.

17. Jankélévitch nomme « métalogue » la logique paradoxale de l'instant.

dant l'*instant* de cette collision, de cette annihilation et de cette conversion. Si cet instant se confond avec l'événement lui-même, tout est dit. Mais si - comme la métachronologie le suppose- tout contenu événementiel obéit à la forme de son instant, alors il faut prendre en considération un certain envers de l'*événement* inscrit dans son histoire, envers où se trouve en jeu l'*avènement* de cet événement.

Par « avènement » il faut en quelque sorte entendre l'événement en tant qu'inexistant, dévalué dans l'alternative collisionnelle par la prévalence de l'inexistence sur l'existence. En quelque sorte un *événement* intervient dans le temps, un *avènement* provient de l'œuvre de son instant (de par la fonction de son système « intemporel » paramétré de sorte de permettre ou non la poursuite d'une dynamique corrélative). L'annihilation alors ne doit pas seulement être expliquée en termes de transformation ou de conversion, mais en quelque sorte en termes d'accompagnement ou de retrait.

On peut se représenter cela en repensant à cette image de ce qu'il est ou non possible d'interpréter d'un livre entièrement écrit¹⁸. La ligne est incertaine qui sépare le moment de s'aventurer de celui où l'on s'égaré, à l'image d'un conte dit à un enfant le soir, quand il écoute encore et bascule déjà dans son sommeil. C'est pourtant un seuil effectif et invisible semblable qui ouvre à la poursuite d'une dynamique ou qui la condamne, en un silence pareil à celui d'un ange qui veille ou se retire en soufflant sur les yeux.

44 Que l'origine des choses n'est pas une présence mais une collision.

Ce qui rend confus cette question de l'origine radicale, comme ce qui rend énigmatique la question de la fin du monde et de notre mort, vient de ce que nous y projetons l'image tenace de notre présent, comme si nous étions présents en ces moments extrêmes, et que cette origine ou cette fin se présentaient à titre de présences au regard d'une sorte d'observateur fictif. Mais ce regard ressemble comme deux gouttes d'eau à notre propre regard actuel, avec cette différence poétique qu'il permet de composer une fiction. Or si l'on accède à cette simple demande que le présent soit considéré comme un phénomène indissociable de notre pensée, ou de notre conscience, alors il devient possible de détacher ce présent hors de l'origine ou de la fin des choses. Ce temps ainsi détaché serait celui d'un instant, mais d'un instant dépourvu de présent, en l'occurrence d'un chronon. Lorsque alors se pose la question de l'origine, il ne faut pas y comprendre la présence d'un contenu dont la forme serait donnée dans le présent d'une quelconque intuition.

Quelle que soit donc l'interprétation choisie de ce qui se nomme « origine » : un commencement, un inconditionné, une cause première, un principe...il faut par méthode s'interdire d'y projeter l'idée d'une *présence*, saisissable dans le *présent* de cette saisie. C'est ce que permet l'emploi de la notion de chronon, laquelle garde l'instantanéité sans le présent. Le problème de l'instant de l'origine, si celle-ci doit s'inscrire dans une forme de réalité, légitimerait ainsi le recours à l'ordre du chronon.

18. Cette dynamique intemporelle Stéphane Dugowson la nomme aussi : « *le livre* » (cf. *infra*, chapitre 3, section 1.3).

Or rappelons-le, le chronon est un système fermé, extérieurement inconditionné en quelque sorte, car conditionné seulement par le jeu interne de ses instances (futur, passé et intemporel). Mais ces trois instances se trouvent en interaction, et aucune ne semble en droit de s'arroger le titre d'inconditionné. Il y a certes un ordre d'influence (dont le premier terme est le futur), mais il y a également un principe (le passé) qui conduit la synchronisation de l'ensemble, et aussi une prescription (l'intemporel) que doit respecter toute histoire. Chacune des trois instances peut ainsi revendiquer le pouvoir suprême, et l'inconditionné demeure introuvable.

Pourtant une fois de plus l'expression « introuvable » ne signale pas ici un défaut de notre pouvoir subjectif de trouver, mais un statut objectif de l'introuvable même. Car comme notre mort, notre origine ne se rencontre qu'en ne se rencontrant pas. Tel est le sens de la notion de « collision », dont l'opération métalogue consiste justement en un renvoi interminable d'un pôle à l'autre de deux termes conjoints et incompatibles : être encore vivant **Et** déjà mort à l'instant de mourir, être déjà l'origine **Et** ne l'être pas encore à l'instant d'instaurer. Un peu à l'image (proposée par Jankélévitch) de deux amants ne pouvant ni vivre ensemble ni se séparer : quand ils se joignent ils se séparent **Et** quand ils se séparent ils se rejoignent, en un seul et même instant. Ainsi opère l'alternative dans un événement/avènement : elle y fait prévaloir l'existence sur l'inexistence ou bien l'inverse, l'une et l'autre formant un couple indissociable. Ainsi œuvre également la collision propre aux instances du chronon, où chacune renvoie à l'autre le statut d'inconditionné. *C'est cette « collision » interne au chronon qui se substitue à la « présence » d'un événement.* En tant que forme de tout événement, la collision de l'existence et de l'inexistence impose à l'événement originel le caractère objectivement introuvable d'un inconditionné jamais arrimé à un premier terme **Et** toujours renvoyé au second. Constatons à nouveau ici la pertinence de substituer la *conjonction* métalogue à la *négation* logique. Ainsi en quelque sorte, la *première seconde* de l'univers porterait bien son nom de *seconde première*, comme d'ailleurs la dernière et toutes les autres.

45 Que le chronon est un objet mathématique et métaphysique irréductiblement équivoque.

L'essai de modélisation mathématique du chronon aboutit à cette remarque finale que le système intemporel (noté \mathfrak{V} (vav)) a bien conservé sa fonction de conjonction (au sens où elle est interactive avec les autres systèmes), mais sans parvenir à retenir sa fonction de conversion (c'est à dire de renvoi immédiat d'un pôle à l'autre de deux termes à la fois joints et incompatibles)¹⁹. Ainsi que nous venons de le voir, cette conversion est caractéristique de la collision par laquelle une annihilation ou une origine ne doivent pas être comprises comme des présences liées à l'univocité d'un présent, mais comme ces renvois instantanés liés à la plurivocité irréductible du chronon (dépourvu de présent). Le modèle mathématique achoppe donc sur cette fonction collisionnelle centrale de l'instance \mathfrak{V} (vav), et cette difficulté peut être elle-même interprétée. Mathématique et métaphysique se sont en effet joints dans ce livre, mais sans se rejoindre sur ce point, comme si là exactement se trouvait le seuil même d'incompatibilité

19. Cf. *infra*, chapitre 3, conclusion.

entre logique mathématique et métalogue métaphysique. Les valeurs logiques de vérité de la conjonction et de l'incompatibilité sont inverses l'une de l'autre, et leur unité — notée (\uparrow (vav)) — exprime exactement ce qui se nomme collision métalogue. Il y a donc là véritablement collision entre logique et métalogue, ou entre mathématique et métaphysique. En ce seuil \uparrow (vav), la mathématique et la métaphysique se rencontrent donc sans se rencontrer, comme deux passants se croisent et vivent un instant dans le même monde, bien que leurs pensées divergent et que leur pas s'opposent. De sorte que la connaissance de cet instant n'échappe pas à sa nature collisionnelle, et que l'équivocité de sa perspective (mathématique et métaphysique) est elle-même aussi irréductible que celle de son objet.

46 Être ou ne pas être, telle est la question. Exister et ne pas exister, telle est la réponse.

Toute la question de la mort se pose dans l'interprétation de cette disjonction « ou ». Si elle est « exclusive », elle exclut que l'on puisse *à la fois* exister et ne pas exister, c'est l'un ou l'autre.

Si elle est « inclusive » (à l'image d'une double nationalité), on peut à la fois exister et ne pas exister. Cette absurdité apparente est suspendue au sens donné à l'instantanéité dénommée « *à la fois* ». Si l'instant de l'énonciation est simple, l'absurdité est bien absurde. Mais si cet instant est complexe, si le présent en est éliminé, comme absorbé dans sa déchirure, alors exister perd son socle temporel pour en trouver un autre. Ce qu'« exister » perd, c'est un *présent* saillant. Ce qu'exister trouve, c'est un *instant* prégnant, imposant une sorte de diffusion où quelque chose et rien laissent s'effacer une exclusion que seule la conscience présente exige. Si le présent est une dimension de la seule conscience, il est vrai qu'elle projette la seule logique qui lui vaille, celle de l'affirmation et de la négation, et la seule ontologie qui lui corresponde, *exister ou ne pas exister*. Mais lorsque la conscience disparaît, ce n'est pas de s'évanouir qu'elle perd l'existence, c'est d'annuler le présent que son inexistence surgit.

Comprendre cet étrange couple que constituent l'existence **Et** l'inexistence (outre les idées de virtualité physique ou de vide quantique qui nous viennent), cela suppose de substituer, à l'emploi logique de la négation, l'emploi métalogue de la conjonction. Il est alors possible d'appréhender une existence qui n'ait pas l'infailibilité que lui confère la conscience, mais qui accueille la faillibilité que lui impose l'inexistence incluse. Cela ressemble à la vérité qui émerge d'un dialogue, et qu'aucun monologue ne saurait atteindre. Cette inclusion réciproque de l'existence et de l'inexistence, cette conjonction de l'existence de l'inexistence **Et** de l'inexistence de l'existence, union quelque peu effacée à l'origine de la philosophie, (avec l'énigmatique Leucippe), cette disjonction inclusive par laquelle la pensée pense l'au delà la négation, cette conjonction étrange donc instaure l'*inséparabilité* en tant que principe de commencement.

Naître n'est pas naître à l'existence, mais intégrer singulièrement cette inséparabilité. Mourir n'est pas la négation de naître, mais une forme de cette intégration singulière. La naissance et la mort sont deux aspects de l'inséparabilité instantanée de l'existence et de l'inexistence. La question « quand l'inséparabilité a-t-elle commencé ? » est dépourvue de sens, car en l'instant qui l'instaure s'instaure le temps lui-même. Exister et ne pas exister sont instantanément inséparables. A partir de là, chacun voyage vers sa propre étoile.

Deuxième partie

Perspective mathématique,
par Stéphane Dugowson

Chapitre 3

WHY = יהו,

un modèle sous-fonctoriel d'interaction métachronologique

Introduction

Lors d'une série de discussions au cours desquelles il fut aussi bien question de sa théorie philosophique du temps, la *Métachronologie* [7], que de la théorie mathématique qu'indépendamment j'étais en train d'élaborer, le *Dynamisme sous-fonctoriel* [5], Pierre Michel Klein en est venu à me proposer d'essayer d'élaborer dans le cadre de ma théorie un modèle mathématique répondant à la sienne. Le présent article a pour objet de présenter de façon aussi accessible que possible au non-mathématicien la structure mathématique que j'ai ainsi obtenue¹.

De même qu'un modèle mathématique d'une entité physique n'a pas, en général, la prétention de représenter fidèlement toutes les caractéristiques, manifestes ou cachées, de cette entité mais seulement celle de pouvoir simuler de façon approximative une partie au moins de ceux de ses aspects qui sont mesurables, ou du moins observables, l'objet mathématique que nous noterons WHY ou encore, en caractères hébraïques, יהו, et que nous proposons ici sous le nom de « modèle sous-fonctoriel d'interaction métachronologique », ne saurait prétendre exprimer de façon correcte tout ou partie de la métachronologie proprement dite : si cet objet mathématique aura certes été *inspiré* par la métachronologie, ou en tout cas par ce que j'ai pu en comprendre, nous ne devrions donc pas en attendre qu'il fournisse une description mathématique précise des structures métachronologiques, et il est parfaitement possible que certains aspects de notre modèle ne correspondent à rien dans la théorie philosophique en question. En outre, quand bien même existerait-il un ou plusieurs modèles satisfaisants de

1. La définition mathématique précise de cette structure est donnée à titre indicatif en appendice (section § 5), en référence à l'article [5] où elle est également donnée en tant qu'exemple.

la métachronologie en termes de dynamiques sous-fonctorielles, celui que nous proposons ici pourrait fort bien devoir être quelque peu modifié pour s'en approcher. En effet, un certain nombre de choix qui pourraient sembler quelque peu arbitraires — même s'ils se sont souvent imposés à nous pour des raisons d'ordre mathématique, esthétiques ou autres — ont été faits pour le construire, et des choix différents, parfaitement légitimes, pourraient également être proposés.

Ces précautions indispensables prises, je crois que ce modèle pourrait présenter quelque intérêt pour la pensée métachronologique. Au minimum, au-delà de la métachronologie proprement dite, il devrait du moins présenter quelque intérêt philosophique, car pour tout dire je crois qu'à peu près toute structure mathématique constitue naturellement un support précieux aux méditations philosophiques, non parce qu'elle décrirait de façon exacte et définitive un morceau donné du réel, mais par le réel qu'elle constitue en elle-même et qu'à défaut de pouvoir toujours entièrement saisir nous pouvons souvent partiellement reconnaître dans de très diverses incarnations, parfois totalement inattendues.

Mais laissons au philosophe le soin de décider la réception qu'il fera, ou non, de notre modèle, et revenons à la définition mathématique de celui-ci. Dans notre théorie — dont le moment venu j'expliquerai en particulier l'énigmatique expression *sous-fonctoriel* qui entre dans son nom — des êtres appelés *dynamiques* sont susceptibles d'entrer en interaction mutuelle, une telle interaction produisant une nouvelle dynamique incorporant en quelque sorte les premières, cette nouvelle dynamique étant susceptible d'entrer à son tour en interaction avec d'autres dynamiques. Le modèle $\mathbb{W}\mathbb{H}\mathbb{Y} = \aleph\aleph$ consiste en l'interaction de trois dynamiques, à savoir

- une dynamique appelée « source libre » ou « futur », et notée \mathbb{Y} ou \aleph (*yod*),
- une dynamique appelée « histoire » ou « passé », et notée \mathbb{H} ou \beth (*hey*),
- une dynamique dite « intemporelle », que nous appellerons aussi « destin », notée \mathbb{W} ou \daleth (*vav*), inspirée du concept de \daleth dans la métachronologie de Klein,

l'ordre \aleph, \beth et \daleth correspondant à celui dans lequel dans notre modèle l'influence se propage : la source \aleph influence l'histoire \beth qui à son tour influence, si possible, l'intemporel \daleth . C'est pour respecter cet ordre que, l'hébreu s'écrivant de droite à gauche, nous avons baptisé $\aleph\aleph$ la famille interactive concernée.

Dans un premier temps, en section § 1, je tâcherai de décrire en langage ordinaire chacune de ces trois dynamiques. Dans un second temps, en section § 2, je préciserai l'interaction et la synchronisation qui, liant ces dynamiques, définissent effectivement la famille interactive $\aleph\aleph$. Enfin, en section § 3, je décrirai la dynamique produite par $\aleph\aleph$, qui sera notée \mathbb{W} ou \mathbb{S} .

1 Les trois dynamiques en jeu

Tout comme les théories mathématiques classiques qui traitent de systèmes dynamiques, qu'ils soient à temporalité discrète ou continue, la théorie du dynamisme sous-fonctoriel, qui les prolonge, repose de façon essentielle sur la notion d'état, tandis qu'une *dynamique* est fondamentalement une *loi* qui indique, le système considéré étant dans un état donné, quels sont les états auxquels il lui sera possible d'accéder au terme d'un écoulement temporel donné. Pour chacune des dynamiques que nous considérerons ici — la source \aleph en section § 1.1, l'histoire \beth en section § 1.2 et l'intemporel \daleth en section § 1.3 — nous préciserons

donc quelle est cette loi, les aspects par lesquelles ces lois se distinguent de celles que les systèmes dynamiques classiques permettent de considérer étant signalés au fur et à mesure.

1.1 Le futur, ou la source : $\mathbb{Y} = \mathfrak{N}$

Pour cette dynamique, les écoulements temporels — les durées — sont les nombres réels positifs (y compris la durée nulle). Ce choix des nombres réels positifs comme ensemble des durées constitue un point commun avec de nombreux systèmes dynamiques tout-à-fait classiques en mathématiques, à savoir les systèmes dynamiques dit continus, et plus particulièrement avec les systèmes dynamiques continus irréversibles pour lesquels on ne peut pas remonter de la connaissance de l'état du système à un instant donné à son état à un instant antérieur. Si le temps continu est une notion banale en mathématiques, soulignons que l'intuition et les raisonnements ordinaires sur le temps l'ignorent souvent : ainsi, lorsque nous parlons de l'instant qui suit ou de l'instant qui précède un instant donné, nous faisons référence à un temps discret, le temps continu ne donnant aucun sens à l'idée de l'instant suivant, ou de l'instant précédent, d'un instant donné.

En fait, dans la théorie du dynamisme sous-fonctoriel, les notions de durée et d'instant sont clairement distinguées l'une de l'autre. Les durées y sont des données premières, constituant ce que j'appelle le *moteur* de la dynamique considérée. Ainsi, la dynamique $\mathbb{Y} = \mathfrak{N}$ a pour moteur l'ensemble des nombres réels positifs (y compris zéro), ces durées se composant par l'addition ordinaire. Par contre, les instants ne sont pas dans le moteur, mais sont les états d'une dynamique particulière, appelée *horloge* de la dynamique considérée. Pour notre dynamique $\mathbb{Y} = \mathfrak{N}$, nous avons pris comme horloge également l'ensemble des réels positifs, les durées agissant sur les instants par addition également : si nous sommes à l'instant 3, 14 et qu'une durée égale à 6, 23 s'écoule, nous nous retrouvons à l'instant 9, 37. Comme ici les durées et les instants sont tous deux représentés par les réels positifs, il pourrait y avoir un risque de confusion entre les durées et les instants mais dans notre théorie, pour de nombreuses dynamiques, les durées contenues dans le moteur et les instants contenus dans l'horloge peuvent constituer des ensembles très différents l'un de l'autre. Une situation fréquente pour les systèmes dynamiques classiques continus et irréversibles est par exemple que les durées soient, comme pour \mathfrak{N} , les réels positifs, mais que l'ensemble des instants soit constitué de l'ensemble de tous les réels, positifs ou négatifs, autrement dit la classique « droite réelle du temps ». Nous verrons dans la section § 1.2 un exemple encore différent d'horloge associé au même moteur.

De façon générale, nous appelons *horloges* les dynamiques qui sont *déterministes*, une dynamique étant dite déterministe lorsque pour tout état dans lequel elle se trouve il n'y a qu'un seul état possible où elle puisse se retrouver après l'écoulement d'une durée quelconque susceptible de s'appliquer² à l'état initial. Autrement dit, la loi d'une horloge prescrit sans ambiguïté l'instant qu'elle in-

2. Il y a ici une petite subtilité, liée au fait que le moteur d'une dynamique sous-fonctorielle est ce que l'on appelle une *petite catégorie*, dans laquelle les flèches (les écoulements) ne se composent que pour autant qu'elles soient compatibles. Dans la famille \mathfrak{N} considérée ici, tous les moteurs seront des « monoïdes », ce qui signifie que les flèches (du temps) seront toujours composables, et s'appliqueront sans restriction à tous les états des dynamiques considérées, aussi n'insisterons-nous pas sur ce point.

diquera dans le futur en fonction de son état actuel et de la durée s'écoulant entre les deux.

Une dynamique indéterministe. *A contrario*, pour une dynamique non déterministe, un état donné peut donner lieu à un ensemble *a priori* quelconque — fini ou infini, voire vide — d'états possibles au bout d'une durée donnée. C'est le cas de notre dynamique source $\mathbb{Y} = \mathfrak{N}$, qui prend ainsi en compte à un niveau fondamental, structurel, le constat ordinaire de l'imprévisibilité du futur. Ici, l'imprévisibilité de cette dynamique ne vient pas d'un manque d'information sur son état initial, ou sur une incapacité à calculer de façon exacte des évolutions par trop sensibles à cet état initial³, mais sur une indétermination foncière inscrite dans la loi même qui la caractérise. Pour autant, tout et n'importe quoi ne peut advenir dans le déroulement de cette dynamique. Précisons donc la façon dont cette dynamique est définie, à commencer par les états qu'elle peut connaître.

Pour ensemble des états de $\mathbb{Y} = \mathfrak{N}$, nous prenons tous les couples (t, r) où t décrit l'ensemble des réels positifs et représente la *date* de l'état (t, r) , et où r décrit l'ensemble de tous les nombres réels et représente ce que nous appellerons la *position* de cet état. La date t d'un état (t, r) est donc un instant, autrement dit un état de l'horloge incorporée dans la dynamique \mathfrak{N} , tandis que sa position r constitue en quelque sorte la partie principale de cet état. Lorsqu'une durée d est appliquée à un tel état (t, r) , la date t passe, comme on peut s'en douter, à $t + d$. Par contre, la loi de \mathfrak{N} , n'étant pas déterministe, ne prescrit pas une position précise pour le nouvel état, mais demande simplement que la position du nouvel état se trouve dans un certain ensemble de positions possibles ; en l'occurrence, il est demandé que la nouvelle position se trouve à une distance de la position r qui reste inférieure à la durée d écoulée. Autrement dit, notant (t', r') l'état dans lequel \mathfrak{N} peut se trouver au bout de l'écoulement temporel d , il est demandé d'une part que $t' = t + d$, d'autre part que $|r' - r| \leq d$, autrement dit que r' appartienne à l'intervalle $[r - d, r + d]$. Intuitivement, plus la durée écoulée d est importante, plus la position occupée par la dynamique \mathfrak{N} peut s'éloigner de sa position initiale, la vitesse à laquelle cette position évolue (en fonction des instants indiqués par l'horloge) restant toutefois bornée *a priori*.

Les éléments ainsi retenus pour définir la dynamique \mathfrak{N} — son moteur constitué des réels d positifs ou nul, son horloge ayant pour instants t également les réels positifs ou nul, ses états de la forme (t, r) et sa loi, précisée ci-dessus, donnant les (t', r') qui peuvent être atteints à partir de l'état (t, r) au bout d'une durée d — conduisent à un ensemble de trajectoires ou solutions possibles, que nous appelons aussi les *réalisations* de la dynamique.

Une caractéristique importante des dynamiques telles qu'elles sont définies dans notre théorie, caractéristique structurellement liée à la nature non déterministe en général de ces dynamiques, est que d'une part les réalisations d'une dynamique peuvent à tout moment s'arrêter, et que d'autre part aucune réalisation ne peut « sortir du vide »⁴. Ainsi, dans le cas de la dynamique \mathfrak{N} , mise à part

3. Ce qui est la situation des systèmes entrant dans le cadre assez fameux du *chaos déterministe*.

4. Techniquement, le formalisme mathématique utilisé pour définir les réalisations d'une dynamique s'appuie sur une *inclusion* qui exprime le fait qu'une telle réalisation doit en quelque sorte *choisir* parmi les possibles que la dynamique permet. Or, si l'ensemble vide est toujours inclus dans un ensemble de possibilités, ce qui correspond à ne rien choisir, autrement

la réalisation vide qui n'est à aucun instant définie, toutes les réalisations commencent nécessairement par connaître un certain état initial à l'instant $t = 0$, état entièrement caractérisé par une certaine position initiale r_0 . À partir d'un tel état initial $(0, r_0)$, les réalisations de \mathfrak{M} sont toutes les fonctions continues $t \mapsto r$, définies sur un intervalle de temps borné ou non, répondant à la contrainte indiquée précédemment de limitation de la vitesse⁵.

C'est pour souligner qu'elle délivre librement un tel ensemble, plutôt vaste, de réalisations — et, nous le verrons bientôt, parce que ces réalisations vont pouvoir influencer d'autres dynamiques — que nous avons baptisé *source* la dynamique $\mathbb{Y} = \mathfrak{M}$.

1.2 Le passé, ou l'histoire : $\mathbb{H} = \mathfrak{N}$

Comme pour la dynamique \mathfrak{M} , nous choisissons pour moteur de la dynamique \mathfrak{N} l'ensemble des réels positifs, y compris 0. Autrement dit, les durées affectant cette dynamique s'identifient aux nombres positifs, la succession de deux durées étant représentée par la somme des nombres correspondants.

Une horloge sans origine. Par contre, pour ensemble des instants — autrement dit pour ensemble des états de l'horloge que nous souhaitons incorporer à \mathfrak{N} — nous prenons l'ensemble des nombres réels *strictement* positifs. En faisant ce choix, nous excluons donc *l'instant* 0 de l'ensemble des instants : les réalisations de cette dynamique ne débiteront pas à l'instant 0 car, ici, un tel instant « n'existe pas ». Cela signifie d'ailleurs qu'il n'y aura pas de premier instant en lequel débiterait une telle réalisation, puisque l'ensemble des nombres réels strictement positifs n'admet pas de plus petit élément⁶. Par conséquent, les réalisations non vides de \mathfrak{N} auront toujours existé antérieurement à tout instant où elles seront définies, et cela alors même que les instants en jeu sont bornés vers le passé, tous étant postérieurs à un virtuel instant 0 que son absence ne nous interdit pas de nommer ici *origine des temps*.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles nous avons ainsi retenu une horloge sans origine (ou, plutôt, dont l'origine se trouve exclue). La première raison, plutôt technique mais pas totalement déterminante, vient de ce que, en tout cas si elles s'arrêtent, les réalisations de la dynamique source \mathfrak{M} , qui dans la famille interactive $\mathfrak{M}\mathfrak{N}$ viendront influencer la dynamique \mathfrak{N} , sont de deux types — elles peuvent soit s'arrêter en un dernier instant, soit au contraire s'arrêter avant un dernier instant où elles n'existent alors déjà plus — ce qui nous a conduit à opérer un traitement sur ces réalisations pour n'avoir plus qu'un seul type d'influence ; or, ce traitement — qui consiste à ne retenir de ces réalisations que la partie définie sur l'intérieur⁷ de leur domaine de définition — était un petit peu plus simple à définir en excluant aussi bien la borne inférieure que la borne supérieure du domaine temporel où la réalisation en question se trouve définie. La seconde raison, la plus importante, est qu'il nous a semblé amusant de varier les plaisirs et

dit à « sortir du jeu », l'ensemble des possibilités engendrées par l'ensemble vide lui-même, après quelque écoulement temporel que ce soit, reste toujours lui-même « désespérément » vide...

5. Techniquement, on parle de fonctions 1-lipschitziennes.

6. Pour tout réel strictement positif, on peut toujours en trouver un autre plus petit, par exemple la moitié du premier.

7. L'intérieur d'un intervalle $[a, b]$, qui admet les réels a et b respectivement comme plus petit et plus grand élément, est l'intervalle $]a, b[$, dont a et b sont exclus.

de présenter un autre type d'horloge que celle déjà rencontrée avec la dynamique \mathfrak{N} , d'autant que la suppression de l'origine — la disparition de l'*instant zéro* — peut donner du grain à moudre au métaphysicien. Au passage, c'est typiquement le genre de situations topologiques dont la considération pourrait selon nous, par la subtilité des nuances qu'elles nous obligent à faire entre des idées proches mais distinctes (ici, l'idée de n'avoir pas toujours existé et l'idée d'avoir un début), constituer un matériau irremplaçable pour le philosophe⁸.

Une dynamique qui dépend d'un paramètre. Dans la théorie des dynamiques sous-fonctorielles ouvertes, le fait pour une dynamique de pouvoir être influencée par le comportement d'autres dynamiques passe par la dépendance de cette dynamique à l'égard d'un paramètre aux diverses valeurs duquel sont associées diverses lois des possibles. Autrement dit, une dynamique influençable consiste en quelque sorte en la donnée de plusieurs dynamiques, une pour chaque valeur de son paramètre. Ainsi, lorsqu'elle est « sous influence », une telle dynamique manifeste un de ses aspects. Au passage, remarquons que cette façon de concevoir l'influence suggère que l'influence que les autres, ou les circonstances, ont sur nous, plutôt que de contrarier parfois notre nature, en révèle toujours certaines dimensions.

Dans le cas de la dynamique \mathfrak{N} , en tout cas de la version que nous en avons retenue pour participer à la famille $\mathfrak{N}\mathfrak{N}$, les valeurs du paramètre sont toutes les fonctions continues g définies sur un intervalle de la forme $]0, r[$, avec r un réel positif⁹. Pour décrire le rôle et l'influence de ces fonctions sur \mathfrak{N} , commençons par préciser les états que nous avons décidé d'attribuer à cette dynamique.

Histoires et mythes. De même que les états de la dynamique $\mathfrak{Y} = \mathfrak{N}$ sont des couples de la forme (t, r) , nous prenons encore pour ensemble des états de $\mathfrak{H} = \mathfrak{N}$ un ensemble de couples, à savoir tous les couples de la forme (t, h) avec pour t un réel *strictement* positif qui représente la *date* de l'état (t, h) , cette fois le deuxième élément du couple étant une fonction continue h sur l'intervalle $] -\infty, t[$, fonction qui représente ce que nous appellerons l'*histoire* en lequel pour l'essentiel cet état consiste.

Notons qu'alors que la date t d'un état (t, r) de \mathfrak{N} est un réel positif ou nul, cette fois la date t d'un état (t, h) de \mathfrak{N} est un réel positif non nul, en cohérence avec le fait que l'instant 0 — l'origine des temps — a été exclu de l'horloge de \mathfrak{N} . Intuitivement, un état de \mathfrak{N} consiste donc en une histoire qui se déroule jusqu'à un tel instant $t > 0$, le début de cette histoire remontant à « la nuit des temps », à savoir $-\infty$... autrement dit bien avant l'origine des temps. En choisissant une origine des histoires antérieure à l'origine des temps, nous faisons apparaître une situation un peu paradoxale puisque, dans *ce* modèle, une histoire aura toujours une partie en quelque sorte mythique qui, tout en faisant bel et bien partie de cette histoire, ne pourra jamais avoir été vécue. Ce modèle permet ainsi de donner une consistance mathématique à la fiction troublante qui poserait que l'univers n'aurait été créé qu'il n'y a que quelques années, voire quelques minutes ou même un milliardième de seconde, par un dieu

8. Un bon test de cela serait d'essayer d'appliquer ce genre d'opérations topologiques aux apories kantienne.

9. Une telle fonction g peut être vue comme une courbe tracée (pas nécessairement de façon régulière, l'important étant de ne pas lever le crayon) au-dessus de l'intervalle $]0, r[$.

farceur — ou cruel? — qui, au sein de ce qui constitue pour nous l'expérience présente, aurait simultanément créé et incorporé toutes les traces matérielles et mémorielles nous donnant la conviction, en ce cas illusoire, de l'existence du passé.

Une dynamique sous-fonctorielle. Précisons à présent, en fonction du paramètre g , la loi de \mathbb{N} donnant à partir d'un état (t, h) — autrement dit d'une histoire h se déroulant jusqu'à l'instant t — le nouvel état (t', h') dans lequel il peut se trouver au bout d'une durée d . Lorsqu'une durée d est appliquée à un tel état (t, h) , la date t passe naturellement, comme c'était le cas pour la date des états de la dynamique \mathbb{N} , à $t' = t + d$. Contrairement à la loi de \mathbb{N} , celle que nous avons retenue pour \mathbb{N} est quasi-déterministe¹⁰ : le paramètre g étant donné, elle prescrit au plus une histoire future possible h' , à savoir, si elle existe, l'histoire définie sur l'intervalle $] - \infty, t + d[$ et qui à la fois coïncide, là où elles sont définies, avec l'histoire h et avec la fonction g . Pour que cette nouvelle histoire existe, remarquons qu'il faut d'une part que g soit elle-même définie au moins jusqu'à l'instant $t + d$, et d'autre part que h et g soient compatibles, c'est-à-dire qu'elles coïncident sur l'intervalle $]0, t[$. Si cette dernière condition n'est pas satisfaite, l'état (t, h) ne sera même pas préservé par l'écoulement, si l'on peut dire, d'une durée nulle $d = 0$. Nous qualifions d'*hors-jeu* un tel état en quelque sorte si instable qu'il ne peut perdurer même pour une durée nulle. Dans une étape antérieure du développement de notre théorie, les dynamiques considérées étaient qualifiées de *fonctorielles* du fait qu'elles constituaient un cas particulier d'une notion mathématique très importante — les *foncteurs* — dont la principale propriété est de relier certains objets mathématiques très généraux — les *catégories* — en respectant leurs structures fondamentales. En l'occurrence, cela signifiait d'une part que, pour un écoulement temporel de durée nulle, un état quelconque d'une telle dynamique était préservé (de sorte que la notion d'état hors-jeu n'y apparaissait pas), d'autre part que les états auxquels il était possible qu'une dynamique accède à partir d'un état initial après que se soient succédés deux écoulement temporels étaient précisément les mêmes que ceux auxquels elle pouvait accéder après le deuxième écoulement à partir des états auxquels elle pouvait accéder après le premier écoulement. Pour des raisons sur lesquels je reviendrai en section § 3 lorsque je décrirai la dynamique engendrée par la famille \mathbb{N} , j'ai dû renoncer à une partie de chacune de ces deux conditions — bien qu'elles soient très naturelles — me rabattant sur la notion de dynamique sous-fonctorielles, pour lesquelles les contraintes sont plus faibles, permettant entre autres le phénomène du hors-jeu mentionné précédemment, un phénomène qui jouera en particulier un rôle crucial dans l'interaction avec des dynamiques intemporelles, comme nous le verrons bientôt en section § 1.3.

Mais revenons à la loi de notre dynamique \mathbb{N} . Nous avons vu que, sous réserve de compatibilité, la fonction g prescrit très précisément l'évolution possible de l'histoire h lorsque l'on passe d'un instant t à un instant ultérieur $t + d$. Autrement dit, une telle valeur g du paramètre dont dépend cette dynamique représente précisément cette évolution : en elle, de l'histoire, sont inscrits l'avenir, le présent et le passé (du moins la partie du passé qui s'étend depuis l'origine 0 des temps, sinon depuis l'origine $-\infty$ des histoires). Pour le dire rapidement, g

10. Je désigne par *déterministe* une loi qui prescrit un seul futur possible, et *quasi-déterministe* une loi qui prescrit au plus un futur possible (et donc éventuellement aucun).

est essentiellement le futur de l'histoire passée. En effet, alors que l'on pourrait imaginer une dynamique dont chaque état s'interprète encore comme incorporant une histoire passée mais une histoire qui viendrait à connaître au fur et à mesure de l'écoulement du temps des modifications plus importantes que le simple éloignement par translation pour qui l'observe — d'ici demain, le passé pourrait ainsi avoir changé¹¹ par rapport à ce qu'il est aujourd'hui, y compris, donc, ce qui du passé de demain porterait sur la période temporelle définie par le passé d'aujourd'hui — dans la dynamique \mathbb{N} , l'histoire qui constitue le passé (réel ou mythique) d'un instant est au contraire, en accord avec notre idée habituelle du passé sinon avec notre expérience subjective, conservée par l'avenir, l'histoire future n'étant qu'un prolongement de l'histoire présente. Et ce prolongement étant totalement déterminé par g , que nous pourrions appeler le *guide de l'histoire*, nous pouvons donc bien considérer celui-ci comme le futur du passé.

Avant de passer à la description de la troisième dynamique du modèle $\mathbb{N}\mathbb{N}$, ajoutons un mot à propos des réalisations de \mathbb{N} . Dès lors que le passé est, comme on vient de le voir, préservé par le futur, les réalisations non vides de notre dynamique historique s'identifieront elles-mêmes simplement à une histoire, celle-ci comportant toujours une partie mythique, avec toutefois plusieurs possibilités à distinguer : une telle histoire peut ou bien ne se terminer jamais (ce qui nécessite que le guide g soit lui-même sans borne future), ou bien se terminer en un instant $t > 0$ qui sera alors le dernier de cette histoire (bien que, à proprement parler, l'histoire elle-même sera déjà finie à ce moment-là puisque, rappelons-le, un état de la dynamique \mathbb{N} est constitué d'une part d'un instant t et d'autre part d'une histoire dont le domaine temporel de définition, de la forme $]0, t[$, exclut aussi bien l'origine des temps que l'instant t lui-même : ce domaine ne va pas jusque $t...$), ou bien encore, sans admettre d'instant ultime et tout en se poursuivant à tout instant s antérieur à t , sera à l'instant t déjà terminée. La différence entre ces deux derniers types de réalisations est vraiment subtile, puisque dans les deux cas l'histoire est déjà finie lorsqu'on arrive à l'instant t ! Simplement, dans le second cas, quelque chose existe encore à l'instant t , qui consiste précisément en l'histoire qui vient de se terminer, alors que dans le premier cas rien n'existe plus à cet instant, seuls les instants antérieurs, aussi proches soient-ils de t , connaissant la réalisation considérée.

1.3 L'intemporel ou le livre : $\mathbb{W} = \mathbb{1}$

Un moteur non classique. Dans la théorie des dynamiques sous-fonctorielles, les écoulements temporels — *les durées* — sont infiniment plus générales que pour les systèmes dynamiques classiques. Techniquement, ces écoulements sont donnés par les flèches du moteur de la dynamique, un tel moteur étant choisi parmi les entités mathématiques appelées *catégories*. Cela signifie que de telles « flèches du temps » sont dans cette théorie à peu près n'importe quoi susceptible de se *composer* sous réserve de compatibilité. Même en se limitant aux catégories très particulières appelées *monoïdes*, dans lesquelles toutes les flèches peuvent sans restriction se composer deux à deux, on obtient déjà des

11. Alain Connes évoquait dans une interview donnée en mars 2014 à l'IHES certaines théories physiques selon lesquelles, pour reprendre ses mots, « le passé bouge encore »... (voir <https://sites.google.com/site/logiquecategorique/documents/videos/interviews-2014>).

écoulements temporels non seulement discrets ou continus, mais circulaires, arborescents, multi-dimensionnels, etc... En particulier, en prenant pour moteur la plus petite catégorie non vide, à savoir celle qui ne comporte qu'une seule flèche, notée 0 et représentant une durée nulle, on obtient des dynamiques sous-fonctorielles particulières que, pour souligner qu'en elles le temps ne s'écoule pas au-delà de cette durée nulle, j'appelle *dynamiques intemporelles*. Ce fut un effet non recherché, et du reste parfaitement inattendu, de l'élargissement de la théorie des dynamiques fonctorielles aux dynamiques sous-fonctorielles — élargissement sur lequel nous reviendrons, comme annoncé précédemment, en section § 3 — que de rendre éventuellement intéressantes de telles dynamiques intemporelles. En effet, si elle est fonctorielle, une dynamique intemporelle est simplement caractérisée par l'ensemble de ses états. En particulier si, comme ce sera souvent le cas et comme ce sera en particulier le cas pour la dynamique $\mathbb{W} = \mathbb{1}$, l'horloge d'une telle dynamique est celle ne comportant qu'un seul instant, noté 0 lui aussi — instant qui, bien entendu, sous l'effet de la seule durée nulle, ne sera pas appelé à changer — alors les réalisations non vides de cette dynamique seront toutes celles consistant à se trouver, le temps de cet unique instant, en l'un *quelconque* des états en question, cet ensemble de réalisations non vide étant le seul possible, la loi d'une telle dynamique étant elle-même entièrement déterminée par l'ensemble de ses états. Par contre, la sous-fonctorialité permet, comme je l'ai expliqué plus haut en section § 1.2, de mettre hors-jeu certains états d'une telle dynamique. En faisant dépendre des valeurs d'un paramètre l'ensemble des états hors-jeu, et donc aussi bien l'ensemble de ceux qui ne le sont pas, on rend influençable une dynamique intemporelle : selon les valeurs de ce paramètre, la durée nulle n'agira pas de la même façon sur un même état d'une telle dynamique, puisque dans certains cas l'état en question sera préservé lors de cet « écoulement » nul, tandis que dans d'autres cas, mis hors-jeu, il ne pourra même pas subsister lors d'un tel « écoulement ». C'est cette possibilité que nous utiliserons, en section § 2, pour construire, au sein de la famille interactive $\mathbb{WHY} = \mathbb{1}\mathbb{1}\mathbb{1}$, une influence de l'histoire $\mathbb{H} = \mathbb{1}$ sur l'intemporel $\mathbb{W} = \mathbb{1}$. Auparavant, il nous faut encore de celle-ci préciser l'ensemble des états, l'ensemble des valeurs paramétriques et la loi.

Comme ensemble des états, nous prenons l'ensemble de toutes les fonctions continues dont le domaine de définition est un intervalle ouvert¹² quelconque de la droite des réels. Comme ensemble de valeurs paramétriques, nous prenons le même ensemble. Enfin, étant donnée une valeur ω du paramètre, autrement dit une fonction continue ω définie sur un intervalle ouvert D_ω , la loi de $\mathbb{W} = \mathbb{1}$ est définie en mettant un état quelconque w (consistant lui-même en une fonction continue w définie sur un intervalle ouvert D_w) hors-jeu si et seulement si ω et w ne sont pas compatibles, deux fonctions étant dites compatibles si elles coïncident là où elles sont toutes deux simultanément définies¹³. Pour une valeur donnée du paramètre ω , les réalisations possibles de la dynamique intemporelle $\mathbb{W} = \mathbb{1}$ sont donc toutes les fonctions — nous pourrions dire toutes les trajectoires, ou toutes les histoires — w compatibles avec ω . Bien entendu, une

12. C'est-à-dire un intervalle de la forme $]a, b[$, dont a et b eux-mêmes ne font pas partie, avec éventuellement $a = -\infty$ et $b = +\infty$.

13. Par exemple, deux fonctions qui ne sont jamais définies simultanément, c'est-à-dire telles que l'intersection de leurs ensembles de définition respectifs soit vide, sont toujours compatibles. À noter que, si elle est réflexive et symétrique, la relation de compatibilité n'est par contre pas transitive : à ce compte-là, les amis de nos amis ne sont pas toujours nos amis !

telle réalisation, malgré son aspect temporel puisqu'il s'agit d'une fonction w du temps identifié à la droite réelle $\mathbf{R} =]-\infty, +\infty[$, ne connaît aucun changement que repèrerait l'horloge de $\mathbb{W} = \mathfrak{I}$, puisqu'au cours de l'absence d'écoulement temporel qui la concerne elle ne trouve jamais à quitter l'éternel présent qu'indique son seul et unique instant 0.

2 Interaction (et synchronisation) des trois dynamiques

Maintenant que nous disposons d'une description des trois dynamiques en jeu, il nous faut encore définir l'interaction qui les relie pour définir ce que nous appelons une *famille interactive*. Plus précisément, nous aurons besoin d'une part d'une *synchronisation* entre les horloges de ces dynamiques, et d'autre part de ce qu'à proprement parler nous appelons dans ce contexte une *interaction* entre dynamiques sous-fonctorielles ouvertes.

2.1 La synchronisation des trois horloges

Pour définir une telle synchronisation, nous devons d'abord choisir un *chef d'orchestre* parmi les trois dynamiques en jeu. Ici, ce rôle ne peut certainement pas être assuré par \mathfrak{I} : ne comportant qu'un seul instant, son horloge est bien trop pauvre pour animer une interaction que nous souhaitons la plus vivante possible ! Rappelons-nous à présent que l'horloge de \mathfrak{A} a pour instants $]0, +\infty[$, tandis que l'origine ayant été exclue de celle de \mathfrak{I} les instants de cette dernière constituent l'intervalle ouvert $]0, +\infty[$. Or, pour établir la synchronisation qui nous intéresse, nous devons en particulier mettre en correspondance ces deux horloges, injectant les instants du chef d'orchestre dans ceux de l'autre. Si nous choisissons \mathfrak{A} comme chef d'orchestre, cela obligerait à associer à son instant 0 un certain instant $t_0 > 0$ de l'horloge de \mathfrak{I} , de sorte que tout l'intervalle temporel $]0, t_0[$ de \mathfrak{I} , donc une infinité d'instant, serait comme perdu dans la synchronisation de notre famille interactive¹⁴. Par contre, $]0, +\infty[$ s'injecte canoniquement dans $]0, +\infty[$ — il suffit de garder tel quel dans l'horloge de \mathfrak{A} l'instant t indiqué par celle de \mathfrak{I} — avec cette fois non plus une infinité, mais un seul instant perdu, l'instant originel du futur étant le seul que n'atteindra pas l'horloge du passé. Par conséquent, nous choisissons naturellement la dynamique $\mathbb{H} = \mathfrak{I}$ comme chef d'orchestre. Quant à la synchronisation du passé avec l'intemporel, nous n'avons pas le choix : à tout instant $t \in]0, +\infty[$ est nécessairement associé dans l'horloge intemporelle l'unique instant 0 de celle-ci.

2.2 L'interaction de $\mathbb{W}\mathbb{H}\mathbb{Y} = \mathfrak{I}\mathfrak{A}\mathfrak{I}$

Indépendamment de la synchronisation, une interaction consiste aussi et surtout en la mise en relation des réalisations des dynamiques avec les valeurs de leurs paramètres, par où (en principe) s'exercent leurs influences mutuelles.

14. Cela est lié au fait que nous considérerons une synchronisation croissante, mais même si nous faisons appel à une synchronisation décroissante, pour laquelle les temporalités de deux dynamiques ainsi synchronisées s'écoulerent en sens inverses l'une de l'autre, une grande partie de la temporalité de \mathfrak{I} serait perdue : ce serait même pire, puisque cette fois ce serait tout l'intervalle $]t_0, +\infty[$ qui passerait à la trappe.

Dans le cas de la famille $\text{WHY} = \aleph\aleph$, l'interaction retenue consiste essentiellement en ceci : les réalisations du futur ($\mathbb{Y} = \aleph$) donnent ses valeurs au paramètre du passé ($\mathbb{H} = \aleph$), dont les propres réalisations donnent à leur tour ses valeurs au paramètre de l'intemporel $\mathbb{W} = \aleph$. Je passe sur quelques détails techniques — d'ailleurs déjà en partie mentionnés dans des sections précédentes — les réalisations de \aleph et \aleph devant éventuellement être « préparées » avant d'être transmises respectivement à \aleph et \aleph . Il faut aussi, et cela est vrai pour toute interaction, que les réalisations soient cohérentes avec les valeurs paramétriques qu'elles demandent. Une interaction effective et qui respecte l'esprit d'une influence s'exerçant effectivement *via* les paramètres — après tout, c'est bien leur fonction — plutôt que directement entre réalisations se révèle devoir fonctionner selon la règle suivante : toutes les réalisations doivent pouvoir demander les valeurs paramétriques qu'elles souhaitent, mais la nécessaire cohérence entre elles toutes doit conduire à refuser certains jeux de réalisations. En effet, d'une part si certains jeux de réalisations étaient rejetés *a priori*, cela signifierait que le canal « naturel » — le canal paramétrique — n'aurait pas été complètement emprunté, l'interaction pouvant alors être dite comme *surnaturelle* ou *paranormale*. Sans exclure complètement ces possibilités, il me semble nettement plus intéressant et constructif de choisir autant que possible les interactions que je qualifie de « normales », celles donc qui respectent ce « principe paramétrique ». Et d'autre part, si toute réalisation de toute dynamique pouvait se produire « en même temps » que toute réalisation de toute autre, cela signifierait ce que j'appelle ici une absence effective d'interaction entre elles (chacune fait ce qu'elle veut de son côté, et puis voilà), absence qui se manifeste notamment par une *déconnection* entre les dynamiques concernées¹⁵.

Récapitulons : le futur influence le passé qui influence l'intemporel, de façon cohérente, sous la conduite du passé, chef-d'orchestre de la famille interactive ainsi constituée : $\text{WHY} = \aleph\aleph$

3 La dynamique *métachronologique* $\aleph = \aleph$ produite par la famille $\aleph\aleph$

Une famille interactive produit diverses dynamiques globales ayant vocation à intégrer en quelque manière les dynamiques individuelles qui la composent. Bien que technique, la différence entre ces diverses dynamiques globales produites par une même famille interactive est importante et complexe. Disons seulement que cela concerne le choix de ce qui constituera l'ensemble paramétrique d'une dynamique globale particulière parmi toutes celles qu'une famille interactive engendre, choix qui conditionne les possibilités pour cette dynamique globale d'entrer à son tour en interaction avec d'autres dynamiques et qui pourrait en général se révéler assez subtil à comprendre et à élaborer. Dans l'exemple que nous décrivons maintenant, nous considérons la dynamique globale fermée engendrée par $\text{WHY} = \aleph\aleph$, où par *dynamique fermée* nous entendons une dynamique non ouverte, autrement dit une dynamique qui fonctionne par elle-même sans recevoir d'influence autre. Du fait qu'elle résulte de l'interaction de trois dynamiques, le graphisme de la lettre hébraïque \aleph nous a

15. Ce type de propriétés est bien formalisé par la théorie des espaces connectifs : voir [1].

semblé tout indiqué pour noter cette dynamique, qu'un peu audacieusement ¹⁶ nous proposons d'appeler la *dynamique métachronologique*. Voici, donc, les caractéristiques essentielles de cette dynamique. Son moteur est celui du passé, chef d'orchestre de la famille \mathbb{N} , autrement dit celui délivrant les nombres réels positifs ou nul comme écoulements temporels, écoulement dont la composition consiste simplement en l'addition de ces nombres. L'horloge de \mathcal{W} est celle du passé, dont les instants sont les réels *strictement* positifs. Comme pour \mathbb{N} , les réalisations de la dynamique \mathcal{W} n'auront pas existé de toujours mais ne connaîtront pas pour autant d'état originel, l'origine des temps ayant été exclue de son horloge. Chaque état de \mathcal{W} contient quatre aspects : une date $t > 0$, une position r , une histoire (en partie mythique) courant depuis $-\infty$ — l'origine des histoires, autant dire la nuit des temps — jusque la date actuelle t , et enfin une histoire intemporelle, disons un *destin*, noté w . À partir d'un tel état (t, r, f, w) , la loi de \mathcal{W} dit les états en lesquels il est *a priori* possible de se retrouver lorsque d'une durée $d \geq 0$ se sera écoulée. Commençons par écarter les états hors-jeu, autrement dit ceux qui ne pourraient même pas durer le temps d'un instant. On constate qu'un état est hors-jeu si — en simplifiant un peu — on a $f(t) \neq r$, ou bien si l'histoire f évolue trop rapidement entre l'instant 0, qui marque le passage du mythe à la réalité, et l'instant présent t , ou bien encore si l'histoire f n'est pas compatible avec le destin w . Partons à présent d'un état (t, r, f, w) de \mathcal{W} qui est bien « dans le jeu », et notons (t', r', f', w') tout état que le flot de \mathcal{W} permet a priori d'atteindre au bout d'une durée d . Comme on pouvait s'y attendre, la date de ce nouvel état sera nécessairement $t' = t + d$. La position r' ne sera éloignée de la position r qu'à la mesure de la durée écoulée : $r' \in [r - d, r + d]$. La nouvelle histoire f' coïncidera avec l'histoire actuelle f au moins sur la période $] - \infty, t[$ qui s'étend depuis *la nuit des temps* jusqu'à maintenant (t). Enfin, puisque (t', r', f', w') ne doit pas lui-même être hors-jeu, il est nécessaire que sur la période $]0, t + d[$ qui court depuis l'origine des histoires 0 jusqu'à la date future $t' = t + d$, la nouvelle histoire f' ne connaisse pas d'évolutions trop rapides, que l'on ait ¹⁷ $f'(t') = r'$, et enfin que cette histoire future soit compatible avec le destin w' ... qui lui restera naturellement inchangé entre l'instant présent t et l'instant futur $t + d$, puisqu'il est de nature intemporelle : $w' = w$.

Décrivons pour finir une réalisation typique de \mathcal{W} passant par un état (t, r, f, w) consistant en une histoire d'abord mythique, puis réellement vécue dans le passé jusqu'à un instant t où elle nous conduit à la position r , et supposons que le destin w dit une histoire possible mais encore à venir à l'instant t . À partir de là, la source future \mathcal{W} peut évoluer de façon totalement libre, à condition de ne pas aller trop vite. En outre, si l'on souhaite une réalisation qui aille assez loin, il faut tout de même, autant que possible, qu'elle commence à se rapprocher de son destin, de façon à pouvoir le rejoindre le moment venu. Faute de quoi, notre réalisation devra s'achever avant que son destin ne s'incarne. Tant que le destin s'impose, il n'y a pas d'autre possibilité que de le suivre, ou de s'arrêter avant qu'il ne s'achève (ce que l'on est d'ailleurs obligé de faire dans le cas où ce destin deviendrait trop rapide pour que le futur puisse le produire). Finalement, le destin ayant été accompli, le futur reprend ses droits, déterminant librement ¹⁸

16. Compte tenu des précautions que nous avons du prendre en introduction.

17. À la limite...

18. À condition, comme toujours avec $\mathbb{Y} = \mathcal{W}$, de ne pas aller plus vite que la musique.

le passé selon le *tempo* de ce dernier.

Dans cette description, la question de la réelle liberté de la source se pose par rapport à la contrainte que représente un destin inscrit de façon intemporelle. La réponse de la théorie semble pouvoir s'interpréter ainsi : le futur propose ce qu'il veut, mais c'est uniquement lorsqu'il propose précisément ce que le destin demande que la réalisation a lieu. En lui-même, le futur reste libre et indéterminé, mais en tant qu'il participe de la famille \mathbb{H} il est d'une façon ou d'une autre — hasard, intelligence, probabilités peut-être, etc. — contraint par le destin, du moins tant que ce destin intemporel continue à prescrire une histoire.

Souignons enfin que, si pour quelque raison nous ne pouvions pas le connaître directement, ce qui semble tout de même être une situation plutôt fréquente, l'observation, même après coup, des aspects observables dans le temps d'une réalisation — à savoir une histoire f donnant l'évolution de la position r au cours du temps t — ne permet jamais de savoir quel était le destin qui, insensible au changement, s'y trouvait inscrit depuis toujours. En particulier, cette seule observation est toujours compatible avec un destin vide qui n'aurait jamais rien prescrit. Peut-être, après tout, la source se sera-t-elle toujours exprimée en toute liberté.

4 Conclusion

Au cours de la rédaction de ce texte, j'ai réalisé que le rôle de « convertisseur » du \mathbb{H} dans la théorie métachronologique de Pierre-Michel Klein suggère de considérer d'autres modèles sous-fonctoriels que le modèle \mathbb{H} que nous avons présenté dans les pages précédentes, en attribuant cette fois à notre dynamique intemporelle $\mathbb{W} = \mathbb{H}$ une place centrale *via* laquelle s'établirait les relations entre la dynamique source $\mathbb{Y} = \mathbb{H}$ et la dynamique historique $\mathbb{H} = \mathbb{H}$, celles-ci n'étant plus *directement* en interaction.

Les interactions de ce genre que j'ai considérées jusqu'à présent ne m'ont pas semblé très convaincantes car, pour autant qu'elles fonctionnent, elles conduisent ou bien à des situations où le « destin » — fût-il inconnu — détermine à la fois toute l'évolution du passé et *toute celle du futur* (ce qui est beaucoup moins intéressant que les possibilités offertes par la famille interactive \mathbb{H} , dont nous avons vu que les réalisations pouvaient se poursuivre librement au-delà du destin), ou bien à des situations où l'évolution du futur et celle du passé se trouvent largement déconnectées l'une de l'autre (mis à part là où le destin leur dicte une conduite commune), ou bien encore à des impossibilités. À titre indicatif, on peut considérer des familles interactives répondant à des influences telles celles indiquées par les flèches figurant dans les expressions suivantes : $\mathbb{H} \Leftarrow \mathbb{W} \leftarrow \mathbb{Y}$, $\mathbb{H} \rightarrow \mathbb{W} \leftarrow \mathbb{Y}$, $\mathbb{H} \leftrightarrow \mathbb{W} \leftrightarrow \mathbb{Y}$, etc. Mais peut-être ai-je regardé cela trop rapidement, et je ne veux pas à ce stade exclure qu'on puisse trouver, dans cette direction, un meilleur modèle sous-fonctoriel de la théorie métachronologique que celui que j'ai décrit dans ces pages. Il s'agirait dans cette idée de placer, en effet, l'intemporel au centre du dispositif, en s'assurant que par lui s'effectue une coordination entre futur et passé qui soit suffisamment contraignante pour assurer la cohérence de l'ensemble, mais qui laisse toutefois une grande liberté au futur, voire même, au prix de certaines modifications sur la dynamique \mathbb{H} , une certaine marge de liberté au passé.

5 Appendice : définition mathématique des dynamiques et des interactions considérées dans cet article

Avertissement. Les éléments donnés dans cet appendice ne peuvent être compris sans se reporter à notre article [5] dont ils sont tirés et dont nous reprenons ici les notations. La lecture du dit article nécessite une certaine familiarité avec les mathématiques en général, y compris quelques rudiments de théorie des catégories; on trouvera toutefois une introduction mathématique plus accessible à ce texte dans notre conférence [6] du 7 septembre 2016, dont les vidéos sont accessibles en ligne sur le site internet du séminaire CLE. Mentionnons également que des références accessibles à un public plus large ont été faites dans les conférences (ou performances) suivantes, respectivement consacrées à la conscience, au langage et au libre arbitre : [2], [3] et [4].

5.1 La dynamique $\mathbb{Y} = \mathfrak{Y}$

Elle est définie par

$$\mathbb{Y} = \mathfrak{Y} = (\tau_{\mathbb{Y}} : (\alpha_{\mathbb{Y}} : \mathbf{C}_{\mathbb{Y}} \rightarrow \mathbf{P} \xrightarrow{L_{\mathbb{Y}}}) \looparrowright (\mathbf{h}_{\mathbb{Y}} : \mathbf{C}_{\mathbb{Y}} \rightarrow \mathbf{P})),$$

où

- $\mathbf{C}_{\mathbb{Y}} = \mathbf{R}_+$,
- $\mathbf{h}_{\mathbb{Y}} = \xi_{\mathbf{R}_+}$, *i.e.* : $\bullet^{\mathbf{h}_{\mathbb{Y}}} = \mathbf{R}_+$ et $d^{\mathbf{h}_{\mathbb{Y}}}(t) = t + d$,
- $L_{\mathbb{Y}} = \{\ast\}$,
- $st(\mathbb{Y}) = st(\alpha_{\mathbb{Y}}) = \mathbf{R}_+ \times \mathbf{R}$,
- $\tau_{\mathbb{Y}}(t, a) = t$,
- pour tout $d \geq 0$, $d^{\mathbb{Y}}(t, a) = d^{\alpha_{\mathbb{Y}}}(t, a) = \{t + d\} \times [a - d, a + d]$.

5.2 La dynamique $\mathbb{H} = \mathfrak{H}$

Elle est définie par

$$\mathbb{H} = \mathfrak{H} = (\tau_{\mathbb{H}} : (\alpha_{\mathbb{H}} : \mathbf{C}_{\mathbb{H}} \rightarrow \mathbf{P} \xrightarrow{L_{\mathbb{H}}}) \looparrowright (\mathbf{h}_{\mathbb{H}} : \mathbf{C}_{\mathbb{H}} \rightarrow \mathbf{P})),$$

avec

- $k = 1$,
- $a_0 = -\infty$,
- $T_0 = 0$,
- $L = L_{\mathbb{H}} = \{\gamma = \{(s, l_{\gamma}(s)), s \in]0, r_{\gamma}[\}, r_{\gamma} \in \overline{\mathbf{R}_+}, l_{\gamma} \in \mathcal{C}(]0, r_{\gamma}[)\}$,

et

- $\mathbf{C}_{\mathbb{H}} = \mathbf{R}_+$,
- $\bullet^{\mathbf{h}_{\mathbb{H}}} =]T_0, +\infty[$ et, pour tout $d \in \mathbf{R}_+$ et tout $t > T_0$, $d^{\mathbf{h}_{\mathbb{H}}}(t) = t + d$,
- $st(\mathbb{H}) = \{(t, f), t > T_0 \text{ et } f \in \mathcal{C}^k(]a_0, t[)\}$,
- $\tau_{\mathbb{H}}(t, f) = t$,
- pour tout $\gamma \in L$, tout $(t, f) \in st(\alpha_{\mathbb{H}})$ et tout $d \in \mathbf{R}_+$,

$$d_{\gamma}^{\mathbb{H}}(t, f) = \left\{ (t + d, g) \in st(\mathbb{H}), \left| \begin{array}{l} g|_{a_0, t[} = f, \\ \{(s, g(s)), s \in]t, t + d[\cap D_g\} \subset \gamma. \end{array} \right. \right\}$$

5.3 La dynamique $\mathbb{W} = \mathbb{1}$

Elle est définie par

$$\mathbb{W} = \mathbb{1} = (\tau_{\mathbb{W}} : (\alpha_{\mathbb{W}} : \mathbf{C}_{\mathbb{W}} \rightarrow \mathbf{P}^{L_{\mathbb{W}}}) \looparrowright (\mathbf{h}_{\mathbb{W}} : \mathbf{C}_{\mathbb{W}} \rightarrow \mathbf{P})),$$

où $L = \mathcal{C}$, \succ est la relation binaire sur \mathcal{C} définie par

$$\forall (\omega, f) \in L \times \mathcal{C}, (\omega \succ f) \Leftrightarrow f|_{D_f \cap D_\omega} = \omega|_{D_f \cap D_\omega},$$

avec $L = \mathcal{C}$ et où

- $\mathbf{C}_{\mathbb{W}} = \mathbf{1}$, i.e. $\dot{\mathbf{C}}_{\mathbb{W}} = \{\bullet\}$ et $\overrightarrow{\mathbf{C}}_{\mathbb{W}} = \{Id_\bullet = 0\}$,
- $\mathbf{h}_{\mathbb{W}} = \xi_{\mathbf{1}}$, d'où $\bullet^{\mathbf{h}_{\mathbb{W}}} = \{0\}$,
- $L_{\mathbb{W}} = L$,
- $st(\mathbb{W}) = \mathcal{C}$,
- $\forall f \in st(\mathbb{W}), \tau_{\mathbb{W}}(f) = 0$,
- pour tout $\omega \in L$, pour tout $f \in st(\mathbb{W})$ on a

$$0_{\omega}^{\mathbb{W}}(f) = \begin{cases} \{f\} & \text{si } \omega \succ f, \\ \emptyset & \text{sinon.} \end{cases}$$

5.4 Synchronisation et interaction pour la famille $\mathbb{WHY} = \mathbb{1}\mathbb{H}\mathbb{1}$

La famille interactive $\mathbb{WHY} = \mathbb{1}\mathbb{H}\mathbb{1}$ est définie par

$$\mathbb{WHY} = \mathbb{1}\mathbb{H}\mathbb{1} = (I = \{1, 2, 3\}, \mathcal{A} = (A_1, A_2, A_3), R, i_0 = 2, (\Delta_i, \delta_i)_{i \in \{1, 3\}}),$$

avec

- $A_1 = \mathbb{Y} = \mathbb{1}$,
- $A_2 = \mathbb{H} = \mathbb{1}$,
- $A_3 = \mathbb{W} = \mathbb{1}$,
- $i_0 = 2$, autrement dit le chef d'orchestre est $\mathbb{H} = \mathbb{1}$,
- $\Delta_1 = Id_{\mathbf{R}_+}$ et $\delta_1 : st(\mathbf{h}_{\mathbb{H}}) =]0, +\infty[\Leftrightarrow [0, +\infty[= st(\mathbf{h}_\bullet)$,
- $\Delta_3 = (\mathbf{R}_+ \rightarrow \mathbf{0})$ et $\delta_3 : st(\mathbf{h}_{\mathbb{H}}) =]0, +\infty[\rightarrow \{0\} = st(\mathbf{h}_\bullet)$,
- $R \in \mathcal{T}_{\mathcal{A}}$ est l'interaction de graphe $|R|$ l'ensemble des configurations

$$\left(\begin{array}{ccc} \omega \in \mathcal{C} & \gamma \in \mathcal{GC}_+^* & * \\ \mathfrak{w} \in \mathcal{C} & \mathfrak{h} \in \theta(\mathcal{C}_{\triangleright}^1 \sqcup \mathcal{C}_{\triangleright}^{1\mathfrak{h}}) & \eta \in (Lip_+^1)^* \end{array} \right) \in |\Omega_{\mathcal{A}}|$$

qui vérifient $\gamma = \eta|_{int(D_{\mathfrak{v}})}$ et $\omega = \tilde{\mathfrak{h}}$.

5.5 La dynamique métachronologique $\mathbb{W} = \mathbb{S}$

Elle est donnée par $\mathbb{S} = \mathbb{W} = (\tau : \varphi \looparrowright \mathbf{h}_{\mathbb{S}})$ avec

- $\mathbf{C}_{\mathbb{W}} = \mathbf{C}_{\mathbb{H}} = (\mathbf{R}_+, +)$,
- $\mathbf{h}_{\mathbb{W}} = \mathbf{h}_{\mathbb{H}}$, autrement dit $st(\mathbf{h}_{\mathbb{W}}) =]0, +\infty[$ et $r^{\mathbf{h}_{\mathbb{W}}}(t) = t + r$,
- $st(\mathbb{W})$ est l'ensemble des (t, r, f, w) avec $t \in \mathbf{R}_+^*$, $r \in \mathbf{R}$, $f \in \mathcal{C}^1(]-\infty, t[)$ et $w \in \mathcal{C}$,
- $(t, r, f, w) \mapsto \tau(t, r, f, w) = t$,

et, pour tout état (t, r, f, w) tel que $\lim_{s \rightarrow t^-} f(s) = r$, $f|_{[0, t[} \in Lip^1([0, t[)$ et $f \succ w$ et pour tout $d \geq 0$, on a $(t', r', f', w') \in d^\varphi(t, r, f, w)$ si et seulement si

- $t' = t + d$,
- $r' \in [r - d, r + d]$,
- $(f')|_{]-\infty, t[} = f|_{]-\infty, t[}$,
- $(f')|_{]0, t+d[} \in Lip^1$,
- $\lim_{s \rightarrow t'^-} f'(s) = r'$
- $f' \succ w' = w$.

Bibliographie

- [1] Stéphane Dugowson. Structure connective des relations multiples, 5 mai 2015. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01150262>.
- [2] Stéphane Dugowson. Nature intemporelle de la conscience pure, in Origines de la conscience et de la pensée : “LabOrigins” de Marie-Odile Monchicourt, Théâtre de la Reine Blanche (Paris), 26 septembre 2015. Vidéo accessible sur <https://sites.google.com/site/dugowsonrecherche>.
- [3] Stéphane Dugowson. Du grand livre de la nature à l'éternité ouverte, in Origines du Langage : “LabOrigins” de Marie-Odile Monchicourt, Théâtre de la Reine Blanche (Paris), 7 avril 2016. Vidéo accessible sur <https://sites.google.com/site/dugowsonrecherche>.
- [4] Stéphane Dugowson. Liberté et libre arbitre, Colloque “Lacan avec Spinoza”, Lysimaque (Paris), 21 mai 2016. Vidéo accessible sur <https://sites.google.com/site/dugowsonrecherche>
- [5] Stéphane Dugowson. Dynamiques en interaction : une introduction à la théorie des dynamiques sous-fonctorielles ouvertes (hal-01357009), 31 août 2016. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01357009>.
- [6] Stéphane Dugowson. Synchronisations souples et inversions temporelles en dynamisme sous-fonctoriel, séminaire CLE (Paris), 7 septembre 2016. <https://sites.google.com/site/logiquecategorique/Contenus/20160907-dugo>.
- [7] Pierre Michel Klein. *Métachronologie (Pour suite de Vladimir Jankélévitch)*. Paris : Cerf- α , Les éditions du Cerf, 2104. Nouvelle édition : Cerf Patrimoines, 2016.

Table des matières

I	Perspective philosophique, par Pierre Michel Klein	3
1	N'être : méditations métachronologiques (temps et néant)	5
1	Première méditation : <i>L'instant</i>	6
2	Deuxième méditation : <i>Le présent</i>	9
3	Troisième méditation : <i>Le passé et le futur</i>	14
4	Quatrième méditation : <i>Naître</i>	26
5	Cinquième méditation : <i>Mourir</i>	32
6	Sixième méditation : <i>La singularité de soi</i>	46
7	<i>Épilogue</i>	57
2	Chronon : Principes de la métachronologie (Mathématique et métaphysique de l'instant)	59
1	Que la naissance et la mort forment une double face d'un même fait.	62
2	Que la naissance et la mort surviennent chacune sur un instant.	62
3	Qu'un instant est l'élément d'où s'engendre le temps.	63
4	Qu'un instant n'est pas un élément simple, mais une unité complexe et décomposable.	63
5	Qu'un instant se distingue d'un événement et ne dépend pas de lui.	63
6	Que la forme de l'instant s'impose à celle de l'événement.	64
7	Qu'un instant est un système dynamique, objet d'une approche métachronologique double : métaphysique et mathématique.	64
8	Qu'un tel instant, système dynamique et génétique, prend ici le nom de chronon.	64
9	Qu'un chronon est fait de trois horloges battant chacune suivant sa propre loi.	65
10	Qu'il y a deux sortes d'instant.	65
11	Que globalement le chronon ne comporte aucun présent.	65
12	Que la machine à faire du temps n'est pas un instant présent.	66
13	De l'instance dite « Futur » du chronon. Que l'avenir n'y est pas inactuel et incertain, mais actuel et indéterminé.	66
14	De l'instance dite « Passé » du chronon. Que son commencement n'est jamais un présent.	67
15	Que le commencement du temps est un vide de temps.	67
16	Qu'un vide de temps impose à toute existence une certaine forme d'inexistence.	67
17	Que le passé se modifie.	68
18	Que le passé irrévocable dans le temps, est modifiable dans l'instant.	69

19	Que si le passé est modifiable, il a son propre avenir.	69
20	Que le chronon comporte deux avènements.	69
21	Que la mort n'est pas un mystère.	70
22	Qu'un avenir peut s'annuler.	70
23	De l'instance dite « Intemporel ». Que son horloge ne comporte qu'un seul instant.	70
24	Que le chronon est comme un orchestre dont le passé serait le chef.	71
25	Que le temps serait né comme d'une forme de syncope.	71
26	Que l'instant serait comme un concert.	71
27	Que sans condition autre que celle de ses composants, le chronon global est un système fermé.	72
28	Que le temps pourrait n'être qu'un grand Instant.	72
29	Qu'en cet « Instant » s'accomplit l'unité dynamique de trois principes : liberté, histoire, destin.	73
30	Que le modèle du réel n'est pas la ponctuation du présent, mais la pulsation de l'instant.	74
31	Qu'en l'absence de présent, le réel ne décide plus du possible et de l'impossible.	74
32	Que par la forme de son instant, un événement ne doit pas être dit « réel », mais « exact ».	75
33	Que la pulsation de l'instant peut cependant le conduire à sa perte.	75
34	Que le chronon donne singulièrement forme aux événements extrêmes, dits « collisionnels ».	76
35	Que tout événement survenant à la fois dans le passé et le futur, il faut admettre sa quandoquité.	76
36	Qu'en un sens un événement qui survient n'est ni déterminant, ni déterminé, et ne survient pas.	77
37	Qu'en ce sens un événement n'est ni l'effet d'une cause, ni la cause d'un effet, et n'arrive pas.	77
38	Qu'un instant commande notre propre événement d'exister, et définit notre singularité.	78
39	Que toute chose est individuelle et singulière.	79
40	Que toute individualité comporte sa singularité symétrique.	79
41	Que le dernier mot sur la mort se rapporte moins à l'individualité qu'à la singularité.	81
42	Que l'annihilation est moins une interruption individuelle qu'une irruption singulière.	82
43	Que dans une collision, l'annihilation est un événement existant et un avènement inexistant.	83
44	Que l'origine des choses n'est pas une présence mais une collision.	84
45	Que le chronon est un objet mathématique et métaphysique irréductiblement équivoque.	85
46	Être ou ne pas être, telle est la question. Exister et ne pas exister, telle est la réponse.	86

**II Perspective mathématique,
par Stéphane Dugowson**

89

3 $\mathbb{WHY} = \mathbb{1}\mathbb{1}$,
un modèle sous-fonctoriel d'interaction métachronologique 91

1 Les trois dynamiques en jeu 92

1.1 Le futur, ou la source : $\mathbb{Y} = \mathbb{1}$ 93

1.2 Le passé, ou l'histoire : $\mathbb{H} = \mathbb{1}$ 95

1.3 L'intemporel ou le livre : $\mathbb{W} = \mathbb{1}$ 98

2 Interaction (et synchronisation) des trois dynamiques 100

2.1 La synchronisation des trois horloges 100

2.2 L'interaction de $\mathbb{WHY} = \mathbb{1}\mathbb{1}$ 100

3 La dynamique métachronologique $\mathbb{S} = \mathbb{W}$ produite par la famille $\mathbb{1}\mathbb{1}$ 101

4 Conclusion 103

5 Appendice : définition mathématique des dynamiques et des interactions considérées dans cet article 104

5.1 La dynamique $\mathbb{Y} = \mathbb{1}$ 104

5.2 La dynamique $\mathbb{H} = \mathbb{1}$ 104

5.3 La dynamique $\mathbb{W} = \mathbb{1}$ 105

5.4 Synchronisation et interaction pour la famille $\mathbb{WHY} = \mathbb{1}\mathbb{1}$ 105

5.5 La dynamique métachronologique $\mathbb{W} = \mathbb{S}$ 105